
GODS PROVIDENCE
IS MY
INHERITANCE
Corke & Orrery.

TABLEAU

DE

PARIS.

TOME QUATRIEME.

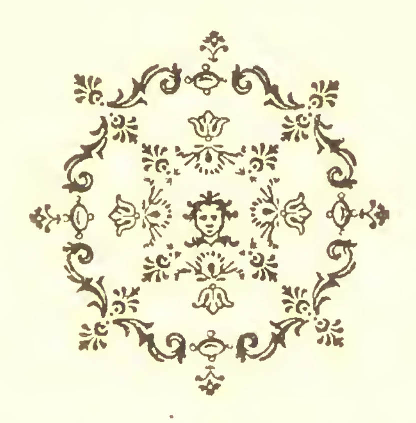
TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Nec temerè, nec timidè.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXII.



TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE CCXCVIII.

Objections.

QUE veut dire cet *exagérateur*, ce *peintre outré*, cet *homme chagrin*, qui voit tout *en noir*, qui a déja fait trois volumes pour médire de Paris, centre des voluptés les plus exquises? Je soutiens moi, contre lui, que l'art d'exister librement ne se trouve que dans cette ville. Ce sera, si l'on veut, l'ancienne Ninive, l'ancienne Babylone. Eh bien, le grand mal! J'aime cette corruption, moi. Ne faut-il pas que les riches jouissent de leur opulence? Ne faut-il pas des plaisirs variés à l'homme? y en a-t-il déja trop? Ne lui faut-il pas des vices? N'entrent-ils pas dans la composition intime de son être? Ne font-ils pas..... Je m'entends. Quelles couleurs donnez-vous donc, *mauvais sermonneur*, à cette cité surperbe & riante, où l'on vit à son gré? Tout vous effarouche, vous épouvante en elle, jusqu'à son immense population qui me réjouit fort; & ne faut-il pas que la Capitale d'un grand Royaume soit extrêmement peuplée? Les pauvres travail-

lent : il le faut bien, puiſqu'ils ſont pauvres; & je jouis, moi, parce que je ſuis riche. Si j'étois né pauvre, je ferois alors pour le riche ce que le pauvre fait pour moi. Les billets de la loterie humaine ne ſauroient être égaux ; il y a des perdants & des gagnants.

Hors de Paris plus de ſalut! Que me parlez-vous de liberté? C'eſt un mot vuide de ſens, comme tant d'autres que les enthouſiaſtes prononcent. N'ai-je pas la liberté de me livrer à toutes mes fantaiſies ? Que faut-il de plus ?

Paris eſt un pays délicieux pour quiconque cherche à jouir & non à penſer ; & quoi de plus triſte que de penſer? que ſont les plus ſublimes penſées? Je vous le demande. Quand j'ai payé ma *capitation*, tout le *pavé du Roi* m'appartient; je le broie à mon gré, pour voler précipitamment à mes plaiſirs.

Si j'ai une rixe avec un homme du peuple qui retarde ma courſe, & que je le *roſſe* un peu vivement pour lui apprendre à reſpecter un riche de ma qualité ; ſi ſa fille m'a plu, puis m'a déplu huit jours après, je me tire d'affaires avec un peu d'argent. Je ne me mêle point des affaires d'Etat ; & que m'importe la manœuvre ? Je ſuis paſſager dans le vaiſſeau, je ne veux pas gouverner le Gouvernement. Oh, Dieu m'en garde! Qu'ils s'en tirent, ceux qui en ont pris les rênes ; j'admire leur intrépidité. J'aurois toutes les vérités politiques & les plus utiles dans ma main, que, ſemblable au ſage Fontenelle, je n'ouvrirois pas le petit doigt pour en laiſſer tomber une ſeule.

On ſe plaindra que les denrées néceſſaires à la vie ſont un peu cheres. Cela ſe peut; mais je ne m'en apperçois pas. Après tout, il n'y a qu'à être ſobre, frugal, tempérant. Faut-il ſonger à ſon eſtomac?

Les plaiſirs véritables ne ſont-ils pas ceux de l'eſprit? Vous en conviendrez, *M. le Rigoriſte.* Eh bien, ceux-là ſont à bon marché! Que de jouiſſances diverſifiées qu'on ne rencontre pas ailleurs même avec de l'or! Paris eſt la ville du monde qui fournit le plus d'amuſements publics; opéra, comédies, farces d'Audinot, farces de Nicolet, redoute Chinoiſe, coliſée, wauxhall, bois de Boulogne, champs Eliſées, Boulevards, cafés, maiſons de jeu, & d'autres maiſons plus plaiſantes encore. Il faut que vous ſoyez bien né pour l'ennui, ſi vous ne vous amuſez pas au milieu de ce tourbillon mouvant & rapide.

Vous faut-il pour cela beaucoup d'argent? Non; pour *quarante-huit ſols* vous entendrez pendant une heure & demie la muſique ſentimentale de Gluck, & l'ingénieuſe Guimard & la philoſophe Théodore danſent pour le plaiſir & le charme de vos regards.

Enſuite pour *vingt ſols* vous jouiſſez d'un chef-d'œuvre dramatique de Corneille, de Moliere, de Voltaire, à votre choix; leur génie eſt à vos ordres. Aimez-vous les pieces à ariettes, dont la muſique eſt facile & riante? vous en entendrez trois le même jour encore pour *vingt ſols.*

Vous aurez un équipage, des chevaux & un cocher, fouet & bride en main, pour *trente ſols par heure;* & ſi vous avez été éclabouſſé la veille, vous pourrez vous venger, & éclabouſſer à votre tour la voiture dorée, & le maître, s'il marche à pied.

N'avez-vous point de bibliotheque? Pour *quatre ſols* vous vous enfoncez dans un *cabinet littéraire*, & là, pendant une après-dînée entiere, vous liſez depuis la maſſive Encyclopédie juſqu'aux feuilles volantes.

Votre eſprit une fois raſſaſié, des traiteurs vous

donneront à dîner à toute heure du jour, & à un prix modique, si, par misanthropie ou par maladresse, vous n'aviez point l'esprit d'aller vous asseoir à la table des riches. Leur dépense une fois faite, que leur importe qui mange les plats?

Enfin, auriez-vous le malheur de ne pas avoir une maîtresse ? Eh bien, vous pourrez trouver à peu de fraix sous l'humble siamoise, des appas que couvrent plus rarement la mousseline & la soie. Demandez aux amateurs en ce genre, ils vous diront qu'on feroit vainement le tour du globe pour rencontrer des aventures aussi plaisantes, aussi rares, aussi singulieres; des beautés très-austeres dans un quartier, vous les trouverez voluptueusement faciles dans un autre.

Aussi ne vous étonnez pas de notre esprit, *M. l'Humoriste*. Que de goûts, de sentiments, d'appercevances fines, de vues neuves, distinguent un homme de la Capitale d'un gros campagnard qui ne vit qu'à trente lieues de nous! Il est d'une autre espece assurément : ce n'est plus notre compatriote ; peut-il nous suivre, nous entendre ? Voyez-le bouche béante, œil étonné! Il croit au bonheur, tandis qu'il n'y a de réel au monde que le plaisir ; c'est la monnoie courante de la félicité humaine, & les grosses pieces n'appartiennent à personne ici-bas. Je ne veux point du bonheur monotone des champs : c'est le *premier des plaisirs insipides*, disoit Voltaire; je veux friser les superficies, & je m'arrête aux voluptés, toujours exquises quand elles sont variées. Or, où trouverai-je mieux que dans Paris?

Je suis à tout sans peine & sans gêne. Si je fais couper un habit chez mon tailleur, eh bien, autant vaut-il prendre la couleur du jour, *caca-dauphin*, que *prune-monsieur*. C'est une suprême

folie, vous écrierez-vous; mais tout le monde à la Cour eſt ainſi, il n'y a point de réponſe à cela. Il ne faut jamais diſputer des goûts ni des couleurs. Je quitte mon habit *opéra-brûlé*, mon frac *tiſon*, & je m'habille ce ſoir en *caca-dauphin*, d'après l'échantillon véritable & reconnu. Je ſaurai bien diſtinguer les nuances, & je dirai alors tout comme un grand Seigneur, *c'en eſt, ce n'en eſt pas.*

Allez, Monſieur le Miſanthrope; il y a des choſes très-profondes ſous l'habit *caca-dauphin*. Je le porte en triomphe aux trois ſpectacles, & je m'en ferai gloire; car apprenez que je ne veux point m'écarter de la plus légere nuance des modes régnantes, ni de la Capitale & de Verſailles, d'une lieue ſeulement. Hors de-là, Hottentots, Caffres, Eſquimaux, peuplades barbares & ſans goûts, je vous le certifie.

Que répondre à ces admirables objections? Rien. Continuons.

CHAPITRE CCXCIX.

Almanach Royal.

IL a près d'un ſiecle. Il indique l'exiſtence des Dieux de la terre, des Miniſtres, des hommes en place, des Maréchaux de France, des premiers Magiſtrats. Il marque leur demeure, le jour & l'heure où il eſt permis de les aborder, & de brûler l'encens dans leur anti-chambre. Tous les favoris de la fortune ſont inſcrits dans ce livre, & les moindres oſcillations de ſa roue y ſont marquées. Ceux qui ſe ſont jettés dans les routes de l'am-

bition, étudient l'Almanach royal avec une attention ſérieuſe.

On y lit depuis le nom des Princes juſqu'à ceux des Huiſſiers audienciers du Châtelet. Malheur à qui n'eſt pas dans ce livre! Il n'a ni rang, ni charge, ni titre, ni emploi. Heureux les gros décimateurs; ils ſont encore plus riches que ne le dit l'Almanach.

Que de noms divers ſont renfermés ſous la même couverture! Le Greffier ne tient pas plus de place que le Préſident, ni l'Exempt de robe courte que le Gentilhomme de la Chambre. C'eſt preſque l'image de ce qu'ils ſeront un jour dans le tombeau.

On y voit la liſte des Conſeillers du Roi, qui n'ont jamais conſeillé le Monarque, & qui ne lui parleront jamais; la liſte des Secretaires du Roi, qui n'ont jamais écrit une *panſè d'a* ſous ſa dictée.

Plus d'une belle conſulte l'Almanach royal, pour voir ſi ſon amant eſt Lieutenant ou Brigadier, Conſeiller ou Préſident, Agent de change ou Banquier. Le nom d'un Secretaire de Miniſtre ſe grave bien plus avant dans la mémoire que celui d'un Académicien, & tout le monde achete cet Almanach pour ſavoir au juſte à quoi s'en tenir. L'un tombe, & l'autre s'éleve; les noms culbutés ſont comme des noms décédés. Plus de conſidération pour ceux que Plutus ou Thémis ont chaſſés de leurs temples.

Une fameuſe Courtiſanne avoit chez elle un Almanach royal. Quand il arrivoit quelqu'un, il falloit qu'il lui montrât ſon nom; s'il n'y étoit pas, elle jugeoit ce vulgaire mortel indigne de ſes faveurs; dès lors ſa porte lui étoit fermée.

Fontenelle diſoit que c'étoit le livre qui contenoit le plus de vérités.

Que de réflexions on fait en parcourant cet Almanach! On frémit, quand on voit ſeize colonnes en petit caractere, chargées de noms de Procureurs, lorſqu'on ſuit la liſte de deux cents Médecins, de cent cinquante Apothicaires, ſans compter les Huiſſiers exploitants. On ſe perd dans le nombreux domeſtique de la maiſon des Princes. Quelle valetaille ſous tant de noms divers, & qui cherchent à parer leur ſervitude!

Plus bas vous verrez combien le public entretient de Notaires, d'Avocats, de Greffiers & autres gens de plume. Il faut que tout cela vive. Quel régiment dévorateur!

Calculez enſuite combien de *mille livres* chaque Evêché enleve tous les ans à la terre, & aux pauvres cultivateurs les ſommes immenſes que coûtent les ſucceſſeurs des humbles Apôtres; vous ſerez vraiment effrayé. On ne l'eſt pas moins, lorſqu'on monte aux claſſes ſupérieures. Ces perſonnages n'ont que des titres qui annoncent l'oiſiveté, & tout l'or de la nation les couvre. Que de bouches ſucent & rongent le corps politique! C'eſt le *catalogue* des vampires.

Ceux qu'on voit ſur cet Almanach ne ſont ni cultivateurs, ni commerçants, ni artiſans, ni artiſtes; & c'eſt néanmoins la partie de la nation qui régit entiérement l'autre. Anéantiſſez en idée tous ces noms; la nation ne ſubſiſteroit-elle pas encore?... Oh! très-bien, je vous l'aſſure.

Cet Almanach rapporte près de quarante mille francs par année. Jamais l'*Iliade* ni l'*Eſprit des Loix* n'ont rapporté autant à leurs Imprimeurs. Homere eût-il imaginé qu'on imprimeroit tant de noms dévoués à mourir dans la plus profonde obſcurité, malgré le titre qui ſembloit devoir les protéger contre le néant?... Que je crains que l'Al-

manach présent & tout entier n'y descende avant la révolution du siecle! Voyez les Almanachs précédents depuis 1699, & comptez les noms qui survivent; comptez, vous dis-je, par curiosité, ou par spéculation.

CHAPITRE CCC.

Mercure de France.

Qui fait les énigmes, les logogryphes qui abondent au Mercure de France? Les oisifs, qui s'ennuyent dans les châteaux solitaires de Province. Qui fait cette foule de vers innocents? Des contemplatifs amoureux, qui se croyent obligés en conscience de célébrer les charmes de leur maîtresse, & de faire enregistrer leurs soupirs au Mercure de France. Mais *les mauvais vers*, a dit Voltaire, *font les beaux jours des amants*. Heureux les mauvais Poëtes! Ainsi la rimaillerie & l'amour marcheront souvent de front, & le Mercure sera le constant dépositaire de toutes les tendresses provinciales, qui s'exprimeront en stances langoureuses, ou en galants madrigaux.

Ces vers sont envoyés par la poste; les paquets sont affranchis : bonne précaution! Voilà déja la poste qui y gagne quelque chose; & certes tous les vers qu'elle colporte, ne valent pas l'argent qu'elle en reçoit; le régisseur & tous les commis seront de mon avis. Tout rimeur estime qu'en versifiant, il se fera un nom dans ce livret bleu. L'un cherche à louer sa petite ville, & l'autre sa personne : chacun s'empresse à donner ses titres, à les annoncer à l'univers. L'un nous apprend qu'il est Avocat

ou Procureur fiſcal ; l'autre, qu'il eſt Gendarme ou Officier.

Le Commis, d'une main indifférente, ouvre les paquets qui à chaque courier tombent ſur ſon bureau & s'y amoncelent. A la naiſſance d'un Prince, la grêle redouble, les cartons débordent. Chanſons, madrigaux, épîtres, ſtances, &c. pleuvent, & le Commis laſſé ne ſe donne plus la peine de briſer les cachets. C'eſt l'homme le plus fatigué de vers qui exiſte, & qui doit le plus les déteſter. Il entaſſe & enſevelit toutes ces pieces dans d'énormes cartons, où elles dorment, en attendant qu'on en pêche une au beſoin. Malheur à celle qui eſt trop longue ou trop courte pour la page qu'on veut remplir ! Fût-elle excellente, on la rejette, pour choiſir celle qui s'ajuſte préciſément à l'eſpace vuide.

Le Poëte de Province s'imagine qu'on admire ſa production, & qu'on s'empreſſe à l'imprimer ; & elle eſt encore au fond de la boîte du Commis. Il attend avec impatience le Mercure ; il l'ouvre d'une main précipitée & tremblante, il cherche ; & ne la voyant pas, il croit plutôt à l'infidélité de la poſte qu'au dédain de ſes juges.

Il faut lire cent pieces pour en trouver une paſſable ; c'eſt-à-dire, qui ne contiennent pas des fautes groſſieres. On n'imagine pas à quel degré de ridicule & de platitude certains rimeurs de je ne ſais quel pays ont fait deſcendre la verſification. Paix & repos aux bonnes ames qui compoſent ce déluge de vers & de proſe faſtidieuſe ! Mais rien ne prouve mieux combien l'ennui ou l'amour regnent en France, puiſqu'on y verſifie ſi prodigieuſement pour des beautés plus belles ſans doute que les écrits qu'on fait en leur honneur.

Quand le Provincial voit par haſard ſes vers im-

primés & ſignés de ſon nom, alors il treſſaille de joie; & dans un tranſport extatique, il ſe dit : En ce moment, Paris, le Roi, la Cour liſent mon madrigal; & mon nom, devenu célebre à jamais paſſe ſous leurs regards. Qui ſait ſi le Roi ou le Miniſtre ne rêve pas ſur un de mes vers, & ſi, frappé de ſurpriſe & d'étonnement, il ne me deſtine pas quelqu'emploi! Il aſſemble ſa famille, lui montre la page immortaliſante qui le diſtinguera du vulgaire; le volume circule dans toutes les mains, depuis le Préſident d'élection, juſqu'au Notaire; tous admirent en ſilence l'ouvrage & le nom burinés, & ſont intérieurement jaloux.

Anciennement le Mercure diſtribuoit des fadeurs; il devint tout-à-coup incivil & dur entre les mains d'un pédant. Enſuite la ſéchereſſe & la ſottiſe le défigurerent, & l'art du *ſous-ligneur* fut pris pour l'art du critique. On eſt étonné de voir des Ecrivains imberbes ou ſans nom, jugeant les arts avec une emphaſe ridicule ou monotone, &, Don-Quichottes du *bon goût*, s'eſcrimer pour ſa cauſe ſans le connoître. Quelques futiles remarques, quelques chicanes minucieuſes, voilà tout ce qu'on y trouve. Oh, combien de petits Auteurs à Paris ſont habiles à diſſerter ſur des riens!

Comme c'eſt une entrepriſe mercantile, & que *pluſieurs* ſont intéreſſés à ce qu'elle ſoit lucrative à cauſe des *penſions* (car, qui le croiroit? d'honnêtes gens vivent de ces mauvais vers & de cette ſotte proſe), on en a remis le brevet au Sieur *Pankouke*, non Imprimeur, mais Libraire. Il ſoudoie des gagiſtes à tant la feuille, & cette miſérable rapſodie va toujours ſon train. Par une incroyable & vieille habitude, la Province ſouſcrit & ſouſcrira pour le Mercure.

On ſait d'avance, d'après le nom des Auteurs,

les productions qui doivent être portées aux nues, & celles qui seront pulvérisées sans miséricorde. Quelques Académiciens, par un manege adroit & clandestin, se font déifier dans le Mercure. On a vu des Auteurs ne point rougir de faire *leurs propres extraits*, & se donner des louanges sans pudeur; d'autres se font louer par la main de leurs amis.

Guillaume-Thomas Raynal, depuis si justement célebre par l'*Histoire philosophique & politique des* deux Indes, étoit Auteur du Mercure en 1751. Il y a loin de la platitude de cet insipide journal, aux idées de cette admirable histoire.

M. Pankouke (car ici il est Auteur & n'est plus Libraire) a fait dans le Mercure un *discours sur le Beau.* Savez-vous ce que c'est que le beau? Ecoutez M. Pankouke. Il établit d'abord que *le beau est immuable & le même pour toutes les nations.* Cela vous étonne un peu, Lecteur : vous verrez où il en veut venir. Il proscrit de sa pleine autorité *le beau relatif*, *le beau arbitraire*, *comme n'existant pas.* M. Pankouke a ses raisons particulieres; attendez. Après avoir décidé que le beau est *fixe* & *immuable*, il se demande *qui en seront les juges.* Il répond : *ceux qui vivent dans une nation éclairée*, *ceux qui dans cette nation sont nés avec un goût sûr*, *qui se rapprochent le plus du centre du goût.* Or quel est ce *centre* où l'Auteur vouloit nous conduire? *La société qui a le droit de prononcer sur le beau dans tous les genres.* Et quelle est cette société? *Celle qui renferme* les gens qui travaillent pour *le premier journal de l'univers*, avoué des gens de goût & des pensionnaires; les gagistes, les collaborateurs faits pour parler du beau fixe, & qui en ont le thermometre. D'où il résulte évidemment que ce qui est *beau*

immuablement, c'eſt ce qui s'imprime quatre fois par mois dans le Mercure-Pankouke: *Quod erat demonſtrandum.*

Voilà ce qu'on imprime à Paris, & ce qu'on diſtribue à l'Hôtel de Thou. O Sulzer! & ton nom eſt ignoré de cette tourbe mercantile & profane qui écrit intrépidement ſur les arts, & dont la plume ſeche & foible les rabaiſſe au plus étroit horizon. Qu'il eſt meſquin, ce livret bleu dédié au Roi, & qu'on nous annonçoit comme devant être l'ouvrage des Hommes de Lettres les plus diſtingués! Rien de plus aride que l'eſprit en corps de ces Mercuriens.

Au reſte, on n'a voulu parler dans ce Chapitre que de la partie littéraire; la partie politique étant ſous la main abſolue du Miniſtere, les faits, les idées & les expreſſions ſont déterminées d'avance. C'eſt néanmoins cette partie politique qui ſoutient encore la malheureuſe partie littéraire.

CHAPITRE CCCI.

Auteurs nés à Paris.

PARIS a fourni à la littérature preſque autant de grands hommes que tout le reſte du Royaume.

Je vais les dénombrer autant que ma mémoire le permettra, & par ordre alphabétique; car je ne donne pas ici les rangs ni les places, à l'inſtar des Régents de College, ou de MM. les Journaliſtes, *tarifeurs* du mérite des vivants. Voici ma liſte. MM. *d'Alembert*, célebre géometre & littérateur diſtingué. *Amontons*, habile machiniſte. *Amyot*, grand Aumônier de France & célebre Traducteur. *Anquetil*, l'Hiſtorien de la Ligue & l'Auteur de

l'Intrigue du Cabinet ; & ſon frere, qui a voyagé dans les Indes Orientales. *Anſéaume*, Auteur de plusieurs Pieces de Théâtre. *Arnaud d'Andilly*, fameux par ſa plaidoierie contre les Jéſuites, & par ſon excellente traduction de Joſephe. *Antoine Arnaud*, un de nos grands, féconds & inutiles Ecrivains. *Baculard-d'Arnaud*, Auteur de Comminges & d'Euphémie, dont Mélanie n'eſt qu'une copie. *Bailli*, qui a écrit ſur l'aſtronomie & rêvé ſur le peuple inconnu. *Le Beau*, Secretaire de l'Académie des Belles-Lettres, Auteur de l'Hiſtoire du Bas-Empire. *Caron de Beaumarchais*, fameux par ſes Mémoires ſi ſupérieurs à ſes autres écrits. *Bellin*, Ingénieur de la marine, Auteur de l'Hydrographie Françoiſe. Madame *Belot*, qui a traduit de l'Anglois avec quelque ſuccès, aujourd'hui Madame la Préſidente Meyniere. *Du Belloy*, Auteur du Siege de Calais, tragédie que, dès ſon origine, le vent de la Cour a fait voguer à pleines voiles. *Le Blond*, qui a fait l'article *Art militaire* dans l'Encyclopédie. *Boileau*, le premier de nos verſificateurs. *Boindin. Boucher d'Argis*, Juriſconſulte. *Bougainville*, de l'Académie Françoiſe, & qui a traduit l'Anti-Lucrece. *De Bury*, qui a écrit l'hiſtoire. Le célebre *Boulanger*, Auteur de l'Antiquité dévoilée, & à qui l'on a pris beaucoup d'idées. *De Caylus*, antiquaire. *Caraccioli*, Auteur des Lettres fictives du Pape Ganganelli. *Caſſini de Thuri. Jacques Caſſini*, Aſtronome. *Chamouſſet*, Ecrivain patriotique. *Le Camus*, Médecin, Auteur doué d'imagination. *La Chauſſée*, Poëte dramatique. *Clairaut*, de l'Académie des Sciences. *Cochin*, garde des deſſins du cabinet du Roi. *Collé*, Auteur de chanſons, vaudevilles, pieces & parades ſingulieres, qui ont un ton vraiment original. *La Condamine*, fameux par ſon voyage. *Contant d'Or-*

ville, Auteur fécond & utile. *Crébillon* fils, si connu par ses Romans pleins d'esprit. *Crevier*, ancien Professeur. *Daquin*, fils du célebre Organiste. *Dionis du Séjour*, de l'Académie royale des Sciences. *Dezallier d'Argenville*, Maître des comptes. *Ducis*, de l'Académie Françoise. *Dorneval*, Auteur du Théâtre de la foire, recueilli avec le Sage. *Dorat*, Poëte agréable. *Butel Dumont*, Auteur du Traité sur le luxe. *Dupré de Saint-Maur*, de l'Académie Françoise. *Duhamel du Monceau*, de l'Académie des Siences. *Le Dran*, Chirurgien, de la Société royale de Londres. *Fagan*. *Favart*, Auteur de Pieces à Ariettes. *De Fouchy*, Secretaire perpétuel de l'Académie des Sciences. *Fuselier*. *Floncel*. *Fougeroux de Bondaroi*, de l'Académie des Sciences. Le docte *Fourmont*. *Fournier*, graveur & fondeur de caracteres. *Gallimart*, géometre. *Goguet*, Auteur de l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences. Mad. *de Gomez*, Auteur des Cent nouvelles & des Journées amusantes. Le savant *Goujet*. *Guyot de Merville*. *Helvetius* pere, médecin. *Helvetius* fils, Auteur du trop fameux livre *de l'Esprit*. Le Président *Hénaut*. *Lattaignant*, Chanoine de Rheims, chansonnier fécond. Le Comte *de Lauragais*, Auteur de deux tragédies rares. *Laus de Boissy*. *Lemiere*, de l'Académie Françoise. *Langlois Dufresnoy*. *De l'Isle*, de l'Académie des Sciences. *Lorry*, Avocat. *Lorry*, Médecin. *Lorry*, Professeur en droit. *Dom Lieble*, Bénédictin. *De Machi*, démonstrateur de Chymie. *Maquer*, de l'Académie des Sciences. *Marchand*, écrivain enjoué. *Mariette*, amateur de dessins, Auteur du Traité des pierres gravées. *Marivaux*, Auteur fin & plein de détails ingénieux. Le fameux *Mallebranche*, doué d'une si puissante imagination. *Moliere*. *Moissy*, Auteur

de quelques Pieces de Théâtre. *Moreau*, Evêque de Vence. *Morēau*, Procureur du Roi au Châtelet. *Mignot*, neveu de Voltaire, Abbé de Scellieres, où il a donné un tombeau à ſon oncle. *Moncrif*, qu'on a appellé le dernier des François. Les deux *le Monnier* freres, de l'Académie des Sciences. *Maréchal*, Poëte anacréontique. *Blin de Saint-More*, qui a fait quatre héroïdes & une tragédie encore. *Morand*, pere & fils. *Patte*, Architecte. *Peſſelier*. *Petit de la Croix*, Profeſſeur en Arabe. *Pingré*, aſtronome. *Parfaict*, Auteur de l'Hiſtoire du Théâtre François. *Poinſinet*, Auteur de la Comédie du Cercle. *Poinſinet de Sivry*, traducteur de Pline. *Poncet de la Riviere*, ancien Evêque de Troyes. *Philippe de Pretot*, Auteur du Spectacle de l'Hiſtoire Romaine. *Dupont*, rédacteur des Ephémérides du citoyen. Mad. *le Paute*, Auteur de divers mémoires d'aſtronomie. *Prémonval*, de l'Académie de Berlin. M. & Mad. *de Puiſieux*. *Quinaut*. Le Docteur *Queſnay*, chef de la ſecte économique. *Racine* le fils. *Rouſſeau* le Poëte. Le ſavant *Rollin*. *Raymon de Saint-Marc*. *Rémond de Sainte-Albine*, Auteur du livre intitulé *le Comédien*. Madame *Riccobonni*. *Robert de Vaugondy*, géographe. *Roy*, Auteur du beau prologue des Eléments. *Du Roſoy*, Auteur du Poëme des Sens. *Sage*, fameux chymiſte. *Saurin*, de l'Académie Françoiſe. *Secouſſe*, Avocat. *Sedaine*, Auteur de quelques Opéra comiques. *Soret*, qui a tantôt remporté & tantôt diſputé le prix à l'Académie Françoiſe. La Marquiſe *de Saint-Chamond*. Le Comte *de Senecterre*. *Thibout*, fameux Imprimeur. *Titon du Tillet*, Auteur du Parnaſſe François. *Touſſaint*, Auteur du livre des Mœurs. *Villaret*, continuateur de l'Hiſtoire de France. Madame *Villeneuve*, Auteur de pluſieurs Romans. Le Mar-

quis *de Vilette. Voltaire. Watelet*, de l'Académie Françoise. *Willemain d'Abancourt*, verſificateur. Le Marquis *de Ximenès*, qui a fait Amalaſonte & Epicaris, tragédies.

J'aurai ſans doute oublié quelques noms; mais je ſouhaite qu'on diſe d'eux : *Præfulgebant Caſſius & Brutus, eo ipſo quòd eorum effigies non viſebantur.*

Si l'on compte qu'il n'y a point eu d'homme célebre né en Province, qui ne ſoit venu à Paris pour ſe former, qui n'y ait vécu par choix, & qui n'y ſoit mort, ne pouvant quitter cette grande ville, malgré l'amour de la patrie; cette race d'hommes éclairés, tous concentrés ſur le même point, tandis que les autres villes du Royaume offrent des landes d'une incroyable ſtérilité, devient un profond objet de méditation ſur les cauſes réelles & ſubſiſtantes qui précipitent tous les Gens de Lettres dans la Capitale, & les y retiennent comme par enchantement.

Tandis que la nature a prodigué ſes dons précieux à ces hommes diſtingués du vulgaire, la fortune, comme pour s'en venger, leur a refuſé ſes faveurs; & ſa malice à cet égard eſt bien ancienne. Démoſthene étoit fils d'un forgeron, Virgile d'un boulanger, Horace d'un affranchi, Théophraſte d'un frippier, Amyot d'un corroyeur, la Mothe d'un chapelier, Rouſſeau le Poëte d'un cordonnier, Moliere d'un tapiſſier, Quinaut d'un mitron, Fléchier d'un chandelier, Rollin d'un coutellier, Maſſillon d'un tanneur. Un horloger de Geneve fut le pere de J. J. Rouſſeau; & MM. Caron de Beaumarchais, & Dupont l'économiſte, ſont auſſi fils d'horlogers.

Preſque tous les hommes qui ſe ſont fait connoître dans les arts & dans les ſciences, & qui ont

ont formé de leurs travaux accumulés le véritable trésor de l'esprit humain, ont connu dans leur jeunesse le besoin, & ont recueilli, comme dit Mérope, *ce mépris qui suit la pauvreté.*

Homere a mendié. Le Tasse, Milton & Pétrarque ont connu la misere. Corneille est décédé pauvre. Boulanger a erré sur les grandes routes. Jean-Jacques Rousseau est mort..... je n'ose ici le dire.

Les pensions que distribuent les Souverains, ne sont pas attribuées de nos jours aux Gens de Lettres, ou qui en sont les plus dignes par leurs travaux, ou qui en auroient le plus besoin par leur situation. Enfin, jusqu'aux dignités littéraires, tout est enlevé par la faveur, le crédit ou l'intrigue.

CHAPITRE CCCII.

Porte-faix.

NOUS avons au coin des rues des *Hercules* & des *Milons de Crotone*, pour emménager ou déménager nos meubles, & porter les fardeaux du commerce. Vous les appellez d'un signe, & ils sont à vous avec leurs crochets; appuyés sur des bornes, ils attendent qu'on leur donne de l'emploi. Vous croiriez que ces hommes ont une taille au-dessus de la commune, des couleurs vermeilles, des jambes fortes & de l'embonpoint; non, ils sont pâles, trapus, plutôt maigres que gras; ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent.

A toute heure, vous les trouvez prêts à charger leur dos des poids les plus lourds. Légérement courbés, soutenus sur un bâton ambulatoire,

ils portent des fardeaux qui tueroient un cheval. Ils les portent avec souplesse & dextérité, au milieu des embarras des voitures, & dans des rues étranglées : tantôt c'est une glace qui en occupe toute la largeur, & fait danser toutes les maisons pour qui la suit & la regarde ; tantôt c'est un marbre fragile & précieux, chef-d'œuvre de l'art. Ces hommes deviennent comme sensibles dans toute leur charge ; & à force de virer, de s'esquiver & de marcher de biais, ils évitent le choc roulant de la foule impétueuse ; ils s'arrêtent à propos, trottent de même, jurent pour avertir les passants, les menacent, tout chargés qu'ils sont, de leurs bâtons courts, &, à travers tant d'écueils, arrivent au port sans avoir rien cassé ; le pavé sec, fangeux ou glissant leur devient égal.

On transporte des porcelaines d'un bout de la ville à l'autre sur un long brancard ; & si rien ne tombe des fenêtres pendant la traversée, il n'y aura pas à une soucoupe la moindre fracture.

Savez-vous les muscles qui travaillent le plus dans le corps des porte-faix? Les extenseurs des jambes. Voyez-les, elles sont dans un tremblement insensible, mais néanmoins visible.

Lorsque, dans le temps des gelées, les roues des voitures glissent sur le pavé, tombent dans la pente du ruisseau, & s'engrenent l'une dans l'autre, les fiacres descendent de dessus leur siege, soulevent leurs voitures avec le dos, la dégagent sans le secours de qui que ce soit, quoiqu'ils ayent quatre personnes dans leur carrosse, & quelquefois le train chargé de deux ou trois coffres. Quelle force dans les vertebres de l'homme!

Uue voiture chargée d'une énorme pierre de taille, a-t-elle perdu de son équilibre ? soixante mains officieuses le rétablissent : il faudroit ailleurs six heu-

res pour cette opération; elle ſe fait en un clin-d'œil.

Qu'une ſoupente rompe, qu'une roue ſe caſſe, l'équipage eſt enlevé avec une rapidité preſqu'égale à ſa chûte. On vous dit : *Il eſt arrivé là un accident*, & il n'y paroît déja plus; tous les porte-faix des carrefours voiſins ont prêté la main avec un zele gratuit; ils accourent, dès que la voie publique eſt obſtruée, & la débarraſſent ſur le champs. Ces ſervices journaliers devroient leur être comptés.

On dit que les porte-faix en Turquie, portent juſqu'à ſept ou huit cents livres peſant; les nôtres ne vont pas juſques-là, il s'en faut. Les porteurs de farine à la Nouvelle-Halle, ſont les plus vigoureux de tous. Ils ont la tête comme enfoncée dans les épaules, & les pieds applatis; les vertebres, en ſe roidiſſant, ont aſſujetti l'épine du dos à une courbure conſtante.

Ces hommes ne ſont pas doués d'une force extraordinaire; ils ſeroient foibles au pugilat, à la lutte, inhabiles à ramer ou à ſcier. Ils ont contracté l'habitude de porter des charges ſur le dos ou ſur la nuque du col, & ils ſavent accomplir merveilleuſement les loix de l'équilibre. L'adreſſe fait plus que la force : ne craignez point pour eux une luxation occaſionnée par ces poids énormes; il n'y a rien de ſi rare dans les annales de la chirurgie.

Mais ce qui fait peine à voir, ce ſont de malheureuſes femmes, qui, la hotte peſante ſur le dos, le viſage rouge, l'œil preſque ſanglant, devancent l'aurore dans des rues fangeuſes, ou ſur un pavé dont la glace crie ſous les premiers pas qui la preſſent; c'eſt un verglas qui met leur vie en danger : on ſouffre pour elles, quoique leur ſexe ſoit étrangement défiguré. L'on ne voit point le travail

de leurs muſcles comme chez les hommes, il eſt plus caché; mais on le devine à leur gorge enflée, à leur reſpiration pénible; & la compaſſion vous pénetre juſqu'au fond de l'ame, lorſque vous les entendez, dans leur marche fatigante, proférer un jurement d'une voix altérée & glapiſſante. On ſent que leur organe n'étoit pas fait pour ces mots énergiques & groſſiers; que leur corps n'étoit pas créé pour ſupporter ces charges démeſurées; on le ſent, puiſque le hâle, le travail journalier, l'endurciſſement des bras, le calus des mains, n'ont pu les métamorphoſer en hommes. Sous leur vêtement épais, groſſier & ſale, ſous la craſſe, ſous leur peau endurcie, elles conſervent encore les formes originelles qui vous font diſtinguer au bal de l'Opéra une Ducheſſe ſous le maſque & le domino. Leur ſexe n'eſt point anéanti pour l'œil ſenſible; & ces malheureuſes créatures lui commandent la pitié la plus profonde. Comment les femmes ſont-elles réduites parmi nous à un labeur ſi diſproportionné aux forces qu'elles ont reçues de la nature? Le peuple chez qui on les enferme, eſt-il plus cruel que celui qui les livre à ces travaux impitoyables & renaiſſants?

Quel contraſte! L'une ſuccombe en nage ſous une double charge de citrouilles, de potirons, en criant, *gare*, *place!* L'autre, dans un leſte équipage, dont la roue volante raſe la hotte large & comblée, ſous ſon rouge & l'éventail à la main, périt de molleſſe. Ces deux femmes ſont-elles du même ſexe? Oui.

Quelquefois un de ces porte-faix met ſur ſes crochets exactement tout le ménage d'un pauvre individu; lit, paillaſſe, chaiſes, table, armoire, uſtenſiles de cuiſine. Il deſcend toute ſa propriété d'un cinquieme étage, & la remonte à un ſixie-

me. Un ſeul voyage lui ſuffit pour tranſporter les meubles & immeubles du miſérable. Le porte-faix eſt plus riche que lui : car le malheureux, pour le ſimple tranſport, payera peut-être le dixieme de la valeur intrinſeque de ſes effets. Hélas! il eſt obligé de changer de logement tous les trois mois, parce qu'il n'a pu payer que la moitié de ſon terme; & c'eſt à qui le chaſſera plus loin.

Mais comment avoir de la pitié, dira le locataire? n'ai-je pas à payer le *propriétaire ?* Et le propriétaire dira : n'ai-je pas à donner au Roi les *deux vingtiemes* & les huit ſols pour livre, qu'on vient d'augmenter encore? C'eſt toujours le motif dont on uſe pour ne faire aucune grace aux malheureux.

A la naiſſance d'un fils de France, ces porte-faix, crocheteurs, porteurs de chaiſes, ramonneurs de cheminées, porteurs d'eau, forment des corporations, ayant des muſiques, c'eſt-à-dire des violons, à leur tête. Ils vont à Verſailles pour avoir audience, & s'arrêtent dans la *Cour de marbre*. C'eſt de là qu'ils complimentent le Roi ſur ſon balcon; ils tiennent en main les ſymboles de leur induſtrie; & on les a vus imaginer, dans ces occaſions, des facéties divertiſſantes.

Tantôt c'eſt un ramonneur caché dans une cheminée à la pruſſienne, que quatre de ſes camarades portent ſur un brancard, & qui mettant tout-à-coup la tête hors du tuyau, harangue de cette maniere le Roi de France. Il lui dit qu'il préſerve des incendies les maiſons de ſa bonne ville de Paris. Tantôt les porteurs de chaiſes promenent une figure coloſſale, dont la robe eſt parſemée de fleurs de lys, & qui tient & careſſe entre ſes bras robuſtes un nourriſſon à qui elle applique de très-gros baiſers.

Mais les poissardes ont le privilege d'être introduites jusque dans la galerie, & de complimenter le Roi particuliérement ; ce qu'elles font néanmoins à genoux. On leur donne ensuite à dîner au grand-commun, & c'est un des premiers Officiers du Chef de la maison du Roi qui en fait les honneurs. Le repas est splendide.

De retour à Paris, ces poissardes se promenent triomphantes, & rendent compte à la Halle, de la bonne réception qui leur a été faite. La Halle, pendant six mois, est fort contente de la Cour. Que le Roi vienne dans cet intervalle ; les fortes voix de ce canton, qui donnent le signal à la place Maubert & aux autres marchés, hurleront le *vive le Roi* d'une maniere haute, énergique, presqu'effrayante.

Toutes ces harangues ou compliments ont été faits par des Gens de Lettres, qui s'en amusent derriere le rideau, & qui réussissent mieux que s'il avoit fallu se nommer. J'en ai lu d'assez piquants ; mais tous ne sont pas connus, ou n'ont pas été prononcés. Jamais la fête ancienne, philosophique & plaisante des *Saturnales* ne se reproduira de bonne grace parmi nous. Je crois cependant que tout le monde gagneroit, même du côté de l'amusement, si l'on vouloit en essayer seulement une petite fois.

CHAPITRE CCCIII.

Melons.

Les melons qui croissent aux environs de Paris, n'en ont que la figure. Ceux qui ont goûté les excellents melons de la Lombardie, les bons me-

lons *cantaloupes* de la Hollande, ne peuvent toucher à cette mauvaiſe drogue qui uſurpe le nom d'un des meilleurs fruits de l'univers. Il eſt tellement dégénéré, qu'il devient ſiévreux, mal-ſain, au point que la Police eſt obligée de l'interdire, & de le faire jetter à la riviere vers le 25 Septembre.

Les ſerres nouvellement établies, avec des vîtrages exhauſſés, & qui concentrent les rayons du ſoleil, leur donneront ſans doute une maturité qui les rendra moins inſalubres.

Il n'y a rien de plus pernicieux que les citrouilles, après les premieres huîtres, que l'on amene de Dieppe ou de Cancale à la fin d'Octobre. Je ne conſeille à perſonne de manger des huîtres dans cette ſaiſon qu'après les premiers froids. Il faut que la Police veille à cet égard ſur les gourmands Pariſiens, à-peu-près comme une *bonne* veille ſur des enfants.

CHAPITRE CCCIV.

Filles nubiles.

LE nombre des filles qui ont paſſé l'âge du mariage, eſt innombrable. Rien de ſi difficile qu'un mariage, non pas tant parce que ce nœud eſt éternel, que parce qu'il faut aller conſigner une dot par-devant Notaires. Les filles laides & nubiles abondent; les jolies ont encore beaucoup de peine à paſſer. Il faudroit peut-être renouveller à Paris ce qui étoit en uſage chez les Babyloniens. On raſſembloit toutes les filles nubiles dans un marché public : les jeunes gens venoient, &, comme de raiſon, achetoient les plus belles; mais

l'argent qui en provenoit, servoit à doter les laides délaissées.

On voit que le mariage est devenu un joug pesant, auquel on se soustrait de tout son pouvoir : on voit qu'on a raisonné depuis peu le célibat, comme une situation plus douce, plus sûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix, n'est point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen. Des sœurs ou des amies s'arrangent pour vivre ensemble, & doubler leurs revenus en les plaçant en rentes viageres. Ce renoncement volontaire à un lien constamment chéri des femmes, ce systême anti-conjugal n'est-il pas bien remarquable dans nos mœurs?

Chez les Lacédémoniens, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Que diroit Licurgue, s'il voyoit aujourd'hui nos Demoiselles dédaigner l'autel de l'hyménée, embrasser le célibat, s'en montrer les apologistes, & vivre dans une espece de liberté masculine? liberté qui, chez aucun peuple de la terre, ne fut le partage de leur sexe.

Qu'arrive-t-il de cet étrange désordre? Les gens aisés, qui ne se marient point, ou qui se marient tard, ne font presque pas d'enfants : les gueux qui se marient intrépidement, & qui se marient trop tôt, en font beaucoup; de sorte que les richesses se concentrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains ; & l'ordre de la société à qui elles seroient le plus nécessaires, en a le moins.

Dans toutes les compagnies, on ne rencontre que de ces vieilles filles, qui ont fui les devoirs d'épouse & de mere, & qui trottent de maisons en maisons. Affranchies des peines & des plaisirs du mariage, elles ne doivent pas usurper la considération & le respect qui sont dus à la mere de famille

environnée de ſes rejettons ; & l'on devroit les regarder comme ces vignes infertiles, qui, au-lieu de porter des raiſins, n'ont pouſſé ſous les rayons du ſoleil que des feuilles jaunes & rares.

Ces filles décrépites ſont ordinairement plus malicieuſes, plus méchantes, plus tracaſſieres & plus durement avares que les femmes qui ont eu un époux & des enfants.

Il faudroit aſſujettir les vieux garçons & les vieilles filles à une contribution, reculer encore également pour les deux ſexes l'époque des vœux forcés ou indiſcrets, abolir le célibat des ſoldats, qui occaſionne le célibat des filles; d'autant plus que des ſoldats mariés ſeroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin, que le Légiſlateur fît revivre *les anciens mariages de la main gauche*, afin de diminuer les difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non mal-honnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme, on l'a précipité dans de nouveaux écarts; & c'eſt bien le cas de répéter ici, que *c'eſt ſouvent la loi qui fait le péché.*

CHAPITRE CCCV.

Les Viſites.

Les viſites emportent beaucoup de temps. Vainement ſe fait-on écrire chez les portiers : on eſt condamné, à certaines époques, à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence, s'aſſeoir, dire quelques mots inſignifiants; puis on s'échappe pour faire la même choſe dans la maiſon voiſine. C'eſt un travail & une occupation, que de ſortir ainſi d'un hôtel pour entrer dans un autre.

Ceux qui ont besoin de protection, ne visitent les Grands qu'à leur corps défendant. Le devoir, l'orgueil ou la cupidité les traîne à travers les antichambres. Ils souffrent, murmurent tout bas, & subissent la loi commune. Un valet qui doit avoir bonne mémoire, annonce à haute voix ceux qui entrent; coutume prudente. On ouvre les deux battants pour les femmes; c'est alors que les qualités sonnent agréablement à l'oreille de l'individu qui se présente dans le cercle : un nom tout nud a quelque chose de honteux.

On a beaucoup abrégé les formules des premiers compliments. On s'assied, si l'on veut, sans presque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maîtresse de la maison, le cede à son tour, & ainsi successivement. Les femmes s'examinent des pieds à la tête, tout en se faisant des mines. C'est le moment où les nouvelles circulent; de sorte qu'un fait arrivé à huit heures du soir, est su de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots qui font arrêt, l'accompagnent déja; il ne sera plus permis d'en parler le lendemain.

Après les nouvelles, vient l'étalage de chaque doctrine particuliere; mais le récit est court, excepté dans la bouche des Officiers de marine, (1) qui abusent des circonstances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes dissimulent leur ennui, & font glisser adroitement la conversation sur le nouvel Opéra; on descend de la vergue du

---

(1) Tous les Officiers de terre & de mer ont-ils la connoissance du style de Turenne? Le voici, après le gain d'une bataille importante : *Les ennemis sont venus nous attaquer, nous les avons battus; Dieu en soit loué! J'ai eu un peu de peine. Je vous souhaite le bon soir : je me mets dans mon lit.*

grand mât aux baſſons de l'orcheſtre, & l'on parle d'une tempête harmonique. Au moment que j'écris, les diſputes ſur la muſique & ſur la marine ſont éternelles. Et pourquoi durent-elles ſi long-temps ? C'eſt qu'on ne s'entend pas.

Les parleurs de profeſſion ont un répertoire tout formé, qui compoſe tout leur eſprit. Ils n'ont pas l'attention de le varier; & il y a beaucoup de gens qui vous étonnent, mais pour une ſeule fois. J'y ai été pris comme d'autres.

CHAPITRE CCCVI.

Retraite.

On ferme la porte à Paris, quand on veut; ce qui eſt impoſſible dans les autres villes. On ſe dit à la campagne pour un mois, & vous pouvez être aſſuré que, pendant un mois, perſonne ne viendra vous importuner. Les portiers ſont d'un merveilleux ſecours pour vous faire voyager, tandis que vous boudez tout ſeul dans un coin. Ils vous ſervent de chevaux de poſte.

J'ai lu jadis une piece de vers intitulée : *Epître à mon verrouil.* L'idée étoit plaiſante. Un Philoſophe avoit mis en groſſes lettres dans ſon cabinet ces trois mots : *Epargnez mon temps.* Avec cela faiſoit-il fuir les importuns ? J'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre les viſites incommodes, qu'un verrouil : il ne faut donc point faire une *épître à ſon verrouil*, mais le tirer.

Combien d'amitiés, combien de liaiſons inutiles! Il eſt un temps dans la vie où un homme raiſonnable devroit ſavoir à quoi ſe fixer, éprouver ceux qu'il fréquente, & ſe débarraſſer ainſi de mille

ſoins que tous ces amis de nom uſurpent aux véritables. La ſageſſe, la philoſophie s'en trouveroient mieux, & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le temps, à prévenir le regret de ſa perte.

Certaines gens ſont ſi fatigués d'eux-mêmes, qu'ils n'exiſtent que quand ils ont quatre ou cinq perſonnes dans leur chambre pour aſſiſter à leur lever & à leur toilette.

CHAPITRE CCCVII.

Les Affiches.

On affiche tous les jours de grand matin les pieces que l'on donnera le ſoir aux trois grands Spectacles : les théâtres du Boulevard & de la foire en ſont de même. On voit ſur la même ligne, *Athalie* & *Jeannot chez le dégraiſſeur* ; *Caſtor & Pollux*, & la *Danſe du petit diable* : il y a de quoi ſatisfaire tous les goûts. Or, en fait de plaiſirs, je ſoutiens que perſonne n'a tort, pourvu que les pieces ne ſoient pas indécentes ; & elles ceſſeront de l'être, quand on (1) n'aura plus des *comédiens* pour *cenſeurs moraux.*

---

(1) Ils le ſont bien, puiſqu'ils décident ſi la piece foraine ſera ou ne ſera pas repréſentée. Jugement qui ne devroit appartenir qu'à la Police. Faut-il redire ici à quel point les Spectacles ſont capables d'influer ſur les opinions d'un peuple, combien ce reſſort eſt puiſſant pour émouvoir ſes affections, combien il importe au Gouvernement de régler, de protéger les repréſentations théâtrales, & de tourner à l'utilité des mœurs ce qui ne paroiſſoit devoir être qu'un ſimple amuſement ? Comment des fonctions auſſi graves ont-elles pu être du reſſort de deux Comédiens !

Qui croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres, qui lisent les affiches sans aller au Spectacle, & qui se consolent de n'y point aller, en sachant quelle piece sera représentée? Ils l'empruntent, la lisent en se couchant, & rêvent l'avoir vue jouer.

On ne peut rien afficher sans l'attache du Lieutenant de Police; & si vous avez perdu un chien ou un bracelet, il faut aller demander la signature du Magistrat.

Il est vrai qu'elle est toute prête, & qu'il y a un bureau de blancs-seings, pour favoriser la retrouvaille des épagneuls, des perroquets, des manchons & des cannes perdues.

Il n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris sans *permission*, les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage*. Mais une pareille licence ne sauroit durer long-temps dans un Gouvernement bien policé, & bientôt le *bon ordre* les soumettra sans doute à la révision d'un censeur & à l'approbation de Monseigneur le Chancelier ou de Monseigneur le Garde-des-Sceaux; car un épouseur & un mort ne doivent pas imprimer *librement*, quelque pressés qu'ils soient. C'est une témérité scandaleuse & attentatoire à *l'autorité*.

Des particuliers (je les dénonce) s'émancipent aussi de faire imprimer, sans *mandat*, sans *privilege*, leurs noms sur des *cartes*, & se donnent le titre d'*Ecuyer*, de *Comte*, de *Marquis*, de *Baron*, de *Chevalier*, d'*Avocat* enfin. Ce sont peut-être des usurpateurs. Eh! vîte un Censeur royal pour *approuver*, *examiner* toutes les cartes de visites qu'on glissera chez un portier ou dans la serrure. Quelle différence y a-t-il d'imprimer sur des *cartes* ou sur du *papier?* Les caracteres d'imprimerie ne doivent jamais mordre le chiffon sans la *signa-*

ture & le *paraphe* : que ne peut-on pas mettre ſur cette *carte!* On s'endort là-deſſus, & bien mal-à-propos. Le Commis du Sceau s'en ſcandaliſe étrangement.

Il faut que l'afficheur ait ſa médaille de cuivre ſur l'eſtomac, pour plaquer & coller contre les murailles l'annonce des pieces de théâtre, des livres, des terres à vendre. Ces mêmes afficheurs (1) crient & vendent les ſentences des criminels, & ſe réjouiſſent des exécutions qui leur font gagner quelqu'argent, ainſi qu'à l'Imprimeur.

Ces affiches ſont arrachées le lendemain, pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues à la longue ſeroient obſtruées par une eſpece de carton, groſſier réſultat du ſacré & du profane mêlés enſemble : comme *mandements*; *annonces de charlatans*; *Arrêts de la Cour de Parlement*; *Arrêts du Conſeil* qui les caſſent; *biens en décret*, *ventes après décès & au dernier enchériſſeur*; *monitoires*, *chiens perdus*, *ſentences du Châtelet*, *avis aux ames dévotes*, *marionnettes*, *Prédicateurs*, *expoſition du Saint-Sacrement*, *régiment de dragons*, *traité de l'ame*, *bandages élaſtiques*, &c. bref, de tous ces différents papiers que le public a ſous les yeux, qu'il ne lit pas, & qui ne ſervent qu'à déguiſer la nudité des murailles.

Si le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches, il apprendroit peut-être à moins défigurer l'orthographe Françoiſe; mais il ne s'embarraſſe ni de l'orthographe, ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards.

On voit quelquefois des Arrêts de la Cour, qui ont ſix pieds de haut ſur trois de large, & le carac-

---

(1) Ils ſont quarante, ainſi qu'à l'Académie Françoiſe.

tere en eſt menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles! On regarde l'affiche avec étonnement; perſonne ne la lit. Il s'agit d'un procès obſcur entre deux particuliers qui ſe ſont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un pan de muraille: cette proſe gothique coûte quelquefois ſoixante mille francs. Les Greffiers & les Receveurs d'épices trouvent ce ſtyle-là admirable & néceſſaire.

Les noms des Notaires, des Procureurs, des Huiſſiers-priſeurs, &c. ſont imprimés en gros caracteres au coin de toutes les rues; & ces Meſſieurs n'en ſont pas pour cela plus célebres. Ils ſont toujours affichés & toujours obſcurs. Au défaut de renommée, ils empochent l'argent : un *inventaire* groſſoyé rapporte beaucoup plus qu'un bon livre.

Les affiches des Spectacles ſont en couleur, mais un peu trop exhauſſées. On en voit ſix ou ſept qui forment une véritable échelle, le *grand Opéra* en tête, & les *Danſeurs de corde* au dernier rang. Mais le plus ſouvent par reſpect, les affiches des *Spectacles des Boulevards* s'éloignent des *affiches des trois Théâtres*. Ce que c'eſt que l'ordre & la ſubordination!

CHAPITRE CCCVIII.

Tableaux, Deſſins, Eſtampes, &c.

LA manie coûteuſe & inſenſée des tableaux & des deſſins que l'on achete à des prix foux, eſt bien inconcevable. Il n'y a point de luxe, après celui des diamants & des porcelaines, plus petit & plus déraiſonnable : non qu'un tableau ne vaille ſon prix; mais parce qu'il eſt bizarre, ridicule, indécent de

couvrir d'or, des peintures dont l'utilité & la jouissance sont également bornées.

Que des Princes forment des cabinets, ils se doivent à tous les arts. Mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplete, ces dépenses énormes l'empêcheront, à coup sûr, d'être un bon parent, un bon ami, un obligeant citoyen: il n'aura plus d'argent que pour des toiles peintes. Plus il possédera, plus il voudra encore posséder : sa maison, sa famille, tout ce qui l'environne, se sentira des prodigieux sacrifices qu'il offrira sans cesse à une manie dont la nature est de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

Les méprises étant faciles & les erreurs ordinaires, nouvelle source de chagrins & de contrariétés: l'entêtement prend la place du goût, & la fureur de la possession empêche la paisible jouissance.

Je n'ai jamais pu concevoir comment on ne se contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé hésite entre les deux peintures; & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux pour le prix qu'on met à un seul, comment se ruine-t-on pour un tableau unique?

Tel homme a vendu ses maisons & ses terres, pour faire une collection d'estampes renfermées dans des porte-feuilles invisibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il se traîne encore aux ventes; crie à l'Huissier, d'une voix éteinte, *un sol;* dit tout haut qu'il est un fou, emporte l'objet; & il lui faut de fortes lunettes pour contempler son acquisition. A sa mort, tout cela sera dispersé en différentes mains, & l'*œuvre* tant poursuivie ne sera jamais complete.

Un vieux tableau à moitié peint & effacé, dont on ne distingue plus rien, sera préféré, parce qu'il est

eſt original, à un tableau moderne & intéreſſant, dont la couleur eſt fraîche & agréable. Quel eſt donc le défaut de ce dernier ? Le peintre eſt vivant.

Il faut que les particuliers laiſſent aux Princes ou aux Grands, dont l'opulence eſt exceſſive, le privilege de mettre de groſſes ſommes en tableaux & en ſtatues. C'eſt une folie de conſumer ſon patrimoine en curioſités; c'eſt un vice d'oublier ſes parents & ſes amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts ſont faits pour figurer dans des ſallons publics, & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'eſt qu'un maniaque.

On n'a point encore ridiculiſé ſur notre ſcene cette folie ruineuſe : elle mériteroit bien les pinceaux d'un Auteur comique.

CHAPITRE CCCIX.

Encan.

MAIS nos Seigneurs, ſous le nom de *curieux*, ſont le plus ſouvent des brocanteurs magnifiques, qui achetent ſans beſoin, ſans paſſion, & ſeulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, eſtampes antiques, &c. Ils font des haras ou des cabinets, qui ſont bientôt des magaſins : on les croiroit paſſionnés pour les beaux-arts ; ils aiment l'argent.

Ces vaſes, ces bronzes, ces chefs-d'œuvres, auxquels ils ſemblent tenir, & dont ils ſe montrent idolâtres, appartiendront à qui voudra les en débarraſſer pour de l'or. La médaille la plus antique ne reſtera pas au médaillier, malgré tout l'étalage du propriétaire : on en fera la conquête. Ces

brocanteurs décorés usurpent ainsi les profits des classes commerçantes, & ils vous diront néanmoins qu'ils n'achetent que pour les artistes : ils en sont les véritables tyrans.

Au reste, c'est aux ventes que le prix réel des tableaux se manifeste, & qu'ils n'en imposent plus, comme dans le sallon de l'orgueilleux possesseur. Là finit le rôle avantageux de l'homme usurpateur & médiocre : là, les prétendus connoisseurs voyent leur prononcé chimérique réduit à zéro : là, la superbe école Françoise apprend à rabattre de sa fastueuse présomption. Un peintre a beau s'appeller premier Peintre du Roi, on donne pour dix écus (c'est-à-dire pour la toile) une de ses compositions de quatre pieds de hauteur. L'Huissier-priseur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une anti-chambre enfumée, ou une salle à manger.

Philippe, Duc d'Orléans, Régent du Royaume, s'amusoit à peindre; mais la main de Son Altesse, habile à mouvoir l'Europe, ne surpassoit pas en peinture celle du plus misérable barbouilleur. Qu'est-il arrivé? Son principal tableau, quoique décoré de son nom, successivement chassé de tous les cabinets, se trouve actuellement exposé dans un passage public des Tuileries, sollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un asyle. On le regarde, on lit le nom auguste, on sourit, & personne ne veut en donner trente-six livres; ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paye point le public avec des titres.

CHAPITRE CCCX.

Chapeaux.

Le Pariſien change avec la même facilité de ſyſtême, de ridicules & de modes. La figure de nos chapeaux, comme toutes les choſes humaines, a ſubi le ſort de la variation. Les coëffures, dans les boutiques des marchands, ſe ſuccedent comme les nouvelles méthodes dans l'empire des Lettres. Le *chapeau haut & pointu* a prévalu quelque temps, ainſi que le *ſtyle académique*, qui tombe enfin, & que l'on n'imite plus.

Ce penchant pour tout ce qui varie, cette paſſion qui nous pouſſe à créer de nouvelles modes, nous fait adopter ce que les Princes imaginent en ſe jouant, ou par fantaiſie; tantôt c'eſt l'invention d'une *énorme paire de boucles*, tantôt c'eſt celle d'un *frac*. Ainſi Alcibiade donna ſon nom à une ſorte de ſouliers; & ſa vanité étoit flattée, lorſqu'il entendoit dire qu'elle étoit de ſa création.

Quelquefois des intérêts particuliers font naître une mode; l'origine des *paniers* fut inventée pour dérober aux yeux du public des groſſeſſes illégitimes, & les maſquer juſqu'au dernier inſtant. Les grandes manchettes furent introduites par des frippons qui vouloient filouter au jeu & eſcamoter des cartes.

Nous avons rogné inſenſiblement le haut bord de nos larges feutres; nous les avons enſuite rendu petits; & enfin nous avons fait diſparoître ces *trois cornes* ſi incommodes. Aujourd'hui nos chapeaux ſont ronds; & voilà les chapeaux à la mode.

On ne les porte plus le matin ſous le bras. Ils

couvrent la plus noble partie du corps, & pour laquelle ils ſont faits. A-t-on vu le Turc mettre le *turban* ſous ſon bras, les Evêques tenir leurs *mitres* à la main? Mettons donc conſtamment notre *chapeau* ſur notre tête, pour garantir nos foibles cerveaux des rayons du ſoleil, & que ce précieux dôme s'oppoſe aux évaporations de notre cervelles. N'étoit-il pas ridicule de l'employer inceſſamment à la main, à des exercices de civilité & de minauderie?

Je ne ferai point ici l'hiſtoire des chapeaux; je ne remonterai point aux chapeaux gras de Louis XI, qui les portoit tels par ſaleté & par avarice; je ne parlerai point de la vertu magique, concentrée dans tels chapeaux: les uns font d'un mauvais Prêtre un grand Seigneur, & les autres un Docteur d'un idiot. On ſait l'effet que produit tel chapeau fourré, mis ſur la tête d'un grenadier; & le diadême enfin, n'eſt-il pas un chapeau qui produit une certaine ivreſſe?

J'ai vu des chapeaux dans ma jeuneſſe, qui avoient de très-grands bords; & quand ils étoient rabattus, ils reſſembloient à des parapluies. Tantôt on releva, tantôt on rabaiſſa ſes bords par le moyen des gances. On leur a donné depuis la forme d'un *bateau*. Aujourd'hui la forme ronde & nue paroît la dominante; car le chapeau eſt un Protée qui prend toutes les figures qu'on veut lui donner.

Demandez-le à nos femmes, qui, après tant d'eſſais multipliés, ont définitivement adopté le *chapeau anglois*, malgré leur antipathie pour l'Angleterre. Je leur conſeille de s'y tenir; qu'elles l'ornent de perles, de diamants, de plumes, de cordons, de rubans, de houppes, de boutons, de fleurs; que les Poëtes dans leur langage y attachent des aſtres & des cometes; qu'elles les portent rou-

ges, verds, noirs, gris, jaunes; mais qu'elles gardent conſtamment le *chapeau anglois*; les laides y gagnent, & les belles auſſi.

Nous n'avons donc plus ni chapeau pigmée, ni chapeau coloſſal. Les Dames avoient élevé ridiculement leurs coëffures, au moment que les hommes avoient arboré les petits chapeaux. Aujourd'hui que les hommes en ont augmenté & arrondi le volume, les coëffures ont prodigieuſement baiſſé.

Un Poëte diſoit alors:

J'ai vu Chloris, j'ai vu la jeune Hélene;
Des rubans de Beaulard *leurs fronts étoient ornés:*
Le moule étroit de la baleine
Faiſoit gémir leurs corps empriſonnés.
Leurs cheveux hériſſés fuyoient loin de leur tête;
Un panache orgueilleux en ſurmontoit le faîte.
Près de là j'apperçus la Vénus Médicis;
Sa taille libre & naturelle
Déployoit aiſément ſes contours arrondis.
Tout en elle étoit ſimple & tout charmoit en elle.
J'admirai tant de grace, & tout bas je me dis:
L'art enſeigne à Chloris à devenir moins belle.

Hommes & femmes ſe coëffent beaucoup mieux. Si nous ſommes dans une voiture, il nous eſt permis du moins d'enfoncer la tête dans le coin du carroſſe, & nous ne riſquons pas d'éborgner notre voiſin avec les pointes de notre ancien triangle.

C'eſt toujours celui-là qu'on porte ſous le bras lorſqu'on eſt habillé; mais on ne s'habille plus qu'une ou deux fois la ſemaine, les jours de grandes viſites. On voit les gens comme il faut, à l'heure même du ſpectacle, le chapeau ſur la tête.

Le dernier caprice, je crois, eſt le meilleur; il a influé ſur la couleur. Les chapeaux ne ſont plus

noirs; on les porte blancs, comme font les Carmes & les Feuillants depuis plus d'un siecle; & sur-tout en été, le soleil échauffe moins la tête. L'œil qui s'étonne d'abord, s'accoutume à tout: on porteroit des chapeaux rouges & bleus, verd-pomme & lilas, qu'on s'y feroit; chacun arboreroit sa couleur favorite. Ce seroit un nouveau coup-d'œil.

On commence par condamner les nouvelles modes; chacun se récrie sur la folie changeante. Au bout d'un mois, elle est adoptée par ses plus violents contradicteurs; & tel qui la fronde aujourd'hui, prendra demain les idées qu'il avoit combattues.

Puisque c'est à nous à inonder la terre de nouveaux bonnets, jouissons de notre génie inventif, plaçons nos chapeaux d'hommes sur les têtes suissesses & hollandoises. Continuons de donner toujours la loi prédominante des coëffures. Toutes les femmes ont pris nos chapeaux : il s'agit de les faire adopter définitivement à Vienne, à Berlin & à Pétersbourg. Et qui sait si nous n'étendrons pas encore plus loin, en triomphateurs heureux, nos illustres conquêtes?

CHAPITRE CCCXI.

Noces.

QUE celui qui a vu une noce champêtre, le couple du hameau qui s'avance vers l'Eglise, les doigts amoureusement entrelacés, portant dans leurs regards le desir ingénu; les parents qui les suivent au même autel où ils se sont mariés; les garçons de la fête en *habits du dimanche*, les rubans au cha-

peau, le bouquet au côté; les filles en blanc corset, regardant ce jour-là leur amant avec plus d'assurance; & le violon un peu aigre, mais qui conduit gaiement la marche & ferme le cortege, ne s'attende point à trouver sous le superbe portique de nos temples, ni la gaieté vive & franche, ni le riant tableau de cette joie naïve, ouverte & abandonnée.

L'hymen ici se célebre à grands fraix; on ne marche point sur la pelouse le long des haies fleuries, pour arriver à l'autel du bonheur. On s'enferme dans des carrosses à glaces; on est chargé d'atours; les coëffeurs ont occupé toute la matinée; on s'observe tristement; le cérémonial regle tous les pas, & le couple opulent, sous des habits d'or, porte déja sur son front l'ennui qui doit les accompagner le reste de leurs jours. La villageoise aimoit de bonne foi avant de sceller la foi promise devant le Curé rustique; & la Parisienne, recevant le riche anneau, jure, avant d'aimer, qu'elle aimera toujours.

Le festin du village offre la même différence. Où est le rire ingénu, la table dressée sur l'herbe, la joie de la parenté, le broc de vin toujours rempli, le veau entier dépecé & rôti? Où sont les danses vives & les mouvements vrais de l'allégresse? Où les vieillards paroissent-ils en cheveux blancs, essuyant leurs yeux humides de larmes de tendresse? Où lit-on l'attente du plaisir dans les regards furtifs de la jeune mariée? Où l'époux paroît-il pétulant, & impatient de voir luire l'étoile du soir? Où le lendemain l'épouse un peu pâle paroît-elle confuse & heureuse, étonnée & triomphante? Ce n'est point à la ville.

Une assemblée de parents à moitié divisés, qui ne se sont pas vus depuis long-temps, qui ne se

reverront guere passé ce jour cérémonieux, des vieillards qui dissimulent leur caducité; l'étalage des étoffes, des révérences compassées, des saluts mesurés, une observation maligne, des compliments froids, un maintien composé, une dignité morne & imposante : voilà comme on s'unit dans la Capitale.

Il faut descendre parmi la classe des bourgeois du second ordre, pour revoir quelques images des anciennes noces. Là, elles sont moins brillantes; mais il y a du mouvement & du bruit. Là, on voit des assemblées de quatre-vingts à cent personnes; & les invités, chacun à leur tour, rendent le festin aux jeunes mariés. C'est un enchaînement de repas pendant onze semaines.

Les traiteurs se plaignent tous hautement que les festins de noces deviennent de jour en jour moins fréquents, qu'on s'enfuit à la campagne pour ne point faire de banquet. Ils disent que la joie tombe, que la mélancolie domine la nation, puisqu'on renonce à la bonne chere & à l'intempérance dans le jour le plus solemnel de la vie, que nos aïeux célébroient tous par la plus complete ivresse que leur franchise ne redoutoit pas. Les ménétriers se plaignent aussi qu'on ne danse plus comme on faisoit jadis.

Vous voyez chez ces traiteurs plaignants, des salles immenses & vuides, qui n'attendent que des convives & des danseurs. Il y a place pour la table immensément longue & pour les contre-danses en rond.

Le petit peuple danse encore fort & long-temps; car il est le dernier à abandonner les coutumes joyeuses, quoique l'on cherche de toutes parts à avilir ses divertissements.

La licence des paroles regne dans toutes les no-

ces bourgeoises. Si l'on faisoit un recueil de tout ce qui s'y dit de jovial, ces plaisanteries ne seroient pas fort délicates; mais elles offriroient de l'originalité; ce que le beau monde n'a pas. Le bourgeois rit ces jours-là, de maniere à avertir tous les passants qu'il est de férie.

Un homme peu fortuné, gourmand de son naturel, & qui aimoit conséquemment à faire bonne chere, (ce qu'on ne fait pas sans de bonnes rentes) avoit trouvé un singulier expédient pour être de noce tous les jours de sa vie. Habillé en noir & fort proprement, il étoit assidu toute la matinée à Saint-Eustache, à Saint-Paul, à Saint-Sulpice, à Saint-Roch, enfin dans toutes les grandes Paroisses; & quand il voyoit un mariage dont le cortege étoit un peu nombreux, il se mêloit parmi la foule. Certains jours il avoit à choisir; car à la même heure on voit souvent trois ou quatre mariages de différentes classes & dans la même Eglise.

A l'issue de la messe commence l'indispensable festin, toujours commandé d'avance, & qui se fait ordinairement chez le traiteur. Il est d'usage que les parents de chaque conjoint se réunissent à la même table, & le plus souvent ils se voyent pour la premiere fois. Or, les parents du mari, qui l'avoient vu à la messe, croyoient notre étranger du côté de la femme; tandis que les parents de la femme le croyoient du côté du mari. Il faisoit donc grande chere dans son rôle équivoque, distribuant de part & d'autre quelques légers compliments; & vous pensez bien qu'il possédoit à fond le style & les propos du jour.

Il y avoit quatre ou cinq ans que ce manege duroit, lorsqu'un parent qui rencontroit notre *habit noir* pour la troisieme fois depuis huit jours, s'avisa de lui demander de quel côté il étoit. *Du*

côté de la porte, reprit-il en se levant & posant sa serviette sur la table. On en étoit au dessert.

Si l'hymen n'est pas cher au village, s'il en coûte peu à l'habitant de la campagne pour sanctifier ses plaisirs, il n'en est pas de même à Paris. L'épouseur se jette dans toutes les dépenses du luxe & de la représentation, pour complaire à la future & à la sotte vanité de ses parents. Huit jours après les noces, viennent le regret & les lamentations. Ce sont des mémoires de fournisseurs, qui se succedent chaque jour; c'est le vendeur de diamans, le marchand d'étoffes, le bijoutier, le tailleur, le traiteur, la lingere, la marchande de modes, le tapissier, le miroitier, le coëffeur: & paye, pauvre mari, paye! On ne t'a pris que pour cela: as-tu cru que ta jouissance seroit purement gratuite?

Aussi a-t-on fait une estampe parlante, où l'on voit la dot de l'épousée s'envoler en différents jets, & tomber dans les mains & le tablier d'une multitude de gros & petits marchands. Le mari, qui suit d'un œil triste & étonné le vol irrésistible de ses especes, porte douloureusement la main sur des sacs vuides; & pour tout dédommagement, il a à ses côtés une femme éternelle, brillante de clinquants & de colifichets.

Le premier enfant acheve la confection entiere de la dot; l'époux abusé prend de l'aigreur; les reproches mutuels s'élevent, & chacun maudit au fond de son ame le mariage trompeur, & les noces dispendieuses que la vanité a commandées.



CHAPITRE CCCXII.

Mariage. Adultere.

L'INDISSOLUBILITÉ du mariage fait les adulteres : on ne peut délier le nœud, on le rompt. Faut-il s'en étonner? On a bâti le même contrat pour des êtres d'ailleurs si différents dans leur physique, dans leur fortune, dans leurs emplois, dans leurs idées! Ici, la chaîne a été lâche; là, trop tendue; ici, tyrannique; là, servant de voile à la cupidité. Le soldat, le matelot, le juge, le militaire, l'écrivain, le négociant, le cultivateur, le postillon, sont asservis aux mêmes usages.

Après cela, un homme qui veille sur sa femme, passe pour jaloux, & on le blâme. Est-elle infidelle? on ridiculise le mari. La loi qui empêche le divorce, sans avoir égard à l'antipathie des caracteres, est une loi bizarre. Elle regne à Paris; mais qu'en arrive-t-il? Vous le savez!

Le lendemain des noces bourgeoises, ou tout au plus huit jours après, quel changement s'opere dans l'esprit de l'amoureux mari! De quelle hauteur tombent les espérances de tel honnête artisan! Il croyoit avoir épousé une femme économe, rangée, attentive à ses devoirs. Il lui trouve tout-à-coup l'humeur dissipatrice; elle ne peut plus rester à la maison; elle joint la dépense à la paresse. L'inconséquence, la légéreté, la folie remplacent les occupations utiles, où elle avoit été élevée dès l'enfance. Loin de fixer dans son ménage l'aisance & la paix par un sage travail, elle se livre à la frénésie des parures.

Qui l'eût dit, que le mariage altéreroit à ce point

ſes premieres diſpoſitions? Cette fille timide, craintive, occupée dans la maiſon paternelle, eſt devenue une femme exigeante, altiere, qui ne ſonge qu'à ſes propres jouiſſances, parce qu'elle a mis dans ſa tête que tout l'entretien d'une maiſon devoit rouler ſur le mari, tandis que le rôle de la femme étoit de ſe livrer à une vie diſſipée.

Cet artiſan aura beau être laborieux & économe; l'inſouciance journaliere de ſon épouſe mine une maiſon qui s'abyme inſenſiblement, parce que la mere de famille a manqué de vigilance, de tendreſſe & d'économie. Tous les déſordres ſont nés du premier déſordre; les enfants héritent de la miſere de leurs parents, & voilà l'hiſtoire de la moitié des mariages qui ſe font à Paris dans le ſecond ordre de la bourgeoiſie.

Autrefois l'adultere étoit puni de mort: aujourd'hui, celui qui parleroit de ces loix auſteres & antiques, ſeroit prodigieuſement ſifflé.

Voyez dans toutes nos comédies, ſi l'on ne rit pas toujours aux dépens des maris; voyez les petits vers de nos Poëtes légers; ils plaiſantent inceſſamment ſur le mariage, avec un ſel qui réjouit tout le monde. Ces gentilleſſes ne ſont qu'une apologie perpétuelle de l'adultere : on diroit qu'on a peur que les femmes ne comprennent aſſez tôt que leurs charmes ne ſont pas faits pour n'appartenir qu'à un ſeul.

Tous les arts deviennent complices de ces exhortations à l'infidélité, tous s'empreſſent à les confirmer dans cette idée, à achever d'éteindre tout ſcrupule dans leurs ames. Nos tableaux, nos ſtatues & nos eſtampes, qu'offrent-ils ? Tous les tours heureux & triomphants, joués au pauvre dieu d'Hymen. Nos peintures ne ſont pas plus chaſtes que nos vers.

Mais de nos jours, ô raffinement criminel! on a été encore plus loin que l'adultere; on a corrompu l'inſtitution la plus auguſte; on s'eſt ſervi des loix même, pour conſacrer le libertinage & en produire les fruits avec audace. Cette dépravation, ce nouveau ſcandale, date de notre ſiecle: c'eſt encore un crime du luxe.

Un homme opulent eſt attaché à une *fille*, en a des enfants dont la loi feroit des bâtards. Il imagine de leur donner un nom & un rang; il ordonne qu'on lui cherche quelqu'un de noble, mais dont les adverſités ont dénaturé l'ame. On le trouve, on le marchande; il eſt ſorti d'une famille qui a un nom, mais indigente; il a été élevé dans une fierté oiſive, & il n'a pas de pain. Réduit à une pareille extrêmité, l'honneur n'eſt pour lui qu'un vain nom. On lui propoſe d'épouſer cette *fille*, & d'en reconnoître les enfants. Il aura une penſion qu'il ira manger dans le coin d'une Province éloignée.

Le noble d'abord a quelque répugnance; mais l'or, ce puiſſant mobile des actions iniques, l'or le décide. On le mene chez un Notaire, où il ſigne un contrat qui lui aſſure véritablement une penſion, mais qui porte une ſéparation de biens préliminaire.

Figurez-vous cet homme qui le lendemain trouve, dans une chapelle obſcure, quatre témoins, & devant l'autel, une fille jeune & charmante qu'il n'a jamais vue: voilà ſa femme; mais ſous la condition expreſſe qu'elle ne ſera jamais à lui.

Elle ſort en ce moment des bras de la volupté, pour y rentrer après la cérémonie. L'époux lui touchera une fois la main, pendant que le Prêtre prononcera les paroles ſacrées. Paſſé cet inſtant, à jamais ſéparé d'elle, il ne reconnoîtra peut-être

pas le viſage de celle avec qui il aura contracté. L'anneau ſe donne, le *oui* ſe prononce de part & d'autre, ou, pour mieux dire, le parjure & le ſacrilege s'accompliſſent.

En ſortant de la chapelle, l'épouſe, ſans ſalüer ſon mari, monte dans un équipage, & ſe retrouve dans le lit qu'elle avoit quitté. L'époux fuit vers la Province; on lui paye une année d'avance, & il a une femme dont il ne peut pas viſiter l'appartement, ni même habiter la ville. Il a & il aura des enfants qu'il n'a point vus, qu'il ne verra point, & ils porteront ſon nom.

Il ſe bannit, & va manger ſa honteuſe penſion dans une petite ville, lorſque ſa femme déployant ſon contrat de mariage & l'acte de célébration, ſe pare publiquement du nom qu'elle a acheté. Un marbre offre ce nom en lettres d'or au frontiſpice d'un ſuperbe hôtel, tandis que le mari n'oſe articuler le ſien dans ſa profonde retraite.

Voilà ce qui ſe pratique ſous l'œil de la légiſlation : & la loi outragée eſt réduite au ſilence; car on a tourné contr'elle ſes propres formes avec une coupable adreſſe : l'homme a paru ſe venger à ſon tour, d'une loi inflexible & extrême.

N'auroit-il pas mieux valu ne pas abolir ces anciens mariages mixtes & faciles, où la femme n'étoit pas déshonorée, où les enfants innocents n'étoient pas preſſés entre l'abnégation & la honte?

Quelqu'un dira qu'il faudroit le ſtyle de Juvénal pour tonner contre cette licence; mais que feroit le plus véhément ſatyrique? à quoi remédieroit-il? La perte des mœurs vient le plus ſouvent de l'inſuffiſance des loix, de leurs erreurs & de leurs contradictions.

CHAPITRE CCCXIII.

Petits Formats.

LA manie des *petits formats* a ſuccédé à celle des marges immenſes, dont on faiſoit le plus grand cas il y a quinze ans. Il falloit alors tourner le feuillet à chaque inſtant; on n'achetoit que du papier blanc : mais cela plaiſoit aux amateurs.

Quelques Auteurs vendent encore des eſtampes ou des portraits d'hommes dits célebres, illuſtres & vivants par-deſſus le marché; mais ils n'ont point encore eu la vogue de M. Dorat, qui le premier s'eſt fait marchand d'eſtampes, & qui s'y eſt ruiné. C'eſt lui qui a mis en train toutes ces gravures qui font le principal mérite de certains livres, & qui coûtent plus que tous les bons Auteurs enſemble de l'antiquité.

La mode a changé : on ne recherche plus que les *petits formats :* on a réimprimé ainſi tous nos jolis Poëtes. Ces livrets ont l'avantage de pouvoir être mis en poche, de fournir au délaſſement de la promenade, & de parer à l'ennui des voyages : mais il faut en même-temps porter une loupe avec ſoi; car le caractere en eſt ſi fin qu'il exige de bons yeux.

Didot a imprimé une collection d'Auteurs choiſis, en petits formats, pour l'uſage de Monſeigneur le Comte d'Artois. C'eſt un chef-d'œuvre de typographie; mais cette collection eſt exceſſivement rare, & ne ſe vend point.

Ne pourroit-on pas tromper l'inquiſition littéraire, ſi ardente & ſi inquiete, qui s'oppoſe à l'introduction des livres philoſophiques les plus eſ-

timés, en les réduisant à de très-petits formats, en assujettissant à la précision la plus stricte, & le papier & les caracteres? La pensée, par ce procédé nouveau, se rapprocheroit, pour ainsi dire, de son invisibilité; on mettroit une édition entiere dans un sac à poudre. Si l'Auteur joignoit un style laconique à cette ingénieuse typographie, un exemplaire éloquent pourroit circuler dans une tabatiere, dans une boîte à mouches, dans une bonbonniere. Les Commis *à la phrase*, qui attendent les balots matériels où se fixe la pensée, pour les saisir de leurs mains profanes & grossieres, seroient tous en déroute. L'œuvre du génie devenant impalpable, se moqueroit de tous ces vils adversaires qui lui font une guerre constante. Les brochures visibles porteroient dès-lors une physionomie de réprobation, & la stupidité se manifesteroit par sa grosseur. La philosophie, au contraire, occuperoit, comme le sage, la plus petite place dans le monde.

On s'adresseroit ensuite aux opticiens, pour posséder le verre qui grossiroit à souhait ces menus caracteres sans fatiguer l'œil. L'imprimerie & l'optique se donnant la main, deviendroient des sœurs inséparables. C'est ainsi qu'en mariant les arts, ils acquierent une force prodigieuse & presqu'illimitée.

Nous invitons les fondeurs de caracteres à travailler cette idée qui n'est qu'ébauchée; nous exhortons les manufactures à rendre le papier fin, léger au possible, afin que nos pensées ne soyent plus la proie facile de ces implacables dévastateurs de l'empire des Lettres & de la Philosophie. Regagnons par l'adresse ce que la force veut nous ôter; que la matiere subtilisée par nos soins réponde au volatile de ces idées, qui, par leur nature, sont

faites

faites pour braver qui les persécute, ou par crainte, ou par ignorance.

Nous savons que l'on pourroit s'adresser à la chymie, de préférence à l'optique, pour faire paroître en un clin-d'œil sur un papier blanc les *lettres parlantes*, *tonnantes*, *fulminantes*, qui s'effaceroient ensuite d'elles-mêmes au bout d'un certain temps. Mais, toute réflexion faite, comme le secret pourroit être facilement découvert, & que la *matérialité* ne seroit pas détruite, tenons-nous-en au premier projet. Que dis-je! on n'aura peut-être pas besoin de son exécution, vu les lumieres nouvelles que les Gouvernements ont acquises. Nos pensées, loin de leur nuire, ne peuvent que leur être très-favorables, quand, semblables aux pilotes habiles, les hommes en place sauront *prendre le vent*. Et voilà tout l'art de l'homme d'Etat.

CHAPITRE CCCXIV.

Maîtres Ecrivains.

Il ne s'agit point ici de Corneille, de Pascal, de Lafontaine, de la Bruyere, de Fénelon, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Buffon, de Raynal, de de Paw, il s'agit de Paillasson, Dautrepe, Rolan, Liverloz. Ils figurent le corps des lettres à main posée, taillent merveilleusement une plume, font le *trait* & déterminent ce qui caractérise la *ronde*, la *bâtarde* & la *coulée*. Ils sont maîtres en l'art de l'écriture, & non en l'art d'écrire.

Il est nécessaire de savoir bien figurer ses lettres; car une mauvaise écriture ressemble au bredouille-

ment de la parole; mais un caractere lisible suffit. Les grands Seigneurs, les jolies femmes, les Auteurs, se piquent de savoir mal peindre; ils ont tort. D'un autre côté, l'importance que les maîtres Ecrivains mettent à une belle écriture, est plaisante. Un peu de netteté, voilà tout ce qui convient; c'est perdre son temps que de vouloir émuler Rossignol. Si ces maîtres ont une belle main, ils n'ont pas en général une main rapide : tel clerc de Notaire, tel scribe du Palais, fait des *expéditions* qui ont une grace & une légéreté dont ces experts, avec leur peinture exacte, compassée & froide, n'ont jamais approché.

On vient d'ériger en *académie* cette communauté; mais Louis XIV a bien établi une *académie de danse* après l'*académie d'armes*; il n'y que l'*académie de coëffure* qui n'a pas encore pu prendre racine : mais cela viendra dans le siecle des beaux-arts.

Il y a toutes sortes d'académies établies par Lettres-patentes : on voit à Toulouse celle des *lanternistes*. Les anciens avoient aussi une foule d'académies. Ælien rapporte, *qu'il étoit expressément défendu d'y rire, afin que l'académie fût à l'abri de toutes sortes de ridicules*. Gardons-nous donc bien de rire sous les voûtes de l'*académie royale d'écriture*, qui dessine si parfaitement des O, des M, des F, & qui chiffre par-dessus le marché.

La fonction la plus importante de ces *maîtres-jurés Ecrivains*, c'est qu'ils sont *vérificateurs d'écritures contestées en justice* : ceci devient sérieux. L'Encyclopédie soutient que cette *vérification* n'est qu'une science conjecturale; les experts disent qu'il y a des regles fixes & certaines pour convaincre les faussaires. Les experts usent de for-

ses loupes dans l'examen : mais ne faut-il pas autre chose qu'une loupe pour décider dans des cas semblables? Voyez dans le dernier procès du Maréchal de Richelieu, la confusion & l'ambiguité des rapports.

La vie d'un homme dépend donc quelquefois de ces experts vérificateurs. Ce seroit donner un champ trop vaste aux faussaires, que de déclarer qu'il n'y a point de moyens sûrs pour les reconnoître; mais il faut avouer que l'Encyclopédie offre de terribles objections à résoudre, & qu'il seroit à desirer que l'on consultât tout à la fois & le *maître Ecrivain*, & *l'écrivain Philosophe*.

CHAPITRE CCCXV.

De l'ancienne Compagnie des Œuvres fortes.

J'ABHORRE les cyniques encore plus que les pédants : mais je voudrois voir au milieu de Paris, un Diogene dans son tonneau (l'indécence toutefois supprimée). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe d'apostropher ses concitoyens, & de leur reprocher leurs vices. Paris en auroit bien autrement besoin qu'Athenes.

Du moins des censeurs du scandale public, des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, seroient très-nécessaires parmi nous. Car nos loix si imparfaites préviennent-elles la confusion des rangs? répriment-elles les extravagances du luxe, qui ruine les fortunes médiocres? empêchent-elles les banqueroutes? arrêtent-elles la débauche qui va le front levé?

On a créé des Censeurs pour les livres : ces Censeurs proscrivent tout ce qui peche contre la décen-

ce, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des Cenfeurs qui demanderoient compte à cette foule de défœuvrés, de l'emploi de leur temps, qui iroient au-devant des grands fcandales, qui préviendroient les délits? Nous ne favons que punir : un acte public de dépravation eft-il donc moins dangereux qu'une phrafe imprimée?

S'amufer, terme à Paris fynonyme à celui de fe *ruiner*. Nos Danfeufes font entretenues par des jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui fortent de l'adolefcence. On n'oppofe aucune barriere à ces défordres qui font la perte des familles. La Police attend que le mal foit fait, & ne fonge pas à l'anéantir dans fon origine. D'un côté, de dangereufes Circés, de l'autre des intrigants audacieux, corrompent tous les ordres de la fociété. N'eft-il pas déplorable que le mot de Moliere, *n'ayez de probité que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu*, foit devenu un axiome réduit en pratique?

En 1661, il s'éleva en France une efpece de compagnie, qui, éprife d'un zele ardent pour le rétabliffement des bonnes mœurs, fe mit à cenfurer toutes les actions malhonnêtes que les loix ne puniffent pas. Ils faifoient des perquifitions fecretes fur les mœurs & les perfonnes, en établiffoient le rapport dans leurs affemblées; & d'après une délibération motivée & unanime, ils expofoient au public les *délits* & la honte des coupables.

Ces redoutables Ecrivains avoient pris le nom de *Compagnies des Œuvres fortes :* mais comme ils n'avoient pas ménagé des perfonnes puiffantes, & qu'ils n'avoient pas plus épargné la conduite des Rois que celle des particuliers, Louis XIV fe courrouça, & ordonna *qu'on eût à févir contre tous*

les membres de la Compagnie. Ils ne purent tenir contre l'autorité royale ; & les *Œuvres fortes*, qui, de jour en jour, s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la Capitale.

De grands noms appartenoient à cette espece de ligue offensive contre le vice & les mauvaises mœurs ; mais on fit entendre à Louis XIV (ombrageux à l'excès sur tout ce qui avoit un caractere d'union,) que ces Ecrivains courageux & véhéments étoient un reste de la Ligue & de la Fronde. Il le crut sans examen, & menaça de les envoyer tous en Canada.

Or, comme l'a dit M. Thomas, on *n'est guere tenté de répondre à ceux qui exilent :* la Compagnie se tut, & ne censura plus personne. Cependant quelques membres échappés se crurent, loin de la Capitale & au sein de la Bourgogne, plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les poursuivit encore, & la chambre du Conseil de la Ville de Dijon lança contre leur assemblée un Arrêt de proscription, en les menaçant des peines les plus graves. Ces Auteurs des *Œuvres fortes* abandonnerent alors leur vocation, & se tûrent pour jamais... Je les regrette.

En 1742, on vit à Paris un hardi mendiant, qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans les idées & dans l'expression. Il demandoit publiquement l'aumône, en apostrophant ceux qui passoient, & faisant de vives sorties sur les différents états, dont il révéloit les ruses & les fripponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau ni lanterne : il en vouloit sur-tout aux Prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella son audace *effronterie*, & ses reproches des *insolences*. Il s'avisa un jour d'entrer chez un Fermier-général avec son habillement déchiré & crasseux, & de s'asseoir à sa table,

dîſant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ſes incartades; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en priſon.

Ce mendiant auroit dû ſavoir, puiſqu'il avoit de l'eſprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris, ce qu'on eût admiré dans Athenes. On ſouffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin; mais tout frémit & ſe ſouleve à la moindre approche de ce qu'on nomme un *cynique*, ou de ce qui lui reſſemble : ce caractere-là n'exiſte pas même à Paris, parce qu'il eſt le plus diamétralement oppoſé à la forme de notre gouvernement & de notre eſprit de ſociété.

Nous avons des diſcours moraux & politiques à foiſon, des ſermons par milliers : peut-être, pour nous corriger, nous faudroit il des plaiſanteries ſanglantes, des ſatyres vives, des bourades à bout touchant. Mais qui ſe chargera de fronder tout ce qui eſt vicieux, de mépriſer tout ce qui eſt vil, de faire tonner la vérité, & d'épouvanter ſes ennemis? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchants, on le nommera un *fanatique*, une *bête féroce*, un *chien enragé*; tandis que les flatteurs, les adulateurs, les menteurs ſeront les hommes polis, les hommes *comme il faut.*



CHAPITRE CCCXVI.

Portes Cocheres.

LES gens qualifiés font jetter pendant leurs maladies, du fumier devant leurs portes cocheres & aux environs, pour que le bruit des carroſſes les incommode moins. Ce privilege abuſif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plu, & fait marcher cent mille hommes en douze heures, dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voitures plus dangereuſes, en ce qu'on ne les entend pas.

Pour épargner quelque cahot bruyant à une tête malade ou vaporeuſe, on expoſe la vie de trente mille fantaſſins, dont la *cavalerie* ſe moque, il eſt vrai; mais qui ne doivent pas expirer ſous les roues ſilencieuſes d'un carroſſe, parce que M. le Marquis a eu un accès de fievre ou une indigeſtion.

Socrate alloit à pied; Horace alloit à pied. (*Ibam forte via ſacra, ſicut meus eſt mos.*) Jean-Jacques Rouſſeau alloit à pied. Qu'un *Jourdain* moderne, qu'un faquin ait une berline Angloiſe & une porte cochere, à la bonne heure; qu'il éclabouſſe les paſſants, eh bien! l'on s'eſſuye : mais qu'il ne nous écraſe pas dans la fange, parce que ce n'eſt point un crime digne de la roue, que de ſavoir ſe ſervir de ſes jambes, ou de rêver un peu dans ſon chemin.

Souvent les portes cocheres vomiſſent des voitures qui ſortent à l'improviſte, & qui coupent la rue rapidement & tranſverſalement; de ſorte qu'il eſt impoſſible de ſe garantir de ce bruſque danger.

On ſe jette dans le péril, ne ſachant ſi elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les paſſants, & à ſiffler d'une certaine maniere : ce qui ſeroit un ſignal conſervateur. Il y a moins de danger quand les voitures rentrent, parce que le laquais fait ſonner le marteau à coups précipités; & l'on eſt averti.

Il eſt preſqu'ignoble de ne pas demeurer en porte cochere. Fût-elle bâtarde, elle a un air de décence que n'obtient jamais une allée. Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode, qu'elle ſeroit proſcrite, fût-elle encore large, propre & bien éclairée. Il y a des portes cocheres obſcures, embarraſſées par des équipages, où l'on riſque de donner de l'eſtomac dans le timon & dans l'eſſieu. Eh bien ; l'on préfere ce paſſage étroit à cette voie roturiere qu'on appelle allée. Les femmes du bon ton ne vont point viſiter ceux qui ſont logés ainſi.

Les portes cocheres ſont fort utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier; les Huiſſiers ne vont pas plus loin; & quand ils en viennent à une ſaiſie, l'exécution n'a lieu que ſur les miſérables effets qui garniſſent la loge. L'Huiſſier pénetre l'allée juſqu'au ſeptieme étage, & il ne franchit jamais le ſeuil de la porte cochere. Voilà de ſinguliers uſages, & qui n'en regnent pas moins : que l'on s'étonne encore après cela de la défaveur des allées bourgeoiſes.

Ce qu'elles ont vraiment d'incommode, c'eſt que tous les paſſants y lâchent leurs eaux, & qu'en rentrant chez ſoi l'on trouve au bas de ſon eſcalier un piſſeur qui vous regarde, & ne ſe dérange pas. Ailleurs, on le chaſſeroit; ici, le public eſt maître des allées, pour les beſoins de néceſſité. Cette coutume eſt fort ſale & fort embarraſſante pour les femmes.

CHAPITRE CCCXVII.

Le Suiſſe de la rue aux Ours.

On brûle tous les ans, le 3 Juillet, l'effigie de ce Suiſſe ivre, qui donna, dit-on, un coup de ſabre à une ſtatue de la Vierge Marie : ce qui en fit couler du ſang, ajoute la même hiſtoire. Rien n'eſt plus ridicule ; mais cet uſage déja ancien ne s'en obſerve pas moins.

L'effigie portoit jadis l'habit Suiſſe ; mais les Suiſſes ſe fâcherent, il fallut l'habiller d'une ſouquenille. Ne diroit-on pas que l'on ajoute foi à ce miracle, d'après ce bûcher qui ſe renouvelle chaque année ? Tout le monde rit en voyant ce coloſſe d'oſier, qu'un homme porte ſur ſes épaules, & auquel il fait faire des révérences & des courbettes devant toutes les Vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce ; & dès qu'on met la tête à la fenêtre, ce coloſſe ſe trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes, une longue perruque à bourſe, un poignard de bois, teint en rouge, dans ſa *dextre* ; & les ſoubreſauts qu'on imprime au mannequin ſont tout-à-fait plaiſants, ſi l'on conſidere que c'eſt un *ſacrilege* que l'on fait danſer ainſi.

Les uſages les plus conſtants ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple : c'eſt le plus ſouvent un ſpectacle pour la populace, & rien de plus.

Nos plus majeſtueuſes cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainſi l'on ſe ſert encore de la ſainte Ampoule pour oindre nos Rois. Perſonne dans l'aſſemblée ne croit aſſurément qu'elle ſoit deſcen-

due du Ciel au bec d'une colombe. Perſonne ne croit à la guériſon miraculeuſe des écrouelles par l'impoſition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on ſe ſervira toujours de la petite fiole, & les Monarques toucheront toujours les écrouelleux ſans les guérir.

Que de faits pareils, chez les voyageurs, ont donné lieu parmi nous aux aſſertions les plus fauſſes! Rien de plus trompeur que les cérémonies publiques, lorſqu'on ne rapproche pas de l'eſprit de leur inſtitution l'eſprit qui regne quelques ſiecles après.

On promenera donc encore *le Suiſſe de la rue aux Ours*, pour le plaiſir & la récréation des petits Savoyards que cela amuſe beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues, en riant & danſant; & dans la joie de leur cœur, ils attendront pour le ſoir les fuſées & les pétards qui doivent crever avec exploſion dans les flammes du bûcher.

Autrefois ce même peuple a vu brûler le Suiſſe iconoclaſte en réalité, & s'en eſt réjoui de même. Cette juriſprudence de nos aïeux eſt un peu changée & adoucie : ce qui prouve qu'il vaût mieux voir jetter au feu le mannequin que l'homme; mais quand ne brûlera-t-on plus le mannequin?... Je n'en ſais rien.



CHAPITRE CCCXVIII.

Savoyards.

. . . . Ces honnêtes enfants,
Qui de Savoye arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement essuye
Ces longs canaux engorgés par la suie.

VOLT.

Ils sont ramonneurs, commissionnaires, & forment dans Paris une espece de confédération qui a ses loix. Les plus agés ont droit d'inspection sur les plus jeunes : il y a des punitions contre ceux qui se dérangent : on les a vus faire justice de l'un d'entr'eux qui avoit volé ; ils lui firent son procès, & le pendirent.

Ils épargnent sur le simple nécessaire, pour envoyer chaque année à leurs pauvres parents. Ces modeles de l'amour filial se trouvent sous les haillons, tandis que les habits dorés couvrent les enfants dénaturés.

Ils parcourent les rues depuis le matin jusqu'au soir, le visage barbouillé de suie, les dents blanches, l'air naïf & gai : leur cri est long, plaintif & lugubre.

La rage de mettre tout en *régie* en a formé une du *ramonnage des cheminées*. Les régisseurs ont classé ces petits Savoyards ; & l'on a vu dans des maisons neuves & blanches, tous ces visages basannés & noircis, qui étoient aux fenêtres, en attendant de l'ouvrage.

L'établissement de la petite Poste a fait tort

aux Savoyards. Ils ſont moins nombreux aujourd'hui, & l'on dit que leur fidélité, ſi long-temps éprouvée, commence à n'être plus la même; mais ils ſe diſtinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parents.

Il eſt bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans, les yeux bandés & la tête couverte d'un ſac, monter des genoux & du dos dans une cheminée étroite & haute de cinquante pieds; ne pouvoir reſpirer qu'au ſommet périlleux; redeſcendre comme il eſt monté, au riſque de ſe rompre le col, pour peu que la vétuſté du plâtre forme un vuide ſous ſon frêle point d'appui; & la bouche remplie de ſuie, étouffant preſque, les paupieres chargées, vous demander *cinq ſols*, pour prix de ſon danger & de ſes peines. C'eſt ainſi que ſe ramonnent toutes les cheminées de Paris; & des régiſſeurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux, que pour gagner encore ſur leur médiocre ſalaire. Puiſſent ces ineptes & barbares entrepreneurs ſe ruiner de fond en comble, ainſi que tous ceux qui ont ſollicité des *privileges excluſifs!*

Ces Allobroges de tout ſexe & de tout âge ne ſe bornent pas à être commiſſionnaires ou ramonneurs. Les uns portent une vielle entre leurs bras, & l'accompagnent d'une voix naſale. D'autres ont une boîte à marmotte pour tout tréſor. Ceux-ci promenent la lanterne magique ſur leur dos, & l'annoncent le ſoir au moyen d'une orgue nocturne, dont les ſons deviennent plus agréables & plus touchants parmi le ſilence & les ténebres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité, ſous le maſque de la laideur, vous montrent des enfants, & dans leur hotte, & pendus à leurs mamelles, & ſous leurs bras, ſans compter ceux qu'elles chaſſent de-

vant elles ; le tout pour attirer les aumônes : dégoûtantes, maigres, noires, & paroiſſant âgées, elles ſont toujours groſſes à pleine ceinture.

Les vielleuſes des Boulevards portent ſur une gorge ſouillée un large cordon bleu, qui quelquefois a ſervi à une majeſté. Ce cordon déchu leur ſert de bandouliere. Ainſi les marques de dignité périſſent ou retournent à leur véritable emploi.

Mais ſortons des Boulevards, où une foule de travailleurs vient, comme l'a dit un Poëte,

De cette belle route, à grands coups de maſſue,
En cailloux incruſtés parqueter l'étendue.

CHAPITRE CCCXIX.

Enfants devant leur pere.

RIEN n'étonne plus un étranger que la maniere leſte & peu reſpectueuſe avec laquelle un fils parle ici à ſon pere. Il le plaiſante, le raille, ſe permet des propos indécents ſur l'âge de l'auteur de ſes jours, & le pere a la molle complaiſance d'en rire le premier : la grand-mere applaudit aux prétendues gentilleſſes de ſon petit-fils.

On ne ſauroit diſtinguer le pere de famille dans ſon propre logis : on le cherche ; il eſt dans un coin, cauſant avec le plus humble & le plus modeſte de la ſociété. S'il ouvre la bouche, ſon gendre le contredit, ſes enfants lui diſent qu'il radote ; & le bon homme, qui auroit envie quelquefois de ſe fâcher, ne l'oſe pas devant ſa femme. Elle ſemble approuver les impertinences de ſes enfants.

Un pere appelle ſon fils *Monſieur*, ne le tutoie

point; & le petit bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand Seigneur.

Ce ſingulier & déplorable abus vient de la Coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce que le droit Romain leur attribuoit. Les femmes, en vertu de la loi, deviennent preſque maîtreſſes. La ſource de tout le mal, ſi l'on y prend garde, eſt donc dans nos loix civiles, & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

Qu'un homme ſe marie, qu'il perde ſon épouſe, le voilà ruiné : les enfants viendront demander le bien de leur mere, pourſuivront leur pere en juſtice, le réduiront à la mendicité. Les loix conſacreront les indignes pourſuites des enfants, & perſonne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuller à ce point le pouvoir du chef de la famille?

Souvent donc la vie d'un bourgeois ſe paſſe à être tyranniſé par ſa femme, dédaigné par ſes filles, baffoué par ſon fils, déſobéi par ſes domeſtiques, nul dans ſa maiſon : il eſt un modele de patience ſtoïque, ou d'inſenſibilité.

CHAPITRE CCCXX.

De la Langue du Monde.

LA langue du monde eſt la langue des compliments; mais on y oublie celle qui exprime quelque ſentiment. Les mots y ſont bien, on les prodigue même; mais ils n'ont point de ſens. On parle enfin comme on s'habille, avec un certain luxe agréable, mais vuide & ſuperflu.

Les indifférents s'épuiſent tellement en proteſ-

tations, en aſſurances de ſervices, que l'ami ſe trouve réduit à ne dire qu'un mot, pour n'être pas confondu avec eux.

Le monde polit plus qu'il n'inſtruit. Il ne faut point être dans ſon tourbillon, pour bien le connoître & ſur tout pour l'apprécier. Voulez-vous être ſpectateur? Placez-vous à une certaine diſtance. C'eſt ainſi que, pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fuſil, mais être ſur la ligne où il défile.

Dans le monde, il n'y que deux claſſes d'hommes. Les uns ſongent à leurs affaires, & les autres à leurs plaiſirs : les uns ſe tuent à travailler, les autres à jouir.

Les gens du monde, quand ils voyent qu'ils ne peuvent avoir de l'eſprit, témoignent hautement que c'eſt par leur propre choix qu'ils n'en ont point.

CHAPITRE CCCXXI.

Ton du Monde.

La ſociété à Paris a ſes loix particulieres, indépendantes de toute autre, & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la compoſent. La ſageſſe & la vertu ſont reſpectables; mais elles ne ſuffiſent pas toujours pour anéantir certains défauts deſtructeurs de la noble & décente familiarité qui doit régner entre les honnêtes gens.

Quelquefois on pouſſe ſon avis trop loin, & d'autant plus à tort que l'on a raiſon. Quoiqu'on ait droit de dédaigner, on dédaigne avec trop d'appareil. On veut ſubjuguer l'opinion de ſon voiſin, parce qu'on eſt rempli de ſon idée; &

comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs, d'autant plus que sa conscience ne lui en fait aucun reproche & qu'il fonde sa conduite sur les grands principes qui dirigent sa vie, il est bon d'instituer ces regles fines & fixes, qui, comme des entraves salutaires, arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

Ainsi l'air, le ton, le geste, l'accent, le regard sont asservis à des usages que l'on doit respecter, & ces formalités reçues enrichissent le plaisir d'être ensemble au-lieu de le détruire.

On a fort bien dit, que l'homme sensible est toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'asseoir mal, se moucher de travers, renverser des sieges, danser comme un philosophe, & blesser même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle se distingueront toujours à travers l'ignorance du costume & des coutumes : & c'est cette affabilité qui constitue partout, & même à Paris, la vraie politesse.

Mais on s'imagine en même-temps que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manieres n'ayent rien que de gracieux; l'esprit, rien que d'ingénieux; les raisonnements, rien que de captieux. Sous un certain masque de bienséance, on justifie en d'autres termes l'art de ramper & de s'enrichir bassement: on donne à plusieurs sortes d'avilissement des noms pompeux : on appelleroit volontiers servir l'Etat, la servitude auprès des Grands; & bientôt on voudra nous persuader que le métier cupide de courtisan est le métier le plus glorieux.

Déja même on fait entendre qu'il est une fourberie nécessaire; qu'un honnête homme n'est bon à rien ; que la probité est une nuance de bêtise ;

ſe; & que dans un ſiecle corrompu, il n'y a que l'or qui puiſſe dédommager de l'abſence des vertus. Enfin, on commence à faire entendre.... Mais je ne dois pas tout dire.

CHAPITRE CCCXXII.

Ton du grand Monde.

DANS le grand monde, on ne rencontre point de caracteres outrés. Les ridicules y ſont adoucis, & les préjugés, quoique ſubſiſtants, ſemblent ſe diſſiper pour tout le temps que l'on eſt enſemble.

Une noble familiarité y déguiſe avec adreſſe l'amour-propre, & l'homme de robe, l'Evêque, le Militaire, le Financier, l'homme de Cour, ſemblent avoir pris quelque choſe les uns des autres. Il n'y a que des nuances, & jamais de couleur dominante. On diſtingue les profeſſions; mais elles ſont fondues & ne ſe montrent point oppoſées.

C'eſt là que la ſociété eſt par excellence un véritable concert. Les inſtruments ſont d'accord; les diſſonnances y ſont exceſſivement rares, & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

La confiance, l'amitié n'y regnent pas; les épanchements de cœur y ſont étrangers : mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits ſervices qui rapprochent la maniere de voir & de ſentir, & qui mettent les hommes à l'uniſſon : avantage remarquable dans une ſociété où les prétentions ſont extrêmes, & où l'orgueil eſt terrible, dès qu'il n'eſt plus voilé.

Ce ſont les idées qui ſoutiennent l'eſprit; & pour avoir des idées, il faut avoir aſſemblé pluſieurs faits. L'eſprit naturel ne ſuffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être inſtruit, & traiter ſouvent des grands objets ſur le ton de l'agrément & de la légéreté.

Pluſieurs femmes ayant perfectionné leur eſprit par le commerce d'hommes éclairés, réuniſſent en elles les avantages des deux ſexes, valent mieux à la lettre que les hommes célebres dont elles ont emprunté une partie des connoiſſances qui les diſtinguent. Ce n'eſt point un ſavoir pédanteſque, capable de décréditer toute connoiſſance; c'eſt une maniere propre d'oſer penſer & parler juſte, fondé ſur-tout ſur l'étude des hommes.

Moliere, qui, dans ſes *Femmes ſavantes*, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le deſir de s'inſtruire, Moliere regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoiſſances, s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raiſon des graces du ſentiment.

En général, à Paris, les femmes qui ont de l'eſprit, en ont plus que les hommes les plus ſpirituels; mais ces femmes-là ne ſe rencontrent que dans le grand monde.

L'uſage du monde dépend beaucoup de l'habitude : l'habitude ſeule vous fait diſcerner au premier coup-d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du ſavoir-vivre ne vous apprendront pas. Le ſot même par l'habitude a beaucoup d'avantage ſur l'homme d'eſprit. Celui-ci paroîtra décontenancé, lorſque l'autre ſera ſûr de ſon geſte, de ſon accent, de ſes expreſſions : il ſaiſira avec juſteſſe & préciſion tout ce qui forme le commerce de la ſociété.

Lorſque M. de Voltaire eſt venu à Paris en 1778,

les hommes du grand monde, experts ſur ces matieres, ont remarqué qu'après une ſi longue abſence de la Capitale, l'Ecrivain renommé avoit perdu ce point juſte qui détermine l'empreſſement ou la retenue, l'enjouement ou la réflexion, le ſilence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord, il montoit trop haut, ou deſcendoit trop bas; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaiſon de paroître ingénieux. A chaque phraſe, on voyoit l'effort, & cet effort dégénéroit en manie.

Quelques hommes dans le grand monde ſe mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur inſuffiſance; ils ſe dérobent derriere leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il ſoit plus aiſé de ſe faire pardonner la nullité d'eſprit, tant les formes, les manieres, le ton & la langue qu'on y a adoptés ſont venus au ſecours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.

CHAPITRE CCCXXIII.

Sots Uſages abolis.

Ce n'eſt plus que chez les petits bourgeois que l'on employe ces cérémonies faſtidieuſes & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'uſage du monde.

On ne vous fait plus mille excuſes de vous avoir donné *un ſi mauvais repas*; on ne vous preſſe plus de *boire*; on ne tourmente plus ſes convives, pour leur prouver *qu'on ſait recevoir ſon monde*; on ne vous prie plus de *chanter*; on a renoncé

à ces uſages ridicules, ſi familiers à nos ancêtres, malheureux proſélytes d'une coutume gênante & contrariante, qu'ils appelloient *honnêteté*.

La table étoit pour eux une arene, où les aſſiettes renvoyées, faiſoient ſans ceſſe le tour, juſqu'à ce que, venant à ſe rencontrer dans un choc impétueux, elles ſe briſoient ſous les mains civiles qui s'efforçoient de les paſſer à leurs voiſins. Pas un moment de repos; on ſe batailloit avant le repas & pendant le repas avec une opiniâtreté pédanteſque, & les experts en cérémonies applaudiſſoient à ces puériles combats.

Les Demoiſelles, droites, ſilencieuſes, immobiles, corſées, buſquées, les yeux éternellement baiſſés, ne touchoient à rien ſur leurs aſſiettes; & plus on les preſſoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance & de modeſtie en ne mangeant pas.

Au deſſert, elles étoient obligées de chanter; & le grand embarras étoit de pouvoir chanter ſans pleurer, & de répondre aux louanges qui pleuvoient ſans regarder ceux qui les leur adreſſoient.

Aujourd'hui les Demoiſelles mangent, & ne chantent plus, jouiſſent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & ſourient ſeulement au-lieu de rire : elles n'ont que la contrainte qui ſied à leur âge, & qui rehauſſe l'innocence de leurs charmes.

La vraie civilité a banni ces impertinentes politeſſes ſi cheres à nos aïeux. Fondée ſur le bon ſens, elle n'embarraſſe point, & ne paroît point gênée; elle obéit aux circonſtances, ſe plie ſans effort à tous les caracteres, ne s'appeſantit ſur rien, diſſimule ce qu'il faut diſſimuler, met à ſon aiſe autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle ſuit, non

des regles abſurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raiſonnée.

Cette civilité peut même aujourd'hui ſe paſſer d'expérience, parce qu'on n'offenſe preſque jamais lorſqu'on ne veut pas offenſer, & ſur-tout lorſqu'on ne montre ni orgueil ſuffiſant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices ne ſont pas détruits, il s'en faut; mais ils ne ſe montrent que rarement dans la ſociété, ou bien l'on en fait juſtice ſur-le-champ ; ce qui corrige & remet l'homme impoli au ton général.

CHAPITRE CCCXXIV.

Légeres Obſervations.

Les Pariſiens ſont fort ſujets à graſſeyer. Il y a plus, ils ne s'apperçoivent point de ce défaut dans leurs Acteurs; & quand ceux-ci ne ſont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquierent au plus vîte, afin de plaire davantage.

Un Pariſien a une peine infinie à mouiller deux LL, & ne peut jamais prononcer comme il faut, *bouillon*, *paille*, *Verſailles.*

Les Pariſiennes ſont maigres, & à trente ans n'ont plus de gorge : elles ſont au déſeſpoir quand elles commencent à groſſir, & boivent du vinaigre pour ſe conſerver la taille.

On criaille dans les ſociétés de Province ; à Paris on parle bas. On appelle *Madame* toutes les femmes, depuis la Ducheſſe juſqu'à la vendeuſe de bouquets ; & bientôt on n'appellera plus les Demoiſelles que *Madame*, tant il y a de vieilles filles qui font équivoque.

L'étranger a peine à concevoir comment il y a

dans le Royaume un *Prince* & une *Princeſſe* qui n'ont pas d'autre nom que celui de *Monſieur* & de *Madame*, lorſque tout le monde s'appelle ainſi. Tous les autres individus ſont donc des uſurpateurs de ces deux auguſtes titres! Un Poëte, fort embarraſſé du protocole, a mis à la fin d'une épître dédicatoire, *je ſuis, Monſeigneur, de Monſieur le très-humble*, &c.

On donne le nom de *Demoiſelle* à toutes les filles qu'on ne tutoie pas. Les Demoiſelles commencent à aller dans le monde ſans leur mere.

L'art & le goût paroiſſent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

Les hommes à Paris commencent à ſe faner à quarante ans.

Tout ſe prend à crédit, ſans quoi le marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'expoſer à quelques pertes, que de ne pas vuider ſon magaſin; il vend un peu plus cher, & paſſe en compte tout ce qu'il a perdu.

On n'eſt point humilié à Paris par *un Monſieur l'Intendant*, par ſon Subdélégué, par le Gouverneur, par le Commandant de la Province, &c. On ne rencontre point Monſieur le Préſident, Monſieur le Procureur du Roi à la mine rogue & fiere; les hommes y ſont plus égaux qu'ailleurs.

Quatre hommes ſont toujours en ſimarre, mais on ne les rencontre nulle part; le Chancelier, le premier Préſident, le Lieutenant-civil & le Lieutenant-criminel.

Quand on ſe rencontre face à face avec un Prince du ſang, on le regarde fixement ſans le ſaluer, & on lui fait place par politeſſe : c'eſt un plus grand Seigneur que les Seigneurs ordinaires; voilà tout. Il n'eſt pas fâché qu'on le regarde; cela veut dire qu'on le connoît.

Lés événements les plus extraordinaires n'occupent la Capitale que pendant huit jours. Les gens à talents, qui abondent, ne ſont fêtés que dans un moment d'effervefcence : le lendemain on paſſe à un autre heureux, qui met à profit l'éclair de cet enthouſiaſme. Et quel eſt le ſuprême talent ? Celui d'amuſer.

Quiconque a un *Suiſſe*, refuſe le payement à qui bon lui ſemble : on publie avec oſtentation que l'on eſt ruiné.

Il y a des amis de table, qui enlevent leurs promeſſes avec la nappe ; quand ils vous ont régalé, ils ſe croyent diſpenſés d'acquitter leurs paroles.

Les femmes ne tiennent plus en main, ni l'aiguille à coudre, ni l'aiguille à tricotter ; elles font du filet, ou brodent au tambour.

Tout l'argent des Provinces reflue dans la Capitale, & preſque tout l'argent de la Capitale paſſe par les mains des courtiſannes.

Les jolies femmes s'aſſocient à quelques perſonnes laides, afin qu'elles leur ſervent d'ombre.

Les meubles ſont devenus le plus grand objet de luxe ou de dépenſe : tous les ſix ans on change ſon ameublement, pour ſe procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits ſoient ſuperbes, que tous les appartements ſoient boiſés avec un vernis précieux & des baguettes en or ; & le ſtuc eſt venu pour imiter les colonnes de marbre, à s'y méprendre.

On foule des tapis de trente mille livres, dont l'uſage n'étoit autrefois que pour le marche - pied des autels.

On ne voit plus de poutres dans les maiſons ; ce ſeroit une indécence affreuſe. Tous les appartements ſont percés pour le conduit des ſonnettes ; c'eſt une ſcience à part. Telle femme ſonne quand

ſon mouchoir eſt tombé, afin qu'on le ramaſſe.

Un ſallon n'eſt pas habitable, s'il n'a ſeize ou vingt pieds de hauteur : les bourgeois ſont mieux logés que n'étoient les Monarques il y a deux cents ans. Il n'y a plus de *tabourets* que chez le Roi & la Reine, les metteurs-en-œuvre & les cordonniers.

Le laquais d'un Seigneur porte la montre d'or ciſelée, des dentelles, des boucles à brillants, & entretient une petite marchande de modes.

Que de gens ne narrent ſi facilement, que parce qu'ils diſent ſans peine ce qui ne leur coûte rien à penſer !

Je crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fort un ancien, s'il revenoit au monde. La langue des Huiſſiers-priſeurs, qui ſavent le nom de cette foule immenſe de ſuperfluités, eſt une langue très-détaillée, très-riche & très-inconnue au pauvre.

Les femmes ne ſe mêlent plus du ménage, à moins qu'elles ne ſoient femmes d'artiſans.

L'honneur d'une fille eſt à elle ; elle y regarde à deux fois : l'honneur d'une femme eſt à ſon mari ; elle y regarde moins.

Le ton du ſiecle a fort abrégé les cérémonies, & il n'y a plus guere qu'un Provincial qui ſoit un homme cérémonieux.

De toutes les coutumes antiques & triviales, celle de ſaluer lorſqu'on éternue eſt la ſeule qui ſubſiſte encore de nos jours.

On oſe preſque ſe vanter d'avoir un bon eſtomac, ce qu'on n'auroit pas oſé faire il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au deſſert, & reſtent juſqu'à la fin du repas. On ne l'alonge plus, il eſt plus court ; & ce n'eſt plus à table que l'on diſcourt en liberté, ni que l'on fait des contes amuſants.

Le public prononce deux ſentences ; la premiere eſt précipitée, & précede l'examen ; la ſeconde ne vient que quelque temps après : mais celle-là eſt motivée, & ordinairement il n'y a plus d'appel.

Je ne conſeille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller dîner dans une grande maiſon. Là on ne boit qu'à la diſcrétion des domeſtiques. A votre modeſte commandement, ils feront une pirouette ſur le talon, & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la ſéchereſſe du goſier vous empêchera d'élever la voix : on n'interprétera pas mieux vos regards ſuppliants que vos demandes. Vous ſentirez le feu prendre à votre palais, & vous ne pourrez plus goûter aucun des mêts qui ſeront ſur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une ſorte d'excluſion aux perſonnes qui n'ont pas de domeſtiques. C'eſt ainſi que les riches préſervent leur table d'une trop grande affluence.

La plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entre-mêts.

Etre malade à Paris eſt un état ; les femmes le choiſiſſent de préférence, comme le plus intéreſſant.

L'air de Cour eſt d'avoir, comme les Gens de Lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

Les hommes portent maintenant un très-gros diamant au col, & n'en ont plus à leur montre.

Il n'y a qu'un homme abſolument délaiſſé, qui doive paſſer tout l'été à Paris. Il eſt du bon ton de dire ſur le Pont-Royal : *J'abhorre la ville, je vis à la campagne.*

Il n'y a plus d'hommes ruſtiques ; mais le fat eſt encore commun.

Les femmes du rang le plus diftingué trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même-temps l'effronterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent fur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des Princes, on ne peut fe venger d'elles qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font femblant d'ignorer le bruit qui court.

Le ton des femmes de qualité eft devenu extrêmement fier, tandis que le ton des Seigneurs eft honnête.

Les Parifiennes achetent quatre ajuftements contre une chemife. On a de la toile en Province, & des blondes dans la Capitale.

Un ouvrage en plufieurs tomes n'eft jamais lu à Paris, que quand la Province & l'étranger ont décidé fon mérite.

Il n'y a rien de fi rare que de trouver parmi nos Moines un vifage de pénitent; & les jeunes gens ont un air pâle & livide, qui ne vient pas toujours de la débauche, mais du peu d'exercice.

Nos penfées deviennent fi fubtiles, qu'elles s'exhalent de maniere qu'il ne refte rien : la chymie eft la fcience que l'on étudie le plus.

Tel journalifte eft quelquefois, conformément à fes intérêts différents, le plus vil des flatteurs & le plus infolent des critiques.

Les Grands en général ont aujourd'hui l'efprit auffi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne fentent pas, & ne s'occupent que de rapports puériles & miférables.

Il eft impoffible à Paris d'avoir juftice d'un Grand : il obtient fur-le-champ un Arrêt du Confeil, & toute inftruction ceffe.

Un traitant ayant lu fur une colonne l'affiche d'un

livre qui portoit pour titre, *Traité de l'ame*, demanda quel pourroit être ce traité, le seul auquel il ne fût point intéressé, le seul dont il ne connût point la nature ni le produit.

On appelloit autrefois les Evêques *Révérends*, *Révérendissimes*; aujourd'hui on les appelle *Monseigneur*, & personne ne leur refuse ce titre, quoiqu'on sourie un peu tout bas en le leur appliquant. Rien de plus curieux que de voir deux Evêques se *monseigneuriser* avec une gravité soutenue.

Les Princesses, les Duchesses sont d'un caractere plus uni, plus rond, plus facile que les Marquises, les Comtesses & autres femmes de qualité, en général assez impertinentes.

Ramper avec bassesse en affectant l'audace,
S'engraisser de rapine en attestant les loix,
Etouffer en secret son ami qu'on embrasse,
Voilà l'honneur qui regne à la suite des Rois.

Ces vers de Voltaire sont peu connus, & méritent de l'être.

C'est en Province que l'on affecte de prendre les manieres & le ton de Paris; mais celui-ci est aisé, facile, sans gêne; & celui qu'on affecte ailleurs est lourd, pesant, uniforme.

Cléon appelle Damis son ami : c'est un homme dont il a fait la connoissance il y a vingt-quatre heures : aussi quelqu'un disoit, j'ai fait cette année trois cents soixante-quatre amis. Il étoit au trente-un Décembre.

Toutes les villes du Royaume s'inquietent de Paris, autant par jalousie que par curiosité. Paris ne s'embarrasse d'aucune ville du globe, & ne songe qu'à ce qui se passe dans son sein & à ce qui se fait à Versailles.

On entend parler de Lyon, de Bordeaux,

de Marseille, de Nantes; on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amusements, à leurs plaisirs, encore moins à leur goût. Le titre d'Académicien de Province est un titre qui fait rire; & tel versificateur qui ne fréquente que les cafés, haussera les épaules au nom d'un homme de mérite qui lui paroîtra ridicule, uniquement parce qu'il écrit en Province.

Paris veut être le centre unique des arts, des idées, des sentiments & des ouvrages de littérature; & cependant il n'est plus permis qu'aux sots Auteurs d'imprimer en France.

La plupart des opulents Parisiens, enfoncés dans leur sallon, & se mirant dans leurs glaces, ne communiquent point avec le firmament, ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le soleil sans reconnoissance, sans admiration, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

CHAPITRE CCCXXV.

Pain de pommes de terre.

ATTENTIF à l'aliment des pauvres, dont le nombre doit effrayer, je ne passerai pas sous silence la méthode d'un ami de l'humanité, qui, tandis que tant d'autres artisans du luxe travaillent pour la table des riches, a songé à celle des indigents.

Graces soient rendues à M. Parmentier! Qu'importe que sa méthode ne soit pas nouvelle, qu'elle soit usitée ailleurs? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avions besoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre; & si le succès, comme il s'en flatte, parvenoit à substituer en partie ce végétal d'une culture facile & assurée,

au froment que les travaux & les ſueurs de l'homme payent ſi cher, ce phyſicien auroit fait une découverte infiniment utile, & donné un préſent inappréciable à la nombreuſe claſſe des néceſſiteux.

C'eſt à Paris ſur-tout que l'on ſentiroit de quel prix ſeroit la reſſource d'une racine qui, ſe développant avec ſûreté, & bravant les accidents qui ravagent les moiſſons, deviendroit un remede à la diſette accidentelle du bled, & aux horreurs du monopole encore plus funeſte.

La ſubſiſtance du peuple, pour qui mon cœur s'intéreſſe ſpécialement, ne ſeroit plus livrée à la diſpoſition des éléments, & à la ſpéculation de l'avarice. La pomme de terre, qui ne craint ni les gelées, ni les grêles, ni les orages, ni les vents, ni la pluie, s'offre également dans tous les terreins, pour ſe convertir en pain nourriſſant & ſavoureux.

Puiſſe la manipulation en devenir auſſi aiſée que la culture! Cette ſubſtance farineuſe, qui ſe propage ſans peine & ſans effort au-deſſus de la ſurface du ſol, l'emportera ſur le bled, qui ſi ſouvent trompe l'attente de l'homme, & échappe enſuite aux mains qui l'ont fait croître, pour ſervir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtriere.

J'attends donc avec empreſſement le ſuccès d'une méthode qui, ſimplifiée & rendue générale, donnera une perfection nouvelle à la *panification* de ces précieuſes racines. Ma reconnoiſſance particuliere éclatera envers ce nouveau Triptoleme, qui aura mis la ſubſiſtance de la multitude à l'abri de l'ardent monopoleur, & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante qui caractériſe le ſiecle où j'écris.

Pour moi, je la regarde comme devant avoir la plus grande influence ſur l'homme, ſur ſa liberté & ſur ſon bonheur. Je ſuis, ſur cet article, de l'avis de M. Linguet, ſi éloquent quand il a raiſon. Je penſe, comme lui, que le bled qui nourrit l'homme, a été en même-temps ſon bourreau ; je crois que la chymie, la plus utile des ſciences, pourroit nous donner un pain moins chérement acheté, moins à la diſpoſition des grands propriétaires, de ces tyrans de la ſociété, leſquels protegent toujours les avides calculateurs, parce qu'ils partagent avec eux.

L'expérience a prouvé qu'il étoit poſſible de fabriquer un pain d'une autre ſubſtance que de fleur de froment : c'eſt déja un grand point. Eh ! qui pourroit demeurer indifférent ſur une pareille découverte, & ne pas voir les avantages immenſes qui en réſulteroient pour la félicité publique ?

Depuis la premiere impreſſion de cet article, on a fait du biſcuit de pommes de terre : mais on a encore mieux fait ; on a converti la patate en pain & en biſcuit. Quel tréſor pour les colonies affligées par ces violentes convulſions de la nature, par ces ouragans qui détruiſent toute récolte, & expoſées d'ailleurs aux ravages de la guerre & aux cruels haſards de l'Océan !

Le biſcuit de pommes de terre l'emporte ſur le biſcuit de froment ; mais le pain de patate a beaucoup d'avantages ſur la pomme de terre, en ce que la patate eſt plus farineuſe, moins acqueuſe, & qu'elle contient ſur-tout un principe ſucré & nutritif qui la rend plus propre à être convertie en pain, & à s'aſſimiler à notre ſubſtance.

Je ne ſais ſi je me trompe dans mes vœux ardents ; mais je penſe que la chymie pourra tirer

un jour de tous les corps un principe nourriſſant, & qu'il ſera alors auſſi facile à l'homme de pourvoir à ſa ſubſiſtance, que de puiſer l'eau dans les lacs & les fontaines.

Et que deviendroient tous ces combats de l'orgueil, de l'ambition, de l'avarice, toutes ces cruelles inſtitutions des grands Empires ? Une nourriture aiſé, facile, abondante, à la diſpoſition de l'homme, ſeroit le gage de ſa tranquillité & de ſes vertus. Nos malheureux ſyſtêmes politiques ſeroient tous renverſés. Travaillez, travaillez, bons chymiſtes !

CHAPITRE CCCXXVI.

Aumônes.

On faiſoit, dans le fauxbourg Saint-Germain, une collecte pour des pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes entrerent chez un particulier qu'on ſavoit fort riche. Il les reçut au mois de Décembre, dans une chambre froide; & tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourſe, le maître grondoit fort ſa ſervante de ce qu'elle avoit employé une allumette entiere pour allumer un fagot qui attendoit la flamme, lui montrant dans un recoin de la cheminée des allumettes à demi-brûlées, & réſervées pour cet uſage.

Les collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faiſoit une telle ſemonce, lorſque celui-ci courant à une armoire ſecrete en tira une ſomme telle qu'on n'en donne guere en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur ſurpriſe, ſur-tout

après les paroles qu'ils venoient d'entendre. *Messieurs*, leur dit l'homme bienfaisant, *apprenez que c'est par de telles épargnes que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres* (1).

Les aumônes qui se font à Paris sont abondantes ; que Dieu, Auteur de tout bien, en soit loué ! Ces ames charitables font plus pour l'ordre & la tranquillité publique, que toutes les loix séveres & réprimantes de la Police. Sans ces bienfaiteurs, le frein politique seroit brisé à chaque instant par la rage & le désespoir. Si la masse des calamités particulieres est diminuée, nous le devons à une foule d'ames célestes qui se cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil se montrent en triomphe. La tendre commisération, la générosité, la vertu se dérobent à l'œil du vulgaire, pour servir l'humanité en silence, sans faste & sans ostentation, satisfaites du regard de l'Eternel (2).

Sans l'active charité qui multiplie les remedes, qui va porter les secours dans les greniers, qui surprend le malheureux sur son grabat, qui le console, le fortifie, & lui apprend qu'il n'est pas oublié dans son infortune solitaire, on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim ; le sommet des maisons regorgeroit de cadavres ; les crimes seroient cent fois plus communs. La plus grande

(1) Cette anecdote pourroit fort bien être *Angloise* ; mais on m'a certifié qu'elle s'étoit renouvellée à Paris. Rien de meilleur que l'exemple de la propagation du bien.

(2) Citons le Médecin *Brayer*. Chaque premier jour du mois, il portoit en cachette à son Curé, pour les pauvres honteux de sa Paroisse, un sac de mille francs. Pendant quinze années consécutives, il fit le même voyage : somme totale, cent quatre-vingts mille livres. Faire le bien, c'est déja beaucoup ; mais la constance dans le bien !

grande partie du repos de la ville eſt due à des cœurs ſenſibles, qui, tandis que les ordonnances puniſſent les délits, s'occupent à les prévenir, & ſervent l'Etat & les Rois, en ſoulageant la douleur & en appaiſant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'adminiſtration, qui perdroit peut-être ſa force coactive, s'ils interrompoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les, rendons-leur tout le reſpect qu'ils méritent. On ne diſpute point le mépris ou l'indignation à un ſcélérat vil ou cruel : pourquoi refuſer l'eſtime & la gloire aux bonnes & grandes actions? Pourquoi vouloir anéantir & conteſter à l'homme la bonté naturelle? Ce ne ſera pas en la niant, que l'on entretiendra cette vertu innée. Les ſophiſtes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme eſt une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, eſt un être mal organiſé; & j'aime à croire qu'il eſt peu commun. La méchanceté naît d'une contradiction violente, & la compaſſion eſt une choſe ordinaire. Si nous aimons notre intérêt, nous chériſſons ſouvent auſſi l'intérêt de nos ſemblables, c'eſt même une paſſion dans la jeuneſſe ; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchants. On comptera plus d'actions généreuſes de la part d'un brigand, que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

Les ames ſenſibles voyent avec attendriſſement que les actes d'humanité ſe multiplient de nos jours; qu'il ne faut qu'annoncer un déſaſtre, un accident, pour éveiller la compaſſion & la charité; que les bienfaits s'efforcent à combler l'abyme de la miſere. Il eſt profond, mais il n'eſt pas intariſſable.

Le *Journal de Paris* eſt devenu le *héraut* des calamités particulieres, & le *véhicule* des prompts ſecours donnés aux infortunés. Aucune plainte juſ-

qu'ici n'a été dédaignée. Cet emploi rend cette feuille infiniment précieuse & respectable. On envie souvent la fonction de ses rédacteurs.

La naissance du Dauphin, en 1781, a été dans la Capitale & dans les Provinces, le signal d'une foule d'actions généreuses & patriotiques. On a délivré des prisonniers; on a doté des filles; on a adopté des orphelins : le bien se fait donc au milieu de tant de légéreté & d'inconséquence, & la bienfaisance regne parmi la dissolution des mœurs. C'est qu'on a senti que la bonté de l'ame étoit la vertu premiere, que le plaisir d'obliger avoit quelque chose de céleste & de divin, que le grand crime, & le seul peut-être, étoit la dureté de cœur, que l'avarice enfin devoit être considérée comme le vice le plus méprisable & le plus funeste.

Nul homme n'est dispensé de faire le bien; le plus pauvre doit encore payer son tribut à l'infortuné. Un rien lui rend quelquefois la vie; ce n'est point toujours de la monnoie qu'il faut, ce sont des soins, des avis, une visite, une simple démarche, un placet présenté à propos.

Que les Ecrivains fideles à leur plus noble emploi, nourrissent & entretiennent donc constamment cette pente salutaire à la bienfaisance! *Dixi.*

CHAPITRE CCCXXVII.

La Paroisse Saint-Sulpice.

JE suis dans une bonne veine, j'ai trouvé un filon heureux que je veux suivre. Je ne peins les vices & le malheur, que parce que la peinture en peut devenir le remede devant des hommes que je ne

crois pas abſolument dépravés, mais inattentifs, diſtraits, ou trop livrés à leurs plaiſirs. On ne ſauroit donner trop d'éloges à l'ordre établi ſur la Paroiſſe Saint-Sulpice, pour le ſoulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrices, les écoles gratuites, les apprentiſſages, les habillements, on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui ſont en état de travailler, & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en ſavoient point.

C'eſt un bel exemple propoſé aux autres Paroiſſes de cette grande Capitale : car il ne ſuffit pas de ſupprimer la mendicité ; il faut y ſubſtituer le travail. Rien de plus intéreſſant que ce qu'on voit s'exécuter journellement ſur cette Paroiſſe. Si ces fondations utiles pouvoient ſe multiplier, on tariroit avec le temps les larmes de tous les infortunés, on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart ſont réduits, & à la néceſſité où pluſieurs ſe trouvent de s'avilir par des baſſeſſes, toujours voiſines des crimes.

Ces établiſſements n'ont point les vices phyſiques des hôpitaux ; & par une charité beaucoup mieux entendue, ils préviennent le déſeſpoir du pauvre, l'oiſiveté de l'enfance, les infirmités de la vieilleſſe.

Nous oſons offrir ce bel ordre d'adminiſtration, comme le plus propre à ſervir l'humanité ſans la dégrader, à la conduire ſans la révolter, & à la diriger avec douceur vers l'honnêteté, la droiture & le travail. Le culte religieux devient ſouverainement reſpectable, quand le lieu où l'on invoque l'Eternel eſt le refuge des indigents, l'aſyle des foibles, la retraite des infirmes, & devient pour tous un temple hoſpitalier.

CHAPITRE CCCXXVIII.

L'Enfant-Jesus.

ETABLISSEMENT utile, modele d'humanité & de ſaine politique, dû au célebre Languet, Curé de Saint-Sulpice. Plus de huit cents pauvres femmes & filles y trouvent une retraite & la nourriture, en filant du coton & du lin. Elles gagnent leur vie par le travail, & on leur donne l'inſtruction; on les établit enſuite.

On nourrit dans une baſſe-cour, des beſtiaux qui donnent du lait à plus de deux mille enfants de la Paroiſſe de Saint-Sulpice. On y entretient une boulangerie qui fournit par mois plus de cent mille livres de pain aux pauvres de la Paroiſſe. On tire parti des volailles, de pluſieurs bauges de ſangliers, dont on vend les marcaſſins; d'une apothicairerie, où l'on fait des diſtillations d'un grand produit. L'ordre qui regne dans cette maiſon eſt bien fait pour ſervir de modele aux communautés religieuſes qui poſſedent de vaſtes terreins.

Cet établiſſement, moins pompeux que le bâtiment de Saint-Sulpice aux yeux de l'obſervateur ſenſible, eſt cent fois préférable. L'édifice ſomptueux a coûté immenſément. Sans un avantage réel à l'humanité, c'eſt une décoration, & voilà tout. L'*Enfant-Jeſus*, dans ſes humbles murailles, renferme la pratique aſſidue & journaliere de la premiere des vertus, la charité. L'*Enfant-Jeſus* enfin fait pardonner la magnificence inutile du vaſte temple.

Ah, qu'il m'eſt agréable, ſur ma route pénible, de rencontrer de pareils établiſſements! Mais je ne

vois de tous côtés que des monasteres stériles, des *Sacré Cœur de Jesus*, des *Assomption*, *des Capucines*, des *Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, des *Couture Sainte-Catherine*, des *Sainte Agathe* ou *Filles du silence*, &c. On demande à quoi bon tous ces couvents & toutes ces Religieuses, dont la plupart prient très-sérieusement pour le *rétablissement de la Religion Romaine en Angleterre;* ce dont les fiers Amiraux de cette valeureuse République ne se doutent seulement pas.

CHAPITRE CCCXXIX.

Bureau des Nourrices & Recommandaresses.

LES meres de Paris ne nourrissent pas leurs enfants, & nous osons dire qu'elles font bien. Ce n'est point dans l'air épais & fétide de la Capitale, ce n'est point au milieu du tumulte des affaires, ce n'est point au milieu de la vie trop active ou trop dissipée qu'on y mene, que l'on peut accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne, il faut une vie égale & champêtre, pour ne point se détruire en donnant son lait à ses enfants.

On voit donc arriver une grande quantité de nourrices qui viennent toutes offrir leurs seins mercenaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus qui résultoient du trafic qui s'établissoit entre les parents & la mere pauvre qui se vendoit; c'est ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de sagesse, de prévoyance & de douceur.

Les bureaux des nourrices & des recommandaresses sont le modele d'une direction éclairée, active, vigilante. Cet établissement ne mérite que des

louanges; & le mal que fait à la population une trop nombreuse société, a été réparé, pour ainsi dire, par sa police: tant l'ordre modifie cette étrange espece humaine, & supplée à la nature!

On a vu le jardinier, c'est-à-dire, le gouvernement, avoir soin de sa graine, & s'occuper des générations futures.

CHAPITRE CCCXXX.

Les Heures du jour.

Les différentes heures du jour offrent tour-à-tour, au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide, la tranquillité & le mouvement. Ce sont des scenes mouvantes & périodiques, séparées par des temps à-peu-près égaux.

A sept heures du matin, tous les jardiniers, paniers vuides, regagnent leurs marais, affourchés sur leurs haridelles. On ne voit guere rouler de carrosses. On ne rencontre que des commis de bureaux qui soient habillés & frisés à cette heure-là.

Sur les neuf heures, on voit courir les perruquiers saupoudrés des pieds à la tête, (ce qui les a fait appeller *merlans*) tenant d'une main le fer à toupet, & de l'autre la perruque. Les garçons limonnadiers, toujours en veste, portent du café & des bavaroises dans les chambres garnies. On voit en même-temps des apprentifs écuyers, suivis d'un laquais, qui, montés sur des chevaux, courent battre les Boulevards, & font payer quelquefois aux passants leur malheureuse inexpérience.

Sur les dix heures, une nuée noire des suppôts de la justice s'achemine vers le Châtelet & vers le Palais. Vous ne voyez que des rabats, des ro-

bes, des ſacs (1), & des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agents de change & les agioteurs ſe rendent en foule à la Bourſe, & les oiſifs au Palais-Royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des financiers & des hommes en place, eſt très-battu, & le pavé n'eſt rien moins que libre. C'eſt l'heure des ſollicitations & des demandes de toute eſpece.

A deux heures, les dîneurs en ville, coëffés, poudrés, arrangés, marchant ſur la pointe du pied de peur de ſalir leurs bas blancs, ſe rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus ſur la place; on ſe les diſpute, & il arrive quelquefois que deux perſonnes ouvrent en même-temps la portiere, montent & ſe placent. Il faut aller chez le Commiſſaire, pour qu'il décide à qui il reſtera.

A trois heures, on voit peu de monde dans les rues, parce que chacun dîne : c'eſt un temps de calme, mais qui ne doit pas durer long-temps.

A cinq heures & un quart, c'eſt un tapage affreux, infernal. Toutes les rues ſont embarraſſées, toutes les voitures roulent en tous ſens, volent aux différents ſpectacles, ou ſe rendent aux promenades. Les cafés ſe rempliſſent.

A ſept heures, le calme recommence : calme profond & preſque univerſel. Tous les chevaux frappent en vain du pied le pavé. La ville eſt ſilencieuſe, & le tumulte paroît enchaîné par une main inviſible. C'eſt en même-temps l'heure la plus dangereuſe, vers le milieu de l'Automne, parce que le guet n'eſt pas encore à ſon poſte; & pluſieurs

---

(1) On dit qu'il faut porter trois ſacs à ce palais; ſac de papiers, ſac d'argent, ſac de patience.

violences se sont commises à l'entrée de la nuit (1).

Le jour tombe; & tandis que les décorations de l'Opéra sont en mouvement, la foule des manœuvres, des charpentiers, des tailleurs de pierre, regagnent en bandes épaisses les fauxbourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs souliers blanchit le pavé, & on les reconnoît à leurs traces. Ils vont se coucher, lorsque les Marquises & les Comtesses se mettent à leur toilette.

A neuf heures du soir, le bruit recommence: c'est le défilé des spectacles. Les maisons sont ébranlées par le roulis des voitures; mais ce bruit est passager. Le beau monde fait de courtes visites en attendant le souper.

C'est l'heure aussi où toutes les prostituées, la gorge découverte, la tête haute, le visage enluminé, l'œil aussi hardi que le bras, malgré la lumiere des boutiques & des réverberes, vous poursuivent dans les boues en bas de soie & en souliers plats : leurs propos répondent à leurs gestes. On dit que l'incontinence sert à préserver la chasteté; que ces femmes *vulgivagues* empêchent le viol; que, sans les filles de joie, on se feroit moins de scrupule de séduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il est vrai que le rapt & le viol sont devenus très-rares.

Quoi qu'il en soit, ce scandale incroyable pour la Province, se passe à la porte de l'honnête bourgeois qui a des filles, spectatrices de cet étrange désordre. Il leur est impossible de ne pas voir & de ne pas entendre ce que ces femmes licencieuses se permettent de dire. Et que deviendra le traité du Philosophe sur la pudeur?

---

(1) Un assassin, en 1769, armé d'une fronde courte, avoit déja, à la mi-Octobre, tué trois hommes dans l'espace de six jours, lorsqu'il fut arrêté.

A onze heures, nouveau ſilence. C'eſt l'heure où l'on acheve de ſouper. C'eſt l'heure auſſi où les cafés renvoyent les oiſifs, les déſœuvrés & les rimailleurs dans leurs manſardes. Les filles publiques qui vaguoient, n'oſent plus ſe montrer que ſur le bord de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, à cette heure indue, *les ramaſſe*. C'eſt le terme uſité.

A minuit & un quart, on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui ſe retirent. La ville alors ne paroît pas déſerte : le petit bourgeois qui dort déja eſt réveillé dans ſon lit, & ſa moitié ne s'en plaint pas.

Plus d'un petit Pariſien doit ſa naiſſance à la bruſque commotion des équipages. Le tonnerre eſt encore, mais comme par-tout ailleurs, un grand populateur.

A une heure du matin, ſix mille payſans arrivent, portant la proviſion des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la Halle : leurs montures ſont laſſes & fatiguées ; ils viennent de ſept à huit lieues.

La Halle eſt l'endroit où jamais Morphée n'a ſecoué ſes pavots. Là, point de ſilence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs ſuccedent les poiſſonniers, & aux poiſſonniers les coquetiers, & à ceux-ci les *détailleurs ;* car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la Halle : c'eſt l'entrepôt univerſel. La hotte qui s'éleve en pyramide, tranſporte tout ce qui ſe mange d'un bout de la ville à l'autre. Des millions d'œufs ſont dans des paniers qui montent, qui deſcendent, qui circulent, &, ô miracle ! il ne s'en caſſe pas un ſeul.

L'eau-de-vie alors coule à grands flots dans les tavernes. Cette eau-de-vie eſt mêlangée d'eau,

mais fortement aiguisée par du poivre-long. Les forts de la Halle & les paysans s'abreuvent de cette liqueur; les plus sobres boivent du vin. C'est un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes se passent dans les ténebres. On croiroit voir un peuple qui fuit les rayons du soleil, & qui l'a en horreur.

Les Commis de la marée ne voyent jamais, pour ainsi dire, l'astre du jour, & ne se retirent que quand les réverberes pâlissent : mais si l'on ne se voit pas, on s'entend ; car l'on crie à tue-tête ; & dans la confusion de ces clameurs universelles, il faut bien posséder l'idiôme du lieu, pour savoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes scenes se passent à la même heure au quai de la Vallée. Il s'agit là de lievres, de pigeons, au-lieu de saumons & de harengs.

Ce tumulte non interrompu forme un contraste avec le sommeil qui occupe le reste de la ville; car à quatre heures du matin, il n'y a plus que le brigand & le Poëte qui veillent.

A six heures, les boulangers de Gonesse, nourriciers de Paris, apportent deux fois la semaine une très-grande quantité de pains : il faut qu'ils se consomment dans la ville; car il ne leur est pas permis de les remporter.

Bientôt les ouvriers s'arrachent de leurs grabats, prennent les instruments de leur profession, & vont aux atteliers.

Le café au lait (qui le croiroit ?) a pris faveur parmi ces hommes robustes.

Au coin des rues, à la lueur d'une pâle lanterne, des femmes portant sur leur dos des fontaines de fer-blanc, en servent dans des pots de terre pour *deux sols.* Le sucre n'y domine pas; mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagi-

neroit-on que la communauté des limonnadiers, déployant des ſtatuts, a tout fait pour interdire ce trafic légitime? Ils prétendoient vendre la même taſſe *cinq ſols* dans leurs boutiques de glaces. Mais ces ouvriers n'ont pas beſoin de ſe mirer en prenant leur déjeûner.

Au reſte, l'uſage du café au lait a prévalu, & eſt ſi répandu parmi le peuple, qu'il eſt devenu l'éternel déjeûner de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'économie, de reſſources, de ſaveur, dans cet aliment que dans tout autre. En conſéquence, ils en boivent une prodigieuſe quantité. Ils diſent que cela les ſoutient le plus ſouvent juſqu'au ſoir. Ainſi ils ne font plus que deux repas, le grand déjeûner & la *perſillade* du ſoir, dont j'ai parlé ailleurs.

Le matin, les libertins ſortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plutôt que le remords; & ils gémiront tout le jour de l'emploi de la nuit : mais la débauche ou l'habitude eſt un tyran qui les ſaiſira le lendemain, & qui les traînera à pas lents vers le tombeau.

Les joueurs plus pâles encore ſortent des tripots obſcurs ou renommés; les uns ſe frappant la tête & l'eſtomac, jettant au ciel des regards déſeſpérés; les autres ſe promettant de revenir à la table qui les a favoriſés, mais qui doit les trahir le lendemain.

Les loix prohibitives ne feront rien contre cette malheureuſe paſſion miſe en activité par cette ſoif de l'or, qui s'eſt manifeſtée dans tous les rangs, & que les Gouvernements autoriſent eux-mêmes ſous le nom de *loteries*, mais qu'ils proſcrivent ſous une autre dénomination.

Le marteau du forgeron & du maréchal-ferrant trouble quelquefois le ſommeil du matin, pour les

pareſſeux qui ſont encore au lit. Si l'on en croyoit nos ſybarites, on relégueroit hors des villes tous les artiſans qui font frémir la lime mordante ; il ne ſeroit plus permis au chauderonnier de battre ſa marmite, au charron de cercler la roue d'un fer durable, aux différentes profeſſions qui courent les rues, d'élever ces voix aigres & retentiſſantes qui ſe font entendre au ſommet & juſques ſur le derriere des maiſons. Il faudroit que le bruit de la Cité fût enchaîné de toute part, pour protéger leur oiſive molleſſe, & que, le calme du ſilence environnant leur paiſible alcove, tous ces voluptueux puſſent preſſer la plume oiſeuſe juſqu'à la douzieme heure, lorſque le ſoleil eſt au haut de ſa carriere.

Par une ſuite du même eſprit, ils ne voudroient pas ſentir la boutique du chapelier, à cauſe de l'odeur de ſa *foule*; ni celle du corroyeur, à cauſe des huiles; ni celle du verniſſeur, ni celle du parfumeur, quoiqu'ils faſſent uſage de ſes coſmétiques; ni celle du rapeur de tabac, qui les fait éternuer involontairement lorſqu'ils paſſent. Si l'on écoutoit toutes les prétentions de ces riches, il n'y auroit que des portes cocheres dans la Capitale, & l'on *matelaſſeroit* les rues juſqu'à une heure, c'eſt-à-dire, juſqu'au temps où ils quittent l'édredon ou la chaiſe longue ; les cloches ne devroient plus retentir dans les airs; & le tambour des Gardes, en paſſant ſous leurs fenêtres, devroit être muet : car il n'appartient qu'à leurs équipages de faire du bruit en roulant ſur le pavé, & de réveiller à deux heures du matin ceux qui dorment.

Les *dix*, les *vingt*, les *trente* du mois, on rencontre, depuis dix heures juſqu'à midi, des porteurs avec des *ſacoches* pleines d'argent, & qui plient ſous le fardeau. Ils courent comme ſi une

armée ennemie alloit ſurprendre la ville ; ce qui prouve qu'on n'a point ſu créer parmi nous le ſigne politique & heureux qui remplaceroit ces métaux, leſquels, au-lieu de voyager de caiſſe en caiſſe, ne devroient être que des ſignes immobiles.

Malheur à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, & qui n'a point de fonds ! Heureux encore celui qui l'a payée, & qui reſte avec un écu de ſix livres !

A-peu-près tous les ans, vers le milieu de Novembre, ſurviennent des indiſpoſitions catarrales, occaſionnées par la préſence ſubite d'une athmoſphere humide & froide, & des brouillards qui ſuppriment la tranſpiration. Pluſieurs en meurent ; mais le Pariſien, qui rit de tout, appelle ces rhumes dangereux *la grippe*, *la coquette* ; & le rieur, trois jours après, eſt *grippé* lui-même, & deſcend au tombeau.

Le paſſage des appartements chauds & des ſalles de ſpectacles au grand air, rend cette ſuppreſſion de tranſpiration preſque inévitable. La méthode nouvelle de porter de grands manteaux eſt excellente : on ſe met de cette maniere, à l'abri de l'impreſſion du froid ; un prompt exercice en ſeroit encore le plus ſûr préſervatif. Les femmes qui ſont obligées d'attendre quelque temps leurs voitures, ces femmes charmantes & délicates, que je vois friſſonner le long des eſcaliers & ſous les portiques, devroient penſer que leurs peliſſes ne ſont pas ſuffiſantes pour les garantir de tout accident.

CHAPITRE CCCXXXI.

Des Dimanches & Fêtes.

IL n'y a plus que les ouvriers qui connoiſſent les fêtes & dimanches. La Courtille, les Porcherons, la Nouvelle-France ſe rempliſſent ces jours-là de buveurs. Le peuple y va chercher des boiſſons à meilleur marché que dans la ville. Pluſieurs déſordres en réſultent; mais le peuple s'égaie, ou plutôt s'étourdit ſur ſon ſort; & ordinairement l'ouvrier *fait le lundi*, c'eſt-à-dire, s'enivre encore pour peu qu'il ſoit en train.

Le bourgeois qui a beſoin d'économie, ne ſort pas des barrieres. Il va ſe promener aſſez ennuyeuſement aux Tuileries, au Luxembourg, à l'Arſenal, aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une ſeule robe retrouſſée, pariez que c'eſt une femme de Province qui la porte.

Le peuple va encore à la meſſe, mais il commence à ſe paſſer des vêpres, que le beau monde appelle *l'opéra des gueux*. Il faut qu'il reſte de bout dans les Egliſes, ou qu'il paye une chaiſe. Cela eſt très-mal vu, on lui demandera *ſix ſols* pour entendre un ſermon aſſis. Les temples ſont donc déſerts, excepté dans les grandes ſolemnités, où les cérémonies le rappellent. Quoi, de l'argent encore pour entendre l'office divin!

Pendant l'octave de la Fête-Dieu, il y a toujours beaucoup d'affluence au ſalut & à l'expoſition du Saint-Sacrement. Il eſt vrai que c'eſt pour la petite bourgeoiſie un prétexte de ſortir & de ſe promener à la tombée du jour, dans une belle ſaiſon. Les jeunes filles ſur-tout ſont fort dévotes

au ſalut & à la bénédiction du ſoir. En général, le dimanche eſt précieux pour elles. L'amour fait ſon profit des vacances ordonnées par l'Egliſe.

Le magnifique jardin des Tuileries eſt abandonné aujourd'hui, pour les allées des Champs-Eliſées. On admire les belles proportions & le deſſin des Tuileries; mais aux Champs-Eliſées, tous les âges & tous les états ſont raſſemblés : le champêtre du lieu, les maiſons ornées de terraſſes, les cafés, un terrein plus vaſte & moins ſymmétrique, tout invite à s'y rendre.

Il eſt ſingulier que, dans les Etats Catholiques, le dimanche ſoit preſque par-tout un jour de déſordres. On a ſupprimé enfin à Paris, *quatorze jours de fêtes par an*. On s'eſt arrêté en beau chemin; il en reſte encore trop; autant d'enlevé du moins à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuſe.

Un ſavetier voyant un jeudi, au coin d'une borne, un ſergent ivre qu'on tâchoit de relever, & qui retomboit lourdement ſur la pierre, quitta ſon tire-pied, ſe poſta devant l'homme chancelant, & après l'avoir contemplé, dit en ſoupirant : *Voilà cependant l'état où je ſerai dimanche !*

Ce trait qui ne doit pas être dédaigné du Philoſophe, appartient, à ce qu'il me ſemble, à la connoiſſance du peuple, & même à celle du cœur humain; car il eſt très-applicable à la logique des paſſions.

Au reſte, les dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit ſortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés*, qui ſe hâtent d'aller à la grand'meſſe pour avoir le reſte du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Paſſy, à Auteuil, à Vincennes, ou au bois de Boulogne.

Les gens du bon ton ne ſortent pas ces jours-là,

fuyent les promenades, les ſpectacles, & les abandonnent au peuple. Les ſpectacles donnent ce qu'ils ont de plus uſé; les acteurs médiocres s'emparent de la ſcene : tout cela eſt bon pour des parterres moins difficiles, & pour qui les pieces les plus anciennes ſont toujours des pieces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudiſſements.

Les bourgeois aiſés ſont partis dès la veille pour leur petite maiſon de campagne, voiſine de la barriere. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille & leur garçon de boutique, quand on eſt content de lui, ou quand il a ſu plaire à Madame.

On a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la proviſion, & un pâté de *Le Sage.* C'eſt le jour des *gaudrioles.* Le pere fera des contes, la mere rira aux larmes; la grande fille s'émancipera un peu, & ſe tiendra moins droite; le garçon de boutique, qui aura acheté des bas de ſoie blancs & des boucles toutes neuves, honoré du titre de *joli garçon*, fera des gentilleſſes, & déployera tous les moyens de plaire, attendu qu'il aſpire de loin à la main de Mademoiſelle; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs malgré ſes deux petits freres qui ſont en penſion, & qui ne participent pas encore aux jouiſſances de la maiſon de campagne, juſqu'à ce qu'ils ayent remporté un prix au college. Il ne faut pas les diſtraire du ſoin de devenir un jour de grands hommes, lorſqu'ils ſauront la langue Latine : c'eſt ce que croyent pieuſement le pere, la mere & toute la maiſon.



CHAPITRE CCCXXXII.

Carnaval.

Le peuple fête la *Saint-Martin*, les *Rois* & le *Mardi-Gras* : il vend la veille ses chemises plutôt que de ne pas acheter un dindon ou une oie à la Vallée. Elle est couverte d'acheteurs; & vu l'affluence, la volaille est hors de prix. Les cabarets se remplissent dès le matin. Les Commissaires ne doivent pas sortir de chez eux ces jours-là; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquants. Plusieurs ne sortiront de la *guinguette* que pour aller coucher en prison.

On voit peu de *masques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années; soit que le peuple se soit dégoûté de ce plaisir, qui veut une liberté entiere, soit plutôt qu'il ait trop peu d'aisance pour figurer sous un élégant *domino*. Mais vers les trois derniers jours, la Police, attentive à la représentation extérieure de la félicité publique, d'autant plus que la misere regne, paye à ses fraix de nombreuses mascarades. Tous ses espions & autres *garnements* se rendent à un magasin où il y a de quoi habiller deux ou trois mille *chianlits*. Ils se répandent ensuite dans les quartiers, & vont par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là, ils figurent une allégresse publique, fausse & mensongere.

Plus les années sont désastreuses, plus on a recours à une imposture plus fortement caractérisée; mais elle perce à travers les guenilles sales & usées dont le peuple est couvert : car on a beau vouloir représenter les scenes riantes & animées de la folie, on n'y parvient pas quand le cœur est mécon-

tent Sa marotte eſt ſans énergie & ſans graces, ſes grelots ſonnent mal dans ces froides orgies ; ils ne ſont qu'une diſcordance plaintive à l'oreille qui fait entendre. Rien n'eſt plus attriſtant que de voir un peuple à qui on commande de rire tel jour, & qui ſe prête baſſement à cette aviliſſante ordonnance.

Tandis que la Police ſoudoye ces maſques, les Prêtres expoſent le *Saint-Sacrement* dans les Egliſes, parce qu'ils regardent comme une profanation ce que le gouvernement autoriſe. Mais ce n'eſt là qu'une des moindres contradictions qui ſe trouvent entre nos loix, nos mœurs & nos uſages.

Pendant le carnaval, la vie des femmes de Paris n'eſt pas indolente ; elle eſt tout-à-coup réveillée par la voix du plaiſir. Voilà une occaſion de briller dans les aſſemblées. Ces êtres, qui, dans de certains moments, ſemblent ne vivre qu'à demi, reçoivent tout-à-coup une prodigieuſe activité qui leur fait ſupporter les fatigues du bal : c'eſt là qu'elles ſe montrent infatigables. Les veilles ne leur coûtent rien ; & les nuits entieres ſont conſacrées à ces exercices violents. Le lendemain les hommes ſe relevent fatigués, les femmes en reviennent plus fraîches & plus brillantes.

A cette même époque, les amants qui veulent s'épouſer hâtent le mariage, parce que l'Archevêque de Paris, pendant tout le carême, ſe montre très-difficile ſur les unions conjugales.

Un peu de pouſſiere, comme dit l'eſpion Turc, que l'on répand le lendemain ſur la tête de ces hommes traveſtis, appaiſe leur frénéſie. De foux & d'inſenſés qu'ils étoient, ils redeviennent raiſonnables & calmes.

Les pieces de théâtre les plus licencieuſes ſe donnent dans les derniers jours du carnaval ; mais

une fois apprises, elles se prolongent pendant tout le carême, dans un temps de sainteté & de mortification : de sorte que jamais le spectacle n'est moins honnête lorsqu'il devroit l'être le plus.

La loi de l'Eglise, qui ordonne l'abstinence de la viande, est si gênante, si incommode, si peu praticable au milieu d'une immense population, que la Police a fait ouvrir les boucheries pendant tout le carême. Elle a fait très-sagement, parce que la subsistance générale & aisée est la premiere loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la santé & la liberté du citoyen.

Cette vieille loi, plus bizarre qu'utile, tombe donc en désuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers siecles de l'Eglise, où la volaille en général etoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuse opinion étoit fondée sur le récit de la Genese, qui dit que *les oiseaux & les poissons furent créés le même jour* : ce qui nous autorise à les assimiler sur nos tables; & qui ne goûteroit pas cette excellente logique? Les Evêques & Abbés commendataires sont les premiers à en donner l'exemple, & ils font gras publiquement devant la valetaille.

CHAPITRE CCCXXXIII.

Tragédies modernes.

Les spectateurs du Théâtre François commencent enfin à sentir l'uniformité & la ressemblance de ces plans étroits, de ces caracteres répétés qui laissent un vuide & impriment une langueur sensible à nos Tragédies modernes. L'immuable *patron* de la Melpomene Françoise endort ou révolte les

eſprits les plus attachés par l'habitude aux vieilles opinions littéraires. On eſt preſque d'accord que cette Melpomene Françoiſe, ſi exceſſivement vantée, n'a vécu que d'imitations; qu'elle n'offre que quelques portraits au-lieu de ces tableaux larges & animés par la multitude des caracteres qui appartiennent à un ſujet hiſtorique.

On a dit tout haut que notre petite ſcene n'étoit qu'un *parloir*, que nos vingt-quatre heures n'avoient ſervi qu'à accumuler groſſiérement les invraiſemblances les plus ineptes & les plus bizarres. On eſt convenu *qu'un ſeul & même patron dramatique*, pour tous les peuples, pour tous les gouvernements, pour tous les événements terribles ou touchants, ſimples ou compliqués, étoit une adoption puérile qui n'avoit pu être conſacrée que par les copiſtes d'un art qu'ils n'ont point eu le génie de modifier, tous adorateurs ſerviles de ce qui avoit été fait avant eux, & abſolument dépourvus d'invention.

On ridiculiſe donc avec juſtice cette gêne continuelle dans le choix des ſujets & dans la diſpoſition de la fable, cette foule d'entrées & de ſorties vagues & forcées, qui reſſerrent une action étendue, dont la marche libre eût paru conforme aux faits, & pour tout dire, raiſonnable.

Le Poëte aſſujetti a coupé le tableau hiſtorique pour le faire entrer dans le cadre des regles. Quelle inconcevable mal-adreſſe!

On rit quand on voit un Auteur tragique prendre ſans façon deux ou trois pieces grecques pour en compoſer *une* à ſa fantaiſie; abattre une tête qui lui déplait pour en coller une autre ſur le tronc de tel perſonnage; confondre les parentés des deſcendants d'Atrée & d'Œdipe, ſans craindre l'animadverſion de ces Princes décédés; traiter indiffé-

remment un ſujet Anglois, Allemand, Ruſſe, Turc, ou Tartaro-Chinois; ne daigner jamais lire ſon original, ni l'hiſtoire du temps; ne vouloir que *le titre*, & débiter hardiment ſa compoſition étrange ſous l'enſeigne de *Tragédie.* On affiche le *monſtre* ſous cette dénomination, & le *monſtre* a ſon paſſeport; mais les gens ſenſés vont voir par curioſité de quelle maniere un Poëte François défigure l'hiſtoire, l'idiôme, le génie, le caractere de tous les peuples du monde à l'aide de quelques vers ronflants.

Il eſt vraiment plaiſant de voir ces conſpirations d'écoliers, de prêter l'oreille à ces conjurés qui apprêtent le *poignard* ou la *coupe empoiſonnée;* de voir un acteur en inſtruire un autre, en rimes très-ſonores, de ſa généalogie, de ſa naiſſance, de l'hiſtoire de ſes parents; d'examiner ces Rois tous agiſſant & parlant de même, n'ayant aucune phyſionomie diſtincte, dont, pour plus grande commodité, le Poëte a fait des deſpotes altiers environnés de gardes, comme s'il n'y avoit au monde que cette forme aſiatique. Et voilà le fantôme que la nation, par une ſotte habitude, adore ſous le nom de *goût.* Elle affecte du mépris pour tout ce qui n'eſt pas de ſon crû littéraire; & dans ces foibles linéaments, où le François ſeul a reconnu la figure humaine, il a défié néanmoins ſes voiſins; & ſemblable au moucheron de la fable, il a ſonné la charge & la victoire, en publiant que lui ſeul avoit un théâtre tragique.

Tout Philoſophe, c'eſt-à-dire celui qui conſulte la nature & les hommes au-lieu des journaliſtes & des académiciens, ſourit de pitié en démêlant le faux, le bizarre, & le ton menſonger de notre Tragédie.

Quoi, ſe dit-il, nous ſommes au milieu de l'Eu-

rope, ſcene vaſte & importante des événements les plus variés & les plus étonnants, & nous n'avons pas encore un art dramatique à nous? Nous ne pouvons compoſer ſans le ſecours des Grecs, des Romains, des Babyloniens, des Thraces? Nous allons chercher un Agamemnon, un Œdipe, un Théſée, un Oreſte, &c? Nous avons découvert l'Amérique, & cette découverte ſubite a fondu deux mondes en un, a créé mille nouveaux rapports? Nous avons l'imprimerie, la poudre à canon, les poſtes, la bouſſole, & avec les idées nouvelles & fécondes qui en réſultent, nous n'avons pas encore un art dramatique à nous? Nous ſommes environnés de toutes les ſciences, de tous les arts, des miracles multipliés de l'induſtrie humaine; nous habitons une Capitale peuplée de neuf cents mille ames, où la prodigieuſe inégalité des fortunes, la variété des états, des opinions, des caracteres, forment les contraſtes les plus énergiques & les plus piquants; & tandis que mille perſonnages divers nous environnent avec leurs traits caractériſtiques, appellent la chaleur de nos pinceaux, & nous commandent la vérité, nous quitterions aveuglément une nature vivante, où tous les muſcles ſont enflés, ſaillants, pleins de vie & d'expreſſion, pour aller deſſiner un *cadavre grec* ou *romain*, colorer ſes joues livides, habiller ſes membres froids, le dreſſer ſur ſes pieds tout chancelant, & imprimer à cet œil terne, à cette langue glacée, à ces bras roidis, le regard, l'idiôme & les geſtes qui ſont de convenance ſur les planches de nos tréteaux? Quel abus du mannequin!

Si ce n'eſt point là la plus monſtrueuſe des farces, c'eſt aſſurément la plus ridicule, ou plutôt c'eſt l'oubli le plus impardonnable des plaiſirs de

nos nombreux concitoyens & des tableaux vivans & instructifs qu'ils demandent. Faut-il alors s'étonner si la multitude ne connoît seulement pas le nom de nos Auteurs tragiques?

Il n'y a presque plus que les Gens de Lettres qui soient infatués de ces esquisses imparfaites, & qui s'en occupent avec un stérile déluge de paroles; mais tandis qu'ils sont fort habiles à multiplier d'oiseuses dissertations, l'art n'en fait pas un seul pas de plus. Nos tragédies continuent à n'offrir que des reflets pâles, une imitation servile; & la génération actuelle de nos Auteurs attestera à la suivante, l'opiniâtreté du goût le plus faux & le plus déraisonnable.

Jeunes Ecrivains, voulez-vous connoître l'art, voulez-vous le faire sortir des bornes puériles où il est enchaîné? laissez-là les périodistes & leurs précepteurs cadavéreux. Lisez *Shakespear*, non pour le copier, mais pour vous pénétrer de sa maniere grande & aisée, simple, naturelle, forte, éloquente; étudiez-le comme le fidele interprete de la nature, & vous verrez bientôt toutes ces petites tragédies étranglées, uniformes, sans plan vrai & sans mouvement, ne plus vous offrir qu'une sécheresse & une maigreur hideuse.

Les Gens de Lettres, au-dessus de trente-cinq ans, ont frémi de ces hérésies opposées à la *saine doctrine*, parce que les préjugés durcissent avec la tête qui les renferme. Ils ont lancé sur l'hétérodoxe leurs anathêmes singuliérement redoutables. Mais vous savez combien les *braillards* ont défendu le plein-chant françois qu'ils nommoient musique. J'en appelle à la génération qui s'éleve; on accueillera un jour avec transport le genre que notre sottise combat aveuglément; on sentira qu'on a fait en France tout le

contraire de ce qu'il falloit faire ; & l'hiſtoire de notre muſique deviendra celle de notre tragédie.

Alors nous appercevrons d'une maniere diſtincte la difformité burleſque de nos pieces uniformes & factices, & nous adopterons une innovation ſalutaire qui tournera au profit de la vérité, du génie, des mœurs & des plaiſirs de la nation (1).

Un Roi de Perſe fit tirer un jour ſon horoſcope. Ce Roi qui ſe moquoit aſſez du paſſé & même du préſent, étoit fort inquiet ſur l'avenir. L'aſtrologue ayant bien examiné la *conjonction des aſtres*, déclara fort innocemment que le Roi mourroit, à coup ſûr, d'un long bâillement ; ce qui, ſelon la traduction des mots Perſans, équivaut à *mourir d'ennui*. On s'appliqua donc très-ſoigneuſement à prévenir tout ce qui pourroit provoquer ce ſigne fatal, lequel devoit être, pour Sa Majeſté, l'avant-coureur du trépas. Défenſe conſéquemment à tout mélancolique de traverſer les cours, ainſi que les eſcaliers des châteaux que le Roi pourroit habiter. Ordre exprès à tout courtiſan d'avoir inceſſamment le ſourire ſur les levres & quelques bons contes

---

(1) J'ai combattu le premier avec une extrême franchiſe les idées que pluſieurs adoptent aujourd'hui. J'ai fait imprimer, en 1773, un livre intitulé : *Du Théâtre, ou nouvel Eſſai ſur l'Art dramatique*, *Amſterdam*, qui me valut alors de la part des Journaliſtes (tous réunis contre moi) pas une ſeule raiſon, mais bien de groſſes injures ; & d'un autre côté, une perſécution preſque ſérieuſe, que je détaillerai un jour. Pour toute réponſe, j'ai étendu mes idées & mes réflexions, en les frappant d'une maniere plus haute & plus décidée ; laiſſant au temps, dont je connois les effets, le ſoin de mettre mes opinions à leur place. Je compte donc publier bientôt un Ouvrage qui aura pour titre : *Examen philoſophique de quelques Pieces du Théâtre François, Anglois, Allemand, Eſpagnol, &c. avec les obſervations de pluſieurs Ecrivains célebres, ſur la néceſſité de réformer le ſyſtême actuel du Théâtre François.*

dans la mémoire. On enleva des bibliotheques du Prince tous les moraliſtes anciens & modernes, tous les diſſertateurs, les juriſconſultes, les métaphyſiciens; on tapiſſa les murailles de peintures pleines de feu & de gayeté. On ordonna que les gens de juſtice ne porteroient plus que des habits couleur de roſe. On fit recrue de bouffons, & ils furent largement payés. Bal quatre fois la ſemaine, Comédie tous les jours; mais point d'Opéra en plein-chant. Aux portes du palais, des gens affidés verſoient du café à tous venants; & quiconque lâchoit un bon mot, obtenoit ſur-le-champ un paſſe-port pour aller par-tout. Rire & faire rire étoit le propre d'un grand homme qui ſervoit dignement ſon Prince & l'Etat. Toutes les dignités appartinrent de droit aux plaiſants qui narroient les plus joyeuſes facéties.

Un Poëte qui n'étoit ni triſte, ni gai, mais qui amuſoit aſſez ceux qui l'écoutoient parler de ſes vers, étoit parvenu à la Cour, on ne ſait trop comment : mais enfin il s'y trouvoit; & comme l'on confond aſſez volontiers dans ce pays les Poëtes avec les foux, il avoit ſes entrées. Il mit à profit cet avantage, & fit ſi bien qu'il obtint de lire devant Sa Majeſté une tragédie toute entiere, de ſa compoſition; tragédie, ſelon lui, étonnante, pathétique, qui réuniſſoit tout ce qu'Ariſtote exige, d'après les drames grecs; car il n'a vu que cela dans ſa Poétique. Cette tragédie étoit prônée d'avance avec un enthouſiaſme ſingulier; & chacun de s'écrier ſans la connoître : *C'eſt admirable!* Le Poëte vint & lut. Le Roi bâilla & mourut.

L'Auteur eſt ſoudain arrêté, comme coupable du crime de leſe-Majeſté au premier chef, & condamné à perdre la vie au milieu des *ſupplices d'étiquette.* Il ſe récria fortement, moins ſur la vio-

lence commiſe contre ſa perſonne, que ſur l'injuſtice horrible, abominable, que l'on faiſoit à ſon ouvrage tragique, admiré de toute une académie. Le goût avoit préſidé à la conſtruction de chaque vers, & ils étoient ſi bien moulés ſur les bons modeles, qu'en cas de beſoin, on les y retrouveroit preſque tous. Voilà ce que le Poëte avança pour ſa juſtification.

Le tribunal ſuprême crut devoir procéder avec toutes les formalités requiſes; & comme on repréſente toujours au coupable l'inſtrument du crime, il fut ordonné au Poëte de reprendre & de relire cette fatale tragédie devant tous les juges aſſemblés. Le Poëte, la tête nue, & dans la poſture des criminels, environné de tous les ordres de l'Etat, lut ſa piece. Dès le ſecond acte, voilà que tous les fronts ſéveres & rembrunis ſe dériderent, & progreſſivement de longs éclats de rire, qu'on vouloit étouffer, ſe firent entendre, & percerent de différents côtés. Ces cris bientôt dégénérerent en convulſions; ils annonçoient la grace du Poëte. En effet, tous les juges en ſe levant, déclarerent d'une voix unanime, que rien au monde n'étoit plus plaiſant que cette tragédie, & que le trépas ſubit de ſon auguſte Majeſté avoit eu certainement une toute autre cauſe. En conſéquence, le Poëte fut remis en liberté, & renvoyé bien abſous au cercle de ſes admirateurs ou de ſon académie.



CHAPITRE CCCXXXIV.

Comédies modernes.

POURQUOI rit-on moins aujourd'hui qu'on ne rioit dans le ſiecle paſſé ? C'eſt peut-être parce qu'on a plus de connoiſſances & le tact plus fin ; c'eſt parce qu'on démêle du premier coup-d'œil ce qu'il y a de froid & de faux dans ce même trait qui faiſoit rire nos aïeux à gorge déployée. On rit moins dans le monde, parce qu'on y raiſonne davantage ſur tous les objets, & parce qu'après avoir épuiſé toutes les plaiſanteries, il a fallu en venir, malgré ſoi, à un examen plus exact & plus détaillé.

Nous avons lu, nous avons voyagé, nous avons vu & examiné des mœurs bien différentes des nôtres ; nous les avons adoptées en idée, & dès ce moment les contraſtes nous ont moins frappés ; les *originaux* nous ont paru avoir auſſi leur maniere d'agir & de penſer, tout comme ceux qui ſuivoient les maximes les plus accréditées. La plaiſanterie s'eſt émouſſée néceſſairement, avec la connoiſſance des uſages diamétralement oppoſés aux nôtres.

L'exemple de nos voiſins plus rapprochés de nous ; la lecture des voyages nouveaux ; les gazettes multipliées, remplies de faits extraordinaires & inattendus ; le mêlange de tous les peuples de l'Europe, tout nous a appris que chacun avoit ſa maniere de voir, de juger, de ſentir ; & tel caractere bizarre qui nous frappoit par ſa ſingularité, s'eſt trouvé commun chez nos voiſins, conſéquemment juſtifié & hors des atteintes du Poëte comique.

Remarquez que l'on rit cent fois plus dans un College, dans une Communauté, dans un Couvent, dans une maifon affervie à des regles fixes. Eh! pourquoi? Parce que dès qu'on s'écarte de l'orniere tracée, l'infraction marque, & le ridicule naît. Dans une petite ville, il y a lieu à des rapports plus fréquents, plus vifs & plus plaifants que dans une grande; les nuances frappent là bien autrement, parce que tout eft circonfcrit, uniforme, & que l'on veille les uns fur les autres. Il eft un ton général dans les opinions, dans les ufages, dans les vêtements même, qu'on ne fauroit enfreindre.

Mais à Paris, l'homme eft trop noyé dans la foule, pour avoir une phyfionomie qui tranche; le ridicule devient imperceptible. Chacun vivant à fon gré, & les mœurs étant prodigieufement mêlées, il n'y a point d'état & de caractere qui ne porte fon excufe avec foi. On dit donc parmi ce peuple une multitude de bons mots qui réfultent de la profonde connoiffance des chofes; mais on frappe rarement fur l'homme, on le refpecte; ou fi le trait fe lance au hafard, il eft effacé par le trait du lendemain. La médifance fe manifefte moins par méchanceté que pour écarter la langueur & l'ennui. On fentira aifément que fous ce point de vue, l'art de la Comédie n'admet que des tableaux, & qu'on regarderoit comme un perturbateur de la fociété, le Poëte qui livreroit brutalement la guerre à tel ou tel individu. D'ailleurs, on faifiroit difficilement la reffemblance.

Une Comédie qui ne peut attaquer tous les vices en honneur, ni les ridicules ennoblis, devoit tomber néceffairement dans le ftyle des converfations; & c'eft ce qui eft arrivé. Elle aura de la fineffe, de la grace : mais difcrete & froide, elle manquera d'énergie; elle n'ofera parler ni du fourbe

public qui va tête levée, ni du juge qui vend ſa voix, ni du Miniſtre inepte, ni du Général battu, ni du préſomptueux tombé dans ſes propres pieges; & tandis qu'au coin de toutes les cheminées on parle, on rit à leurs dépens, aucun Ariſtophane n'eſt pas aſſez hardi pour les faire monter ſur le théâtre.

Ayant à tracer des peintures vigoureuſes ſur des modeles récents, il lui eſt défendu de concilier l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de ſon art; il ne peut guere attaquer le vice qu'en peignant la vertu; & au-lieu de le traîner par les cheveux ſur la ſcene, de montrer à découvert ſont front hideux, il eſt obligé de faire une languiſſante tirade de morale. Point de Comédie à caractere vivant dans les formes de notre gouvernement.

Moliere lui-même, tout ſoutenu qu'il étoit par ſon nom & par Louis XIV, n'a oſé faire qu'une Comédie en ce genre; c'eſt auſſi ſon chef-d'œuvre. Dans les autres, ſon pinceau n'a plus la même force, ni la même élévation. Le trait plus vague caractériſe moins la phyſionomie. Le *Miſanthrope* (1) eſt encore de nos jours un problême

---

(1) Cette piece a déja excité pluſieurs débats intéreſſants : voici l'impreſſion qui m'en eſt reſtée. Le *Miſanthrope* m'a toujours paru fort inférieur au *Tartuffe*. L'intention de Moliere dans cette piece a ſûrement été pure ; mais on ne peut s'empêcher néanmoins d'avouer qu'elle paroît équivoque à l'examen. Moliere, ſi je ne me trompe, ſemble vouloir que la vertu ſoit douce, pliante, accorte, pour ainſi dire, ménagée, accommodante, reſpectant toutes les conventions tacites & fauſſes des ſociétés; qu'elle ne gronde jamais, qu'elle ne s'emporte jamais, qu'elle voye tout ce qui bleſſe l'ordre d'un œil prudent, circonſpect, réſervé ; mais la vertu ſans ſa marque diſtinctive, qui eſt le courage, la franchiſe, la fermeté, &, pour tout dire, la roideur de la probité, eſt-elle encore vertu ?

moral assez difficile à résoudre ; & je crois appercevoir que Moliere lui-même a molli dans la composition de ses tableaux, qu'il n'a plus osé choisir l'individu qui eût donné au portrait une vie plus animée.

Depuis, notre Comédie moderne, en cessant de vouloir peindre des bourgeois, a perdu & sa gaieté & son naturel. Le Poëte, pour faire imaginer qu'il fréquentoit la noble compagnie, n'a plus voulu faire parler que des Ducs, des Comtesses & des Marquises ; il a raffiné à tout propos le style & les idées, & il a créé des expressions recherchées. Au-lieu de songer à mettre les personnages en action, il a prétendu au bon ton ; & ce ton factice, il l'a pris pour celui du théâtre & de la société.

Qu'est-il arrivé ? L'honnête bourgeois, écoutant de toutes ses forces, n'a rien compris à ce nouvel

---

Moliere semble donner la préférence à Philinte sur Alceste, & faire du premier un modele à suivre pour les manieres & le langage. Il semble dire : Soyez dans certaines circonstances plutôt un peu faux avec politesse que bourru avec probité ; ménagez tout ce qui vous environne. Pourquoi choquer imprudemment les vices d'autrui ? Cette piece de Moliere enfin semble écrite sous l'œil de la Cour. D'ailleurs le *Misanthrope*, considéré de près, n'est qu'un humoriste ; il s'échauffe le plus souvent pour des miseres. Moliere a mis quelquefois des individus sur la scene ; mais ce n'est pas son plus bel endroit. En attaquant Boursaut & de Visé, il attaquoit ses adversaires & non des hommes vicieux. En frappant Cottin, il a vengé son amour-propre ; il eût été plus grand d'oublier l'injure & de la pardonner. Les personnalités choquantes qu'il s'est permises, nuisent un peu à sa gloire. Que de vices troublant la société il avoit à combattre ! Mais peu importe aujourd'hui que Cottin ait été un sot ou un homme d'esprit ; & les *Femmes savantes*, qui ont retardé peut-être les progrès des sciences, ne sont faites que pour aigrir les débats littéraires, & propager le scandale de la Littérature.

idiôme, & les gens du monde n'ont pas même reconnu le leur. Tous ces traits, à force de vouloir être délicats & ſpirituels, ſont devenus maniérés, & n'ont frappé que foiblement les ſpectateurs : ils n'ont donc applaudi à quelques détails que pour proſcrire plus généralement l'enſemble dénué de mouvement & de vie.

Ce jargon ingénieux n'a paru qu'un effort hors d'œuvre & mal-adroit, qu'une grimace perpétuelle & fatigante ; & le Poëte, en abandonnant des caracteres où les ridicules ſont vrais & tranchants, n'a produit qu'une enluminure paſſagere, lorſqu'il comptoit tracer un tableau durable.

C'eſt de l'eſprit d'Auteur, a-t-on dit, c'eſt lui qui parle, & non ſes perſonnages. Il a voulu faire ſa Comédie pour les premieres loges, & il n'a pas même réuſſi devant elles, parce que le point de vue de tout caractere doit être ſaiſi du milieu du parterre, & non ailleurs.

Ainſi le Poëte comique, quand il veut trop renchérir ſur l'eſprit de ſes devanciers, ſe trompe, puiſqu'il faut qu'il s'étudie à cacher entiérement ſon art ; la montre en étant encore plus inſupportable dans la comédie que dans la tragédie.

Voilà ce que ne croiroit point nos Auteurs comiques, qui de plus ont donné un ſoufflet à la nature, en écrivant leurs pieces en vers, & encore en vers énigmatiques. Leurs non-ſuccès devroient cependant leur révéler que leur couleur eſt fauſſe ; mais ils s'obſtineront à la garder, parce qu'ils ne conſulteront point *la bonne ſervante de Moliere*, & qu'ils liront à de beaux eſprits leurs confreres, au-lieu de conſulter les bons eſprits, qui, en toute choſe, cherchent le fond & non ces acceſſoires qui l'étouffent ou le défigurent.

Or, on nous a donné quelques Comédies que

le jargon précieux n'infectoit pas, comme *le Barbier de Séville* & *le Tuteur dupé*; mais on ne peut considérer ces pieces que comme des *farces* où il y a de l'esprit & des mots heureux. Ce n'est point là non plus la bonne Comédie qui fait sourire l'ame par une peinture vraie & fine, la seule qui puisse plaire à une raison exercée.

CHAPITRE CCCXXXV.

Où est Démocrite!

Si la Comédie n'est plus sur le théâtre, elle est toujours dans le monde. Pour un observateur désintéressé, il y a de quoi rire comme Démocrite; & au fond rien n'est meilleur pour la santé.

Vous voyez l'Abbé qui parle de ses indigestions; vous entendez les gémissements de l'avare qui déclame contre la dureté du cœur humain, les plaintes du plaideur entêté, la suffisance de l'Auteur qui fronde l'orgueil dont il est atteint; vous contemplez la morgue du Grand, qui affecte quelquefois la bonté; la fatuité du petit-maître, ardent sectateur des modes les plus futiles. Celui qui prête le plus à la satyre, est satyrique à l'excès. Les tons & les manieres forment des scenes extrêmement variées. L'esprit léger, fugitif & parleur fait contracter à ces différents personnages une sorte de maintien, une maniere qui donne à chaque avantageux l'air & l'attitude de ses frivoles & petites idées.

Il est curieux d'examiner le nombre infini de ces causeurs, auxquels on attribueroit la vraie connoissance de tous les arts, tandis qu'aucun d'eux

d'eux ne sauroit en réduire un seul en pratique : & le ton décisif & haut n'en va pas moins son train.

Qu'est-il besoin après cela, d'aller entendre nos froides Comédies modernes, qui n'offrent rien de tous ces travers?

Voyez ensuite le ridicule inconcevable & les prétentions respectives des états, leurs débats éternels, la montre de leurs privileges; & riez encore plus fort.

Les Secretaires du Roi, par exemple, ne savent quel rang occuper : ils s'élevent, ils s'abaissent; leur contenance est mal assurée; ils posent des lignes de démarcation, mais ces lignes sont perpétuellement dérangées. Quel scandale pour la pépiniere de la future noblesse! Leur scrupule dans un temps, leur excessive indulgence dans un autre, tout place sous un jour comique leur embarras, leur prodigieuse facilité, puis leur attitude fiere & repoussante.

Mais savez-vous l'histoire de cet honnête marchand d'étoffes, qui avoit coutume de dire à tout propos, *je veux être pendu si cela n'est pas vrai*, *je veux être pendu si je ne fais pas telle chose?* Il fit fortune, & acheta une charge de Secretaire du Roi. Le lendemain même de son acquisition, il s'écria devant une nombreuse assemblée : *Si ce que j'affirme n'est pas véritable, je veux être décollé.* Qui n'auroit pas ri?

Charge de Secretaire du Roi; *savonnette à vilain*, dit le proverbe. Mais un acquéreur disoit avec beaucoup de sens : *Ce qui est ridicule aujourd'hui, dans cent ans d'ici produira d'excellentes raisons.*

Avoir une occupation différente de son voisin, est un titre pour se moquer de lui. Le Notaire &

le Greffier fe jugent féparément l'un au-deffus de l'autre ; le Procureur & l'Huiffier fe regardent comme de deux caftes différentes ; les Commis établiffent entr'eux de plus grandes différences ; l'homme d'un bureau s'eftime un petit miniftre, & dit : *Nous avons fait, nous avons décidé*, & *nous ordonnerons.* Le caiffier fe croit fort au-deffus du liquidateur, & ainfi réciproquement. Je ne fais fi le marchand de vin vifite le vinaigrier, & fi le libraire n'attend pas que le papetier faffe les premiers pas ; le Confeiller au Parlement voit en pitié un Confeiller du Châtelet, & fi vous voulez faire évanouir une femme de robe, vous n'avez qu'à lui parler d'une Préfidente d'élection.

L'on met fouvent en délibération dans la bourgeoifie, fi l'on rendra la vifite à fon voifin, & fi l'on n'en feroit pas difpenfé par quelque dignité perfonnelle, comme par exemple celle de marguillier, de fyndic de fa communauté, de quartenier, de futur Echevin, qui doit graver fon nom fous la ftatue équeftre de nos Rois.

Parcourez jufqu'aux métiers : ils ont établi entr'eux une efpece de féparation. Derniérement un tailleur du Roi fe fit faire une perruque par la main la plus habile, parce qu'un tailleur du Roi doit être fupérieurement coëffé. Quand le maître perruquier eut apporté & pofé fon chef-d'œuvre, le tailleur lui demanda avec gravité, combien ? — Je ne veux point d'argent. — Comment? — Non ; vous êtes auffi habile dans votre art que je le fuis dans le mien : eh bien, que vos cifeaux me coupent un habit. — Vous vous méprenez, mon cher ; mes cifeaux & mon aiguille, confacrés à la Cour, ne travaillent pas pour un perruquier. — Et moi, reprit l'autre, je ne coëffe pas un tailleur. Et joignant le gefte à la parole, il lui ar-

racha la perruque de deſſus la tête, & court encore.

Les débats opiniâtres des différentes communautés ſont fort divertiſſants. Ces demandes reſpectives étoient d'un excellent revenu pour le Palais il y a quelques années; voilà pourquoi il favoriſoit tant les *maîtriſes*. Les procès ſont devenus plus rares depuis la réunion, quoique l'entêtement ſoit à-peu-près le même entre ces petits corps de marchands.

Mais quel corps aujourd'hui ne prétend pas s'iſoler au milieu des rapports de la machine politique! Tout corps, tant il eſt frappé d'aveuglement, ne ſent que l'injuſtice faite à l'un de ſes individus, & regarde comme étrangere à ſes intérêts l'oppreſſion du citoyen qui n'eſt pas de ſa claſſe.

Le militaire rit des coups qui tombent ſur l'homme de robe; l'homme de robe voit avec indifférence le Prêtre qui s'avilit; le Prêtre croit pouvoir exiſter indépendamment des autres états, & l'orgueil non moins que l'intérêt a diviſé des profeſſions qui ſe touchent, qui ont entr'elles les plus invincibles rapports. Armées les unes contre les autres, elles ſe prévalent tour-à-tour des petits avantages qu'elles ont obtenus la veille, pour les perdre le lendemain; car pendant cette lutte, le Gouvernement, en paroiſſant vouloir les accorder, les pompe & les deſſeche pour les retenir toutes ſous ſa main, & les faire mouvoir à ſa volonté.

Perſonne ne veut ſonger que ces travaux différents ſont liés enſemble, & portent à la maſſe des connoiſſances un trait de lumiere; que la ſcience eſt néceſſairement une, & que toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer la ſource de tous nos maux, l'ignorance & l'erreur.

Auſſi la ſociété, morcelée par cette multitude

de petites & bizarres diſtinctions, eſt-elle devenue une vraie tour de Babel, pour la confuſion des idées & des ſentiments; la ſottiſe y parle comme le génie, & beaucoup plus haut; chacun y déploye ſa pancarte, ſon privilege, ou ſes lettres de maîtriſe; l'académicien & le cordonnier en font également parade de nos jours. Ô Démocrite! où eſt-tu?

CHAPITRE CCCXXXVI.

Ponts.

Le pont au Change, le Petit-Pont & le pont St. Michel, ſont les trois plus anciens de Paris.

La riviere de Seine reſte cachée au milieu de la ville par les vilaines & étroites maiſons qu'on a bâties ſur des arches. Il ſeroit bien le temps de rendre à la ville, & ſon coup-d'œil & ſon courant d'air, principe de ſalubrité.

Sur les ponts où il n'y a point de maiſons, le point de vue eſt admirable; ce qui devroit engager le Miniſtre à prévenir des accidents, qui, dans l'ordre des choſes, ſont à-peu-près inévitables.

Catinat, qui avoit mené la philoſophie à la guerre, diſoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'auſſi beau que le coup-d'œil du milieu du Pont-Royal. Que n'eût-il pas dit, s'il avoit pu plonger ſa vue juſqu'à l'extrêmité de la ville?

C'étoit de-là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763. Cette enceinte immenſe ſi prodigieuſement peuplée; ces quais chargés de têtes rangées en amphithéâtre, & ces figures étrangeres, mêlées aux phyſionomies pariſiennes: car une multitude de payſans étoient accourus de trente & qua-

rante lieues. L'on remarquoit à chaque pas des hommes qui, par leur coſtume, leur étonnement & leur viſage, annonçoient que la curioſité les avoit appellés du fond de leur Province.

Si quelque choſe a pu donner une idée de cette vallée de Joſaphat dont parle l'Ecriture, c'étoit cette aſſemblée mobile & ondoyante, qui tantôt s'écouloit comme des flots, tantôt offroit des phalanges mouvantes, qui ſe balançoient dans un repos animé & majeſtueux. Point de tableau plus admirable par la variété, point de plus étonnant par la population.

On ſouhaite un nouveau pont pour la communication du fauxbourg Saint-Honoré, du Roule & de Chaillot, au fauxbourg St. Germain, au Palais-Bourbon & aux Invalides. L'accroiſſement de la ville le rend indiſpenſable.

Conſtruit en face de la grande allée des Invalides, il ſerviroit à joindre les Boulevards du Nord & du Midi, l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs, il n'y auroit aucun déplacement à faire, & l'on ſeroit maître du terrein des deux rives oppoſées.

Vingt-ſix quais revêtus de pierres de taille avec des gardes-foux à hauteur d'appui, ceignent la riviere, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits, pour former des abreuvoirs.

Au moyen de quelques alignements, on pourroit avoir, depuis la porte Saint-Jacques juſqu'à celle de Saint-Martin, une rue qui traverſeroit tout Paris, & qui auroit deux mille cinq cents toiſes. On pourroit aligner une autre rue depuis la porte Saint-Antoine juſqu'à la porte Saint-Honoré, qui auroit la même grandeur, & qui couperoit la précédente à angle droit.

On a pluſieurs égouts voûtés & couverts. Il ſe-

roit à desirer que la même construction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il n'y a point d'égout dans la Cité, & ailleurs les immondices vont à la riviere.

L'eau qui lavoit l'égout de Bievre, s'est perdue dans une de ces concavités effrayantes, occasionnées par les carrieres dont nous avons parlé, & sur lesquelles des maisons sont bâties, sans que les habitants, endormis dans une heureuse sécurité, soupçonnent qu'elles portent sur des abymes.

Le sol de la ville est rempli de coquillages fossiles; on y reconnoît des peignes, des vis, des buccins, des tellines. Les carrieres d'alentour offrent aussi des coquillages entre deux couches, dont l'une est marneuse, l'autre pierreuse.

La circonférence de Paris est de dix mille toises. On a tenté plusieurs fois de borner son enceinte; les édifices ont franchi les limites; les marais ont disparu, & les campagnes reculent de jour en jour devant le marteau & l'équerre.

CHAPITRE CCCXXXVII.

Consommation.

TOUS les Almanachs vous disent qu'il se consomme par an quinze cents mille muids de bled, quatre cents cinquante mille muids de vin, non compris la bierre, le cidre, l'eau-de-vie; cent mille bœufs; quatre cents quatre-vingts mille moutons; trente mille veaux; cent quarante mille porcs; cinq cents mille voies de bois; dix millions deux cents bottes de foins & de paille; cinq millions quatre mille livres de suif; quarante deux mille muids de charbon, &c.

Ces ſortes d'états ont des différences aſſez conſidérables ſelon les années : il eſt preſque impoſſible d'avoir des certificats qui ayent une certaine juſteſſe, parce que ceux qui perçoivent les droits ſur ces conſommations, ont intérêt de déguiſer ce qu'ils reçoivent.

On peut dire que le Pariſien en général eſt ſobre forcément, ſe nourrit très-mal par pauvreté, & économiſe toujours ſur ſa table, pour donner au tailleur ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches, d'un autre côté, gaſpillent ce qui nourriroit deux cents mille pauvres.

Paris aſpire toutes les denrées, & met tout le Royaume à contribution. L'on ne s'y reſſent pas des calamités qui affligent quelquefois les campagnes & les Provinces, parce que les cris du beſoin ſeroient là plus dangereux qu'ailleurs, & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approviſionnements au zele infatigable des magiſtrats; il mérite des louanges.

Mais conſidérons en même-temps, que, placé au milieu de l'Iſle-de-France, entre la Normandie, la Picardie & la Flandre, ayant cinq rivieres navigables, la Seine, la Marne, l'Yone, l'Aiſne & l'Oiſe (ſans parler des canaux de Briare, d'Orléans & de Picardie), les greniers de la Beauce preſque à ſes portes; une riviere qui, en ſortant, ſerpente par des contours preſque de cent lieues, comme pour donner aux marchandiſes & denrées la facilité de remonter; Paris, d'après ces avantages que la nature lui a accordés, jouit par lui-même de la ſituation la plus propre à voir l'abondance régner dans ſes murailles.

Le commerce de cette ville n'eſt preſque qu'un commerce de conſommation, excepté quelques

objets de goût & de luxe; mais ces consommations sont considérables.

Il tire de toutes les manufactures du Royaume; mais il a peu de fabriques, à cause de la cherté de la main-d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainsi que les bijoutiers, en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'emporte toujours sur la richesse de la matiere.

Tout ce qui entre à Paris n'est donc pas pour y rester. Les matieres y viennent pour être façonnées; puis elles en sortent embellies de ce goût exquis qui leur donne à toutes une forme nouvelle.

Le bureau des rouliers est d'une grande commodité pour faire parvenir dans les pays les plus lointains les marchandises & effets qu'on leur confie; les commissionnaires en sont fideles & exacts. Mais le commerce se plaint vivement d'une nouvelle ferme, d'un nouveau privilege exclusif, qui le gêne & le rançonnera dans la suite.

M. l'Abbé d'Expilly, qui a porté si haut la population générale du Royaume, & qui paroît l'avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *six cents mille ames*. Il se fonde tantôt sur le nombre *trente*, choisi pour multiplier les naissances, tantôt sur l'état des maisons & des familles imposées à la capitation.

Mais tous les calculs, ainsi que les raisonnements moraux, se trouvent le plus souvent en défaut quand on parle de la Capitale. Lorsque l'on compte par les baptêmes, comment fera-t-on entrer dans le calcul cette grande affluence d'étrangers qui y viennent, qui y sont domiciliés sans y avoir reçu le baptême? ce qui, sans compter les Juifs, doit augmenter la population d'un quart.

Paris consomme plus de deux millions de sep-

tiers de bled par an. Voilà ce qui eſt ſûr, & ce que ne diſent point les almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cents quarante-deux paroiſſes & quarante-ſept mille ſix cents quatre-vingt-cinq feux. Les limites de la ville ſe ſont étendues. Le Gros-Caillou eſt devenu un fauxbourg conſidérable; tous les marais ont été ornés de maiſons. M. de Vauban, en 1694, détermine la population à *ſept cents vingt mille perſonnes.* Nous eſtimons donc que Paris renferme aujourd'hui *neuf cents mille ames environ;* & la banlieue, près de *deux cents mille.* Les calculs de M. de Buffon & ceux de M. d'Expilly paroiſſent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que, depuis vingt-cinq ans, la population eſt par-tout plus conſidérable.

Au milieu de ce *ſalmis* de l'eſpece humaine, on peut bien compter deux cents mille chiens & preſqu'autant de chats, ſans les oiſeaux, les ſinges, les perroquets, &c. Tout cela vit de pain ou de biſcuit.

Point de miſérable qui n'ait dans ſon grenier un chien pour lui tenir compagnie. On en interrogeoit un qui partageoit ſon pain avec ce fidele camarade; on lui repréſentoit qu'il lui coûtoit beaucoup à nourrir, & qu'il devroit ſe ſéparer de lui. *Me ſéparer de lui!* reprit-il, *& qui m'aimera?*

Or, en ſuppoſant le ſyſtême des économiſtes admirable, il viendroit toujours ſe briſer contre la Capitale, qui exige un régime tout différent, parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

La ville eſt ouverte, & preſque dans l'impoſſibilité d'avoir une enceinte de murailles. Elle offre une ſurface trop immenſe. Il faudroit un genre de fortifications particulier; elle n'a point de tours,

de murs, de remparts, & n'y ſonge pas. Au-lieu de citadelle & de portes antiques, elle a des barrieres, où des Contrôleurs & un Receveur vous font payer une roquille de vin, & un pigeon s'il n'eſt pas cuit. Comme un jour nous paroîtrons barbares & petits à l'œil de la ſaine politique, lorſqu'elle aura démontré aux adminiſtrateurs des nations la double erreur de leurs raiſonnements & de leurs calculs !

CHAPITRE CCCXXXVIII.

Balcons.

C'EST un ſpectacle curieux que de voir tout à ſon aiſe, du haut d'un balcon, le nombre & la diverſité des voitures qui ſe croiſent & s'arrêtent mutuellement; les piétons qui, ſemblables à des oiſeaux effrayés ſous le fuſil du chaſſeur, ſe gliſſent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraſer. L'un qui franchit le ruiſſeau de peur de s'éclabouſſer, & qui, manquant l'équilibre, ſe couvre de boue des pieds à la tête; l'autre, qui pirouette en ſens contraire, une face dépoudrée, & le paraſol ſous le bras.

Devant une voiture dorée, doublée de velours, attelée de deux chevaux d'une taille égale & parfaite, dont les glaces tranſparentes offrent une Ducheſſe dans tout l'éclat de ſa parure, ſe traîne un fiacre tout délabré, couvert d'un cuir brûlé, & qui, pour glaces, a des planches. Le malheureux harcele & fouette deux chevaux, dont l'un eſt borgne, & l'autre boîteux. Cette voiture traînante arrête l'impatience des courſiers à la bouche écumante, dont on contient à peine l'ardeur. Le bril-

lant équipage eſt obligé de modérer ſon pas juſqu'au carrefour voiſin ; il s'élance alors comme un trait, broyant le pavé, dont il fait jaillir des étincelles. Comparez ſon vol à la marche peſante de ces lourds chariots qui roulent péniblement ſous des maſſes énormes, & effrayent le paſſant qui tremble d'être applati ſur la borne que leur eſſieu déplace.

Un Procureur, pour ſa piece de vingt-quatre ſols, arrête le Garde-des-Sceaux ; un recruteur, un Maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un Archevêque. Tous ces différents états à la file, & les cochers qui parlent leur langue ſcandaleuſement énergique devant la Robe, l'Egliſe & les Ducheſſes ; les porte-faix du coin, qui leur répondent du même ſtyle. Quel mêlange de grandeur, de pauvreté, de richeſſes, de groſſiéreté & de miſere !

Entendez-vous la petite voix aigre de la Marquiſe impatientée, qui ſe mêle aux jurements effroyables d'un charretier apoſtrophant l'enfer & le paradis ? Tout dans ce tableau mouvant de *vis-à-vis*, de *berlines*, de *déſobligeantes*, de *cabriolets* & de *carroſſes de remiſes*, paroît bizarre, ſingulier, riſible.

Voyez dans l'équipage à glaces la laide femme de qualité avec ſon rouge, ſes diamants, ſa pâte luiſante ſur le viſage ; tandis que la roturiere tout à côté, ſous une ſimple robe, eſt brillante de fraîcheur & d'embonpoint.

Voyez le Prélat enfoncé dans ſes couſſins, ne penſant à rien, étalant ſa croix pectorale ; tandis que le vieux Magiſtrat, dans une antique berline, lit quelque requête. Le petit-maître, la tête à la portiere, crie à ſe démettre la luette : *Eh bien, marauds, cela finira-t-il ?* Ses menaces ſe perdent

dans les airs. Il voudroit jurer; mais ſon accent grêle ne frappe point le dur tympan de l'oreille des charretiers. Il n'a fait que déranger ſes boucles en ſe remuant. Le Médecin le regarde en pitié, & le gros financier au col apoplectique eſt indifférent à tout ce qui ſe paſſe, ainſi qu'à l'heure qui s'écoule.

L'embarras s'accroît, enchaîne ſix cents voitures; & il faut que chacun attende, malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris ſon cours.

Quel étoit donc l'empreſſement de ce *mirliflore* ſans voix? Avoit-il un rendez-vous? Non: c'eſt qu'il vouloit ſe montrer ſucceſſivement aux trois ſpectacles, à l'Opéra, à la Comédie Françoiſe & aux Italiens.

CHAPITRE CCCXXXIX.

Faux Cheveux.

Vous voyez la tête de cette belle femme, ſi remarquable par l'édifice de ſa coëffure & ſes longs cheveux flottants; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance.... Eh bien! ils ne lui appartiennent pas. Ils ſont empruntés à des têtes de morts; & ce qui la décore à vos yeux, eſt la dépouille de ſujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuſes, & dont les noms ſeuls offenſeroient ſa délicateſſe, ſi on oſoit les prononcer en ſa préſence.

Cependant elle s'enorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expoſe à hériter des principes nuiſibles qu'ils peuvent receler encore. En effet, on ſe ſervoit de colliers & de bracelets *de cheveux treſſés*. L'expérience a décidé qu'il falloit y re-

noncer, à cauſe des dartres qu'ils produiſoient.

Mais les femmes aiment mieux ſupporter des démangeaiſons incommodes que de renoncer à leur coëffure. Elles calment la vivacité de ces démangeaiſons, en faiſant uſage du *grattoir*. Le ſang ſe porte avec impétuoſité à la tête ; les yeux deviennent rouges & animés : qu'importe ! on étale l'édifice dont on eſt idolâtre.

Indépendamment des faux cheveux, il entre dans cette coëffure un *couſſin* énorme, gonflé de crin, une forêt d'épingles longues de ſept à huit pouces, & dont les pointes aiguës repoſent ſur la peau. Une quantité de poudre & de pommade, qui admettent dans leur compoſition des aromates, & qui contractent bientôt de l'âcreté, irritent les nerfs. La tranſpiration inſenſible de la tête eſt arrêtée, & elle ne ſauroit l'être dans cette partie du corps, ſans le plus grand danger.

Si un fardeau venoit à tomber ſur cette belle tête, elle riſqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier dont elle eſt hériſſée.

Pendant le ſommeil, on comprime encore & la fauſſe chevelure, & les épingles, & ces ſubſtances étrangeres & colorantes, à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainſi empaquetée acquiert un triple volume, & s'enflamme ſur l'oreiller.

Les maux d'yeux, la maladie pédiculaire, l'inflammation du cuir chevelu, naiſſent de cette complaiſance outrée pour une coëffure bizarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos ; & le couſſinet, baſe eſſentielle de l'édifice, n'eſt quelquefois changé que lorſque la toile eſt détruite (l'oſerai-je dire !) par la craſſe infecte qui ſéjourne ſous ce brillant diadême.

La plupart des femmes ne ſe donnent pas le temps d'enlever tout le ſuperflu de la tête, parce

que les heures du plaiſir ſont précieuſes, & que la journée entiere eſt conſacrée à la table, au jeu & à la danſe. On ne peut plus ſe coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

La ſanté ſe dérange; on abrege ſes jours; on perd le peu de cheveux qu'on avoit; on eſt affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'éréſipeles; tandis que la villageoiſe, la payſanne, qui ſe tient la tête propre & nette, qui ne ſe ſert que de linge blanc & bien leſſivé, qui uſe d'une pommade ſans aromates & d'une poudre ſans odeur, ne reſſent aucune de ces incommodités, conſerve ſes cheveux juſques dans ſa vieilleſſe, & les étale aux yeux de ſes arriere-petits-enfants, lorſque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

Au reſte, l'art du perruquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, eſt parvenu au plus haut point de perfection, & la perruque ou *le tour* imite aujourd'hui le naturel à s'y méprendre de près comme de loin.

CHAPITRE CCCXL.

Fourniſſeurs.

On ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fourniſſeurs*, qui avancent pendant des années entieres le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à M. le Marquis, à M. le Comte, à M. le Duc. C'eſt le privilege de la Nobleſſe. On ne prêteroit pas de même au bourgeois; on le preſſeroit : mais on attend, lorſqu'il s'agit d'un homme titré.

Telle maiſon noble doit au boucher ſix années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre ; les domeſtiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute maiſon roturiere ſolde au bout de chaque année.

Dès qu'il y a des armoiries au-deſſus d'une porte-cochere, le tapiſſier meuble l'hôtel ſur une ſucceſſion éventuelle ; on compte les maiſons qui ſont au pair. Il y a toujours dans les plus riches & les mieux ordonnées, quelques années en-arriere.

Quand les fourniſſeurs, impatients d'attendre, ſollicitent enfin leur payement, l'Intendant vient au lever de M. le Duc, & lui dit : Monſeigneur, votre maître-d'hôtel ſe plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un ſol ; votre cocher dit que vous n'avez qu'une ſeule voiture en état de ſervir, & que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, ſi vous ne lui donnez un à-compte de dix mille francs ; le marchand de vin refuſe de remplir votre cave, le tailleur de vous donner des habits... *Les impertinents !* s'écrie le maître, *qu'on aille chez d'autres. Je leur retire ma protection.*

Il trouve d'autres fourniſſeurs, quoique les premiers n'ayent pas été payés. Le ſoir il riſque cinq cents louis d'or au jeu ; & s'il en perd cinq cents autres, il les paye le lendemain. Un créancier de cartes l'emporte toujours ſur un créancier de pain ou de viande.



CHAPITRE CCCXLI.

Plâtres neufs.

Les plâtres que l'on employe dans la conſtruction des maiſons font beaucoup de mal, parce qu'ils ſechent difficilement, & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux : la vapeur des murs eſt funeſte & cauſe des accidents innombrables. Ces émanations enfin ont dans nos foyers des influences meurtrieres. De-là des paralyſies & autres maladies, dont l'origine eſt attribuée à des cauſes étrangeres.

On abandonne ces maiſons neuves & humides aux filles publiques : on appelle cela *eſſuyer les plâtres.* Mais au bout de deux ou trois années, ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de dangereux.

Ecoutons un phyſicien que je vais tranſcrire.

„ Le plâtre & la chaux, pendant leur calcina„ tion, ſe chargent d'une grande quantité de phlo„ giſtique qui tend ſans ceſſe à ſe diſſiper. Ce phlo„ giſtique ayant plus d'affinité avec les acides qu'a„ vec les deux matieres terreuſes auxquelles il eſt „ uni, les abandonne avec facilité pour s'unir à „ l'acide de l'air. De cette union il réſulte un ſou„ fre très-volatil; ſoufre qui s'unit à ſon tour à „ la terre alkaline de la chaux & du plâtre, & „ forme une combinaiſon connue en chymie ſous „ le nom d'*hepar ſulphuris*, ou foie de ſoufre. „ La préſence de ce foie de ſoufre eſt ſenſible, „ lorſqu'on fait éteindre la chaux dans un lieu „ fermé.

„ Suivant

„ Suivant l'obſervation de tous les chymiſtes,
„ le foie de ſoufre diſſout, non-ſeulement la majeure partie des métaux, mais encore les ſubſtances animales & végétales : il corrode, il détruit ſur-tout les matieres animales; & l'on doit concevoir aiſément les déſordres affreux qu'il peut cauſer & qu'il cauſe en effet dans nos viſceres, quand nous le reſpirons ".

M. le Comte de Milly, de l'Académie des Sciences, célebre par des découvertes utiles en chymie, a donné un mémoire ſur la maniere d'*aſſainir* les murs nouvellement faits. C'eſt un préſent fait par un ami de l'humanité aux grandes villes, & ſur-tout à la Capitale, trop indifférente ſur les maux qui réſultent des plâtres. On poſſede, graces à lui, une théorie ſatisfaiſante ſur la nature du danger & ſur les moyens de le prévenir. Ce mémoire ſe trouve dans le *Journal de Monſieur*, *année* 1779. J'invite tous les propriétaires & locataires de maiſons neuves à y recourir.

CHAPITRE CCCXLII.

Inoculation.

LONG-TEMPS combattue, elle a enfin triomphé. Une ſuite conſtante & non-interrompue d'heureux ſuccès en ont fixé parmi nous le regne & les avantages. L'exemple du Monarque, de ſes freres, de pluſieurs Princes & de plus de trois cents mille perſonnes inoculées en Europe ſans ſuites fâcheuſes, ont décidé les eſprits en ſa faveur.

Quand on ſe rappelle tout ce qui a été dit & imprimé contre cette pratique ſalutaire, on voit quelle eſt l'opiniâtreté de l'eſprit de parti, combien

le corps des Médecins s'oppose constamment aux découvertes les plus intéressantes : mais l'on doit sentir aussi, que le temps, de concert avec l'expérience, est le grand maître qui fixe les opinions; car ce ne sont point les ingrats contemporains qui récompenseront l'inventeur heureux ; ce sera la postérité.

On a cru faussement que la petite-vérole étoit une maladie purement accidentelle & contagieuse, & qu'on pouvoit s'en garantir à force de soins & de précautions. M. Paulet, entr'autres, a toujours écrit là-dessus d'après l'idée de la peste. Si on l'écoutoit, il suffiroit d'établir des loix, des réglements, & de publier des ordonnances de police *contre la petite-vérole*, comme on fait pour l'enlevement des boues & le balayage des rues.

Cette erreur a conduit M. Paulet à proscrire l'inoculation, & il nous ordonne, pour parer aux ravages de la petite-vérole, la *séquestration* ; mais tout ce qu'il recommande à ce sujet, est absolument impossible & chimérique.

Dans une ville comme Paris, il nous imposera la gêne, la contrainte, l'interdiction de tout commerce & de toute société parmi les citoyens, amis & parents. Cela peut-il se proposer, cela est-il praticable, quand même on voudroit suivre à la lettre cet étrange précepte?

Puisque, d'après son propre aveu, les traits de ce fléau sont invisibles, que tout leur sert de véhicule, ils se répandront par-tout, ils franchiront toute barriere; comment les enchaîner dans tous les instants, dans tous les périodes de la vie humaine, tandis que l'inoculation nous offre le seul moyen d'anéantir la petite-vérole & de sauver à la fois la vie & la beauté ? ce que des expériences multipliées ne permettent plus de contredire.

Que de terreurs chimériques M. Paulet a répandues! comme avec ſon érudition il nous a environnés de craintes menſongeres! & qu'il eſt bon qu'on ſe raille un peu & à propos de toutes ces productions enfantées dans la ſolitude du cabinet, où l'Auteur accumule mille raiſonnements démentis par la foule des faits.

Mais l'inoculation n'eſt encore en honneur à Paris que dans les claſſes ſupérieures, & chez les perſonnes opulentes; elle n'eſt pas encore deſcendue chez le bourgeois, chez l'artiſan, encore moins chez le pauvre.

Je me promene dans la Suiſſe, je vois chaque pere de famille attentif à faire inoculer ſes enfants dès leur plus tendre jeuneſſe; il croiroit manquer à un devoir eſſentiel, s'il s'y refuſoit par négligence. Auſſi je vois la génération qui s'éleve, belle, fraîche & brillante. Les viſages ne portent plus l'empreinte de ce fléau cruel; tous les fronts ont conſervé cet éclat qui ajoute aux traits de la beauté.

Mais ſi je me promene dans Paris, je vois avec chagrin que les vieux préjugés n'y ſont pas détruits: c'eſt encore un ſpectacle affligeant que de rencontrer des viſages défigurés, ſur des buſtes d'ailleurs gracieux. On a fait intervenir juſqu'à la Religion comme obſtacle à un uſage adopté aujourd'hui chez tous les peuples raiſonnables, & l'on ne ſait combien de temps encore la beauté pariſienne ſera ſoumiſe à cette grêle affreuſe qui épargne les campagnes & les villes de l'heureuſe & tranquille Helvétie.

Pourquoi le Pariſien s'obſtine-t-il à voir le nez & les joues de ſes filles rongés & cicatriſés, leurs yeux éraillés, lorſqu'elles pourroient conſerver ce poli qui, avec la grace qui les anime, en feroit les

plus charmantes créatures de l'Europe? car leur démarche, leur maintien, leurs habillements ont un agrément qui les diſtingue des femmes des autres peuples.

Les premiers ouvrages en faveur de l'inoculation ſont ſortis du ſein de la Capitale, & les Suiſſes ont adopté ces vues heureuſes. Tandis que nous nous épuiſions en ſtériles brochures, que nous combattions l'évidence, que les Prêtres ſe mêloient de ces queſtions purement phyſiques, un peuple ſage, qui ſe rit de la ſuperſtition & qui étend la liberté dont il connoît le prix, ſaiſiſſoit les bienfaits de l'inoculation, & nous laiſſoit la folie des diſputes & l'opiniâtreté de l'aveuglement.

Mais le bon ſens eſt peut-être à Paris la faculté la plus rare, & beaucoup plus rare que l'eſprit même; c'eſt le bon ſens qui manque à cette foule d'habitants. Si on les examine de près, ils ont tous plus d'eſprit & d'imagination que de logique. Le bon ſens, plus commun dans les républiques, appartient moins à un peuple qui n'a point une exiſtence politique; il ne ſe donne pas la peine de chercher la vérité: qu'en feroit-il? Chacun eſt indifférent à tout ce qui ne conſtitue pas ſa profeſſion particuliere; il ne voit qu'elle, & les connoiſſances qui tiennent à l'intérêt général lui échappent ou ne le touchent que foiblement.

Nous avons eu lieu de remarquer pluſieurs fois, que le Pariſien manquoit d'inſtruction, qu'il ſuivoit opiniâtrément les préjugés les plus contraires à ſes véritables intérêts, qu'une foule de vieilles idées lui étoient encore cheres. Ce défaut d'inſtruction dans la majeure partie du peuple n'eſt pas un petit inconvénient, parce qu'il rétrécit de jour en jour les idées religieuſes & politiques, qu'il ſubordonne les choſes les plus ſérieuſes à la futile plaiſanterie,

& qu'il ſera facile de mouvoir ce peuple comme des marionnettes, tant qu'il n'aura pas ſur certains objets des notions exactes & préliminaires.

CHAPITRE CCCXLIII.

Places publiques.

LOUIS XIV a deux places où ſon effigie eſt environnée des trophées & attributs de la victoire; *la place des Victoires* & *la place Vendôme.* Le Monarque a payé cher l'inſcription hautaine, *Viro immortali.* Ce faſte de domination eſt ce qui a attiré à *l'homme immortel* tant d'ennemis dans l'Europe, & qui ébranlerent enfin ſon trône. Ces eſclaves enchaînés, ces bronzes orgueilleux ſuſciterent contre lui des adverſaires qui euſſent été paiſibles, ſans cet airain trop inſultant. Cette renommée aux aîles étendues, qui le couronnoit de ſon vivant, ce globe de la terre à ſes pieds, cette maſſue, cette peau d'Hercule... la vraie grandeur eût dédaigné ce vain appareil. Il avoit mis ſur pied, dans le temps de ſa ſplendeur, deux cents quarante mille hommes d'infanterie, ſoixante mille chevaux, ſans les troupes de ſes armées navales, ſoixante mille matelots enrôlés. Il fut trop heureux, ſur la fin de ſon regne, de recevoir la paix. Il laiſſa l'état endetté & ſur le penchant de ſa ruine.

Les inſcriptions de la place Vendôme ſont d'une peſanteur inſipide & d'une longueur fatigante; auſſi ſont-elles de l'Académie des Belles-Lettres.

La Place-Royale offre la figure de Louis XIII, repréſenté en général Romain, ſans ſelle & ſans étriers. Dans les inſcriptions, il n'eſt queſtion que d'*Armand de Richelieu;* & le ſujet eſt mis fort

au-deſſus du maître. Le Poëte pour cette fois eut raiſon ; il fait parler ainſi le Monarque :

Armand, le grand Armand, l'ame de mes exploits,
Porta de toutes parts mes armes & mes loix,
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire.

Ce qui précede eſt encore plus étonnant. Louis XIII dit :

J'ai ſauvé par mon bras l'Europe d'eſclavage ;
Et ſi tant de travaux n'euſſent hâté mon ſort,
J'euſſe attaqué l'Aſie, & d'un pieux effort,
J'euſſe du ſaint tombeau vengé le long ſervage.

Louis XIII, qui auroit attaqué l'Aſie, s'il eût vécu, pour venger le *ſervage du ſaint tombeau!* Quelle date donneroit-on à ces vers? Ils ſont de 1639. L'idée des croiſades n'étoit donc pas totalement éteinte à cette époque. De quelles opinions ſortons-nous, bon Dieu !

La place de Louis XV préſente un ſuperbe coup-d'œil. Depuis le château des Tuileries juſqu'à Neuilly, la vue n'eſt interrompue par aucun objet; mais veut-on ſavoir le nom des *vertus cariatides* qui ſoutiennent la corniche du piédeſtal ? C'eſt la *force*, c'eſt l'*amour de la paix*, c'eſt la *prudence*, c'eſt la *juſtice*. Enſuite, dans un bas-relief, Louis XV donne la paix à l'Europe. Le ſculpteur a voulu parler de l'avant-derniere guerre. Les connoiſſeurs font plus de cas de la figure du courſier que de celle du Roi. Bouchardon a commencé ce monument, Pigale l'a fini. Mais quand nos ſtatuaires ſauront-ils faire autre choſe que de mettre un Souverain à cheval, la bride à la main? N'y auroit-il pas une autre expreſſion à donner au chef d'un peu-

ple? On voit toujours avec étonnement des noms d'Echevins figurer dans ces monuments publics : ne pourroit-on pas leur ſubſtituer les noms des Généraux qui ont ſoutenu ou vengé le trône?

La ſtatue du bon Henri IV ſur le Pont-Neuf, quoiqu'iſolée, intéreſſe beaucoup plus que toutes les autres figures royales. Cette effigie a un front populaire; & c'eſt celle-là que l'on conſidere avec attendriſſement & vénération.

Qui croiroit que le Cardinal de Richelieu, qui a attaché ſon nom par-tout où il a pu l'accrocher, a fait ſuſpendre à la grille une inſcription où on l'intitule ſans façon, en préſence de Henri le Grand, *Vir ſupra titulos.*

Des vendeuſes d'oranges & de citrons, fruits auſſi beaux que ſalubres, forment un long cordon ſous les regards du bon Roi. Jamais la ſolitude n'environne ſa ſtatue. Le jour & la nuit, la foule des citoyens paſſe & ſalue ſon image.

On voudroit pouvoir toucher la baſe de cette ſtatue vénérée. On va conſtruire des boutiques dans ſon enceinte : elles ſeront peuplées de jolies marchandes de modes, & cet ornement n'eſt pas fait pour déplaire à l'ombre du héros qui fut ſenſible toute ſa vie aux charmes de la beauté.

Outre la place de Louis XIV, ce Monarque a encore des arcs-de-triomphe érigés à ſa gloire, pour perpétuer le ſouvenir de ſes victoires; mais aucun monument n'a parlé de ſes défaites.

Conſidérez la porte Saint-Denis, chef-d'œuvre d'architecture : toujours le Monarque dans la gloire... Comme Eugene l'humilia ! A la porte Saint-Bernard, on voit Louis XIV tenant la corne d'abondance avec cette inſcription : *Ludovico magno abundantia parta.* Dans un temps de diſette, un Gaſcon traduiſit *abundantia parta* par *l'abondance*

eſt partie; & ce contre-ſens n'en étoit pas un.

Il n'y a plus de porte Saint-Antoine; on l'a ſagement ſacrifiée à la commodité publique, ainſi que l'on a abattu la porte Saint-Honoré & la porte de la Conférence. Il n'y a plus d'Egliſe des Quinze-Vingt rue Saint-Honoré; il n'y a plus d'hôtel des Mouſquetaires; dans un quart de ſiecle, la phyſionomie de la ville a changé, & c'eſt en bien; doux préſage pour l'avenir. Quand fera-t-on diſparoître de même tout ce qui gêne la voie publique, & tout ce qui porte un caractere dégoûtant & meſquin? Ecrivons, & ne nous laſſons pas de plaider en faveur des embelliſſements utiles; fatiguons les hommes en place, qui demandent à être fatigués.

Quand voudra-t-on employer des inſcriptions françoiſes, afin que le peuple ſache un peu ce qu'on veut lui dire? Notre langue a ſa préciſion & ſon énergie; pourquoi toujours la langue des Romains?

CHAPITRE CCCXLIV.

Le Parlement.

LES Parlements ſont-ils une émanation des Etats-Généraux? Les remplacent-ils dans leur abſence par la nature même de la Monarchie, qui admet néceſſairement un corps intermédiaire? Ont-ils été plus utiles aux Rois qu'aux peuples, ou aux peuples qu'aux Rois? Nont-ils pas achevé de détruire nos antiques libertés, en offrant à la nation un rempart vain & illuſoire? Sont-ils des repréſentants de la nation, lorſque leurs charges ſont tout-à-la-fois héréditaires & vénales, caractere diſtinctif de l'ariſtocratie qui ſe trouve au ſein de la Monarchie? Qui les a chargés, tantôt

de livrer le peuple au Roi, tantôt de réſiſter au Roi ſans le vœu du peuple?

Mais auſſi n'ont-ils pas quelquefois oppoſé une digue ſalutaire à des édits burſaux, & arrêté les coups trop violents du pouvoir abſolu? N'ont ils pas eu des moments de force & de ſageſſe? Mais pourquoi ſont-ils preſque toujours en-deçà des idées de leur ſiecle? Pourquoi ont ils été mus tantôt par la Cour, tantôt contre cette même Cour, & le plus ſouvent à leur inſu?

Pourquoi le Parlement de Paris s'eſt-il comme détaché des autres Cours? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à la ſuppreſſion des maîtriſes? Pourquoi maintient-il les plus vieilles prérogatives & les plus abuſives; le Gouvernement féodal étant tombé, & ne devant plus exiſter, puiſqu'il n'y a plus qu'un maître? Pourquoi, ſollicité par l'autorité royale, a-t-il refuſé d'aſſurer aux Proteſtants l'état civil? Pourquoi a-t-il ſoutenu le *pour* & le *contre*, comme s'il n'étoit jaloux que d'élever la voix? D'où naît ſa foibleſſe étrange dans telle circonſtance, & ſa force prodigieuſe dans telle autre?

Ce corps a-t-il une politique ſuivie, ou bien obéit-il au haſard? Seroit-il comme le petit poids qui court ſur la balance romaine? Ici il n'eſt que zéro, là il fait tout-à-coup équilibre à une force puiſſante & conſidérable.

Comment les Parlements, devant être chers aux Souverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique, ont-ils preſque toujours été expoſés à l'humeur capricieuſe de ces mêmes Souverains? Qu'eſt-ce que l'enregiſtrement? Je n'ai jamais bien ſu le comprendre. Qu'eſt-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle & patriotique, digne des Républi-

ques, & qui n'ont rien opéré? Enfin, qu'eſt-ce que la réſiſtance des membres du Parlement aux volontés du Monarque? Sont-ils des repréſentants de la nation, ou de ſimples Juges créés pour rendre la juſtice au nom du Roi?

Voilà des queſtions délicates qui n'appartiennent point à cet ouvrage, & que je me garderai bien de vouloir réſoudre. Les raiſonnements & les faits peuvent militer de part & d'autre, & les circonſtances ſeules feront de ce corps une ombre ou une réalité.

Si les Bourbons regnent aujourd'hui, ils le doivent à la fermeté du Parlement de Paris lors de la Ligue. Il pourroit renaître un jour une époque à-peu près ſemblable, où ce corps influeroit d'une maniere auſſi inattendue & tout auſſi déciſive.

Il a fait le mal comme le bien. Obéiſſant à je ne ſais quel moteur inviſible qui le domine tel jour, ſes principes ne paroiſſent rien moins que fixes. Il eſt toujours le dernier à embraſſer les idées ſaines & nouvelles. Il ſemble vouloir combattre aujourd'hui cette philoſophie dont la voix lui a été derniérement ſi utile. Il a tort. L'établiſſement de l'Académie Françoiſe (qui le croiroit!) lui a inſpiré dans le temps les plus vives allarmes. Lâché contre les Jéſuites, il a dévoré ſa proie avec trop de fureur. Il paroît avoir un beſoin ſourd de détruire, plutôt que d'édifier ou de réformer avec une ſage conſtance.

Le Parlement de Paris a fait brûler vif en 1663 Simon Morin, parce qu'il ſe diſoit *incorporé à Jeſus-Chriſt*. Cette épouvantable barbarie date du *beau* ſiecle de Louis XIV, lorſqu'il donnoit des fêtes élégantes & ſuperbes, lorſque Corneille, Racine, la Fontaine écrivoient, lorſque Lebrun

tenoit le pinceau, lorſque Lully & Quinaut marioient leurs talents. Mais les Poëtes, les Peintres, les Sculpteurs, les Muſiciens décorent une nation & ne l'éclairent pas.

Un Philoſophe courageux auroit ſauvé la vie à Simon Morin, en démontrant la double démence des Juges & de l'accuſé. Ce Philoſophe ne ſe trouva pas. Boileau fit la même année une plate ſatyre, non contre le Parlement qui avoit livré à l'horrible ſupplice des flammes un inſenſé, mais contre quelques Auteurs qui ne verſifioient pas auſſi heureuſement que lui. Racine, s'enfermant dans ſon cabinet, compoſa une tragédie Françoiſe d'après une tragédie Grecque; il immola ſon *Iphigénie*, & parla de *Calchas*, ſans oſer faire la moindre alluſion à cette atroce cruauté. Fénelon lui-même n'a rien dit. Qui de tous ces hommes célebres a parlé? C'eſt une honte éternelle à tous les Ecrivains polis du *beau ſiecle* de Louis XIV, que je ſerois tenté d'appeller *à demi-barbare*.

Aujourd'hui les actions des Juges ſont obſervées, & leur iniquité ne paſſeroit pas ſans réclamation. Quand le même Parlement fit périr par un horrible ſupplice l'infortuné de la Barre, un cri univerſel s'éleva contre cet arrêt fanatique, ſauva la victime de la flétriſſure, & rendit le corps des Juges plus odieux que le tribunal de l'Inquiſition.

C'eſt ce cri de la raiſon qui a ſauvé, en 1776, l'Auteur de *Philoſophie de la Nature*. Le Châtelet l'avoit décrété de *priſe de corps*, & le tenoit priſonnier à côté de *Deſrues*; mais malgré le deſir extrême qu'avoient les Juges d'envoyer l'Ecrivain *faire amende honorable, la torche en main, devers la place de Greve*, l'opinion publique s'oppoſa tellement à une ſentence auſſi

abſurde, que le Parlement, tribunal en dernier reſſort, caſſa toute l'inepte procédure, & renvoya l'Auteur abſous.

La perſécution du Châtelet parut ſi mépriſable & ſi ridicule, qu'elle ne put même valoir à l'Auteur une ſorte de célébrité : il reſta obſcur. Cet événement ſingulier ne captiva point l'opinion publique. On diroit que je parle ici d'un fait ancien, & il eſt tout récent.

Ce même Parlement fait traîner ſur la claie les *ſuicides*, les fait ſuſpendre à la potence par les pieds, au-lieu de les conſidérer comme des *mélancoliques* atteints d'une maladie réelle.

Il fait brûler les *pédéraſtes*, ſans ſonger que la punition de cette vilenie eſt un ſcandale public, & que c'eſt un de ces actes honteux qu'il faut couvrir des voiles les plus épais.

Un habitant de Lyon & de la Rochelle eſt obligé de venir plaider à Paris. C'eſt aller chercher la juſtice à une grande diſtance. Mais cet abus eſt invétéré, & il ſeroit difficile de toucher à une coutume qui, dans ſon antique biſarrerie, a quelques avantages.

Quand les Rois alloient dans une eſpece de coche, les Conſeillers & les Préſidents arrivoient au Palais, montés ſur une mule. Aujourd'hui que les Rois de France ont infiniment plus à dépenſer pour leur Maiſon, il eſt juſte que les Conſeillers & les Préſidents, qui *remontrent* & qui *enregiſtrent*, partagent un peu l'opulence & le luxe des Monarques.

Ce Parlement s'appuye dans les orages ſur ſes Avocats & ſes Procureurs, & les oblige à jeûner pour ſes intérêts propres. On compte cinq cents cinquante Avocats ſur le tableau. Il n'y a pas une cauſe par mois pour chaque Avocat. Les Procu-

reurs, dans ces temps de crise, ne goûtent pas infiniment les *remontrances*. Les Avocats plus fiers disent qu'ils ont fermé leurs cabinets, mais les pieces d'écritures & les consultations vont sourdement leur train; le client en est quitte pour passer par l'escalier dérobé.

Lorsqu'un livre a l'approbation de l'Europe, qu'on le lit par-tout, qu'on en admire les idées neuves, fortes, grandes & justes, l'Avocat-général vient *à la barre de la Cour*, fait un réquisitoire plein de *non-sens* & assaisonné de déclamations; il détache quelques phrases à la mode des Journalistes & les sous-ligne. Le livre est condamné à être brûlé au pied du grand escalier, ou de l'escalier Saint-Barthélemi, comme *hérétique*, *schismatique*, *erronné*, *violent*, *blasphémateur*, *impie*, *attentatoire à l'autorité*, *perturbateur du repos des Empires*, &c. Il n'y a pas une seule épithete à rabattre.

On allume un fagot en présence de quelques polissons oisifs qui se trouvent là par hasard. Le Greffier substitue une vieille Bible vermoulue au livre condamné. Le bourreau brûle le saint volume poudreux, & le Greffier place l'ouvrage anathématisé & recherché dans sa bibliotheque.

Encore étourdi du coup de massue que lui a porté le Chancelier Maupeou, ce corps ne sait plus quelle route tenir; ses idées semblent confuses, embarrassées; il ne sait s'il doit embrasser une certaine confiance en lui-même d'après sa base antique, ou laisser dénouer le fil des événements, pour en mettre à profit les diverses circonstances. Il paroît avoir adopté ce dernier parti : son repos ressemble à un sommeil; les uns le croyent mort; il se réveillera, disent les autres. S'il ne donne aucun signe de vie, disent les troisiemes,

c'eſt qu'il prépare ſa réſurrection; c'eſt qu'il médite dans le calme ce qui lui a toujours manqué, une adroite politique; il étudiera mieux qu'il n'a fait les idées de ſon ſiecle.

Quoi qu'il en ſoit, ce corps a toujours une grande force, qui a ſouvent inquiété le trône ; & laquelle ? me demanderez-vous. La force d'inertie !

CHAPITRE CCCXLV.

Le Clergé.

SON ſiege, pour ainſi dire inviſible, eſt principalement à Verſailles; c'eſt-là qu'il travaille ſourdement, qu'il examine de près les claviers qu'il doit toucher. Il maintient ſon exiſtence & ſon crédit par des moyens ſouples, adroits, & qui varient ſelon les circonſtances.

Le corps qui a le moins de préjugés, (le croiroit-on!) c'eſt le Clergé. Il ſait très-bien ce qu'il fait; il connoît le cours & l'aſcendant des opinions régnantes; il a reconnu ſa véritable poſition; il fait quelquefois le fanatique dans des mandements, & il ne l'eſt pas. Il fixe les yeux en tremblant ſur le précipice où la loi des deſtins l'entraîne; il en recule l'époque qu'il juge lui-même inévitable. Mais il l'éloigne en n'affectant ni crainte, ni audace; & mettant à profit les paſſions de tout ce qui l'environne, il ſe défend de ces paſſions indiſcretes qui agitent les autres corps, & les empêchent de marcher droit vers un but unique.

Lui-même donne un frein à ſa milice ſuperſtitieuſe qu'il mépriſe, tandis qu'il eſtime ſes ennemis. Il eſt éclairé ; il ne commettra point de

grandes fautes; il ſonge à *l'utile*, prêt à céder *l'arbitraire* quand les événements éclos du ſein du temps l'exigeront; enfin, il ſe défend avec les ſeules armes qui lui reſtent; il les eſtime fantaſtiques, mais il ne les abandonne point pour cela, parce qu'il connoît la Cour, les Grands, la nation, & le reſpect involontaire qu'ont les hommes pour des privileges abuſifs, mais antiques.

Il ſait ménager juſqu'aux plumes qui lui livrent la guerre. Il ne répond que par le ſilence, laiſſant les diſcuſſions théologiques aux batailleurs de profeſſion, & s'appuyant avec plus de ſûreté ſur la baſe réelle de ſon opulence.

Ce corps me paroît doué de la politique la plus fine, & juſqu'ici la plus heureuſe. Moins perſécuteur que jamais, ne ſollicitant preſque plus de Lettres de cachet contre les Proteſtants & leurs filles, parlant de tolérance, occupé de jouiſſances voluptueuſes & paiſibles, ſatisfait, tant que l'extérieur du culte ne recevra aucune breche, il laiſſera paſſer les opinions contraires, ſans leur oppoſer une digue imprudente; car il ſent bien qu'il leur donneroit peut-être un volume & une force plus conſidérables.

Il regarde toujours comme ſes plus redoutables ennemis les Proteſtants, & ſur-tout les Anabaptiſtes, qui deviennent très-nombreux dans quelques Provinces de France; mais il ne ſeroit pas trop éloigné de faire une ſorte de pacte amical avec les Philoſophes, parce qu'il voit qu'il ne perdra rien par la tolérance, & qu'il riſqueroit beaucoup en ſuivant un ſyſtême oppoſé.

Quand il changera de forme, ſa métamorphoſe ſera rapide; il ſe modifiera ſans une grande réſiſtance, abandonnant tout-à-coup le chimérique pour s'attacher au réel. Il ſait que c'eſt ſa richeſſe

même qui servira à l'affaisser. Il prévoit que le combat ne sauroit être long, & que le parti foible devra céder le tout pour en conserver du moins des fragments larges & précieux. *La grandeur du Clergé catholique*, a dit Helvétius, *est toujours destructive de la grandeur d'un Etat.* Comment n'appercevroit-il pas lui-même la vérité de cet axiome?

Ecrivains, voulez-vous aujourd'hui mulcter le Clergé, & lui rendre, comme on dit, *la monnoie de sa piece?* N'écrivez point contre ses dogmes qu'il fait apprécier, contre sa prééminence qu'il tient des siecles précédents, contre ses intrigues qui lui sont devenues nécessaires; répétez-lui sans cesse que les biens de l'Eglise sont le patrimoine des pauvres, que les Evêques n'en sont que les dépositaires, que ce qu'ils dépensent en luxe, en faste, en plaisirs, est un vol réel, une violation évidente des *saints canons* (1); vous leur direz une vérité redoutable, & qu'ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes. Ornez-la, cette vérité féconde, des expressions les plus convaincantes & les plus animées, afin qu'elle descende dans tous les cœurs & dans tous les esprits. Et ne pouvez-vous pas tonner, lorsqu'un Prince de l'Eglise laisse à ses héritiers deux ou trois millions qu'il a frauduleusement amassés aux dépens des pauvres? Pesez là-dessus, & répétez qu'à sa mort, un Evêque ne doit laisser qu'un linceul pour l'ensevelir.

Laissez ensuite les Evêques calomnier vos écrits dans des *mandements* qu'on ne lit pas, ou dont on

(1) Ils disent tous de la maniere la plus forte, la plus incontestable, que tous les biens des Ecclésiastiques appartiennent de droit aux pauvres.

on ſe moque. C'eſt à raiſon de cent mille écus par an, qu'ils diſtribuent cette belle éloquence faite pour les prônes. Que vous fait le ſtyle des prônes?

A qui donne-t-on les Evêchés? Aux nobles. Les groſſes Abbayes? Aux nobles. Tous les gros bénéfices? Aux nobles. Quoi, il faut-être Gentilhomme pour ſervir Dieu! Non. Mais la Cour s'attache ainſi la Nobleſſe; & l'on paye les ſervices militaires, de même que d'autres moins importants, avec les biens de l'Egliſe.

Qu'eſt-ce que la feuille des bénéfices? Y eut-il jamais feuille des bénéfices dans la primitive Egliſe? Combien de temps durera encore la feuille des bénéfices? Elle a déja ſubi & ſubira inſenſiblement différentes métamorphoſes, puis... Mais qui peut lire diſtinctement dans l'avenir?

On compte cent cinquante mille Eccléſiaſtiques dans le Royaume, tous célibataires. Les Apôtres étoient mariés. Le Clergé a été marié pendant pluſieurs ſiecles. Le Concile de Trente a été tout prêt de permettre le mariage aux Prêtres. Cent cinquante mille individus qui vivent dans un célibat dangereux à eux-mêmes & aux autres! L'oſeroit-on croire! Si ce fait étoit rapporté dans une hiſtoire ancienne, ne le révoqueroit-on pas en doute? & ſi l'on étoit forcé enfin de l'admettre, de quelles réflexions ne l'accompagneroit-on pas?

Quant à la ſage loi de réſidence, elle eſt ſi ouvertement, ſi conſtamment violée, qu'il devient inutile d'en faire la remarque. Les ouailles ne connoiſſent plus le front de leur paſteur, & ne l'enviſagent que ſous le rapport d'un homme opulent, qui ſe divertit dans la Capitale, & qui s'embarraſſe fort peu de ſon troupeau.

CHAPITRE CCCXLVI.

La Galerie de Verſailles.

LE Pariſien, le jour de la Pentecôte, prend la *galiote* juſqu'à Seves, & de là court à pied à Verſailles, pour y voir les Princes, la proceſſion des Cordons-bleus, puis le parc, puis la ménagerie (1). On lui ouvre les grands appartements; on lui ferme les petits, qui ſont les plus riches & les plus curieux.

Il ſe preſſent à midi dans la galerie, pour contempler le Roi qui va à la Meſſe, & la Reine, & Monſieur, & Madame, & Monſeigneur Comte d'Artois, & Madame Comteſſe d'Artois; puis ils ſe diſent l'un à l'autre: *As-tu vu le Roi? — Oui, il a ri — C'eſt vrai; il a ri. — Il paroît content. — Dame! c'eſt qu'il a de quoi.*

M. Moore a fort bien obſervé que, pendant la Meſſe, tandis qu'on leve l'hoſtie, tous les yeux ſont fixés ſur le Roi, & que perſonne ne s'agenouille du côté de l'autel.

Au grand couvert, le Pariſien remarque que le Roi a mangé de bon appetit, que la Reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien pendant quinze jours; & les ſervantes alongeront le col, pour mieux écouter ces nouvelles.

---

(1) En revenant, le petit peuple raconte l'hiſtoire connue du Suiſſe de la ménagerie. Ce portier à livrée royale avoit l'emploi de donner tous les jours ſix bouteilles de vin de Bourgogne à un dromadaire. Cet animal étant venu à mourir, le Suiſſe préſenta un placet, par lequel il demandoit à la Cour *la ſurvivance du dromadaire.*

Quant aux tableaux, aux ſtatues, aux antiques, il n'a pas d'yeux pour cela; mais il admire les glaces, la dorure, le dais du trône, & la quantité de plats qu'on poſe ſur la table royale. Les carroſſes ſurdorés, les Cents-Suiſſes, les Gardes-du-Corps & les tambours le frappent auſſi beaucoup.

Ce qui étonna le plus le ſauvage amené à la Cour de Charles IX, ce fut de voir les Cents-Suiſſes, hauts de ſix pieds, avec leurs mouſtaches & leurs hallebardes, obéir à un petit homme qui avoit le viſage pâle & les jambes grêles. Le Pariſien eſt loin de ſentir la réflexion du ſauvage. Qu'on lui diſe qu'un autre Indien voyant le tableau où Saint Michel terraſſe le diable avec une majeſté tranquille & ſans effort, s'écria : *Ah, le beau ſauvage!* il ne comprendra pas mieux ce trait que le précédent, fût-il des ſix corps ou garde-notes.

Rien n'amuſe plus un Philoſophe que de ſe promener ſeul dans cette galerie, & de rôder enſuite par-tout. Il n'a rien à demander aux Miniſtres, ni aux gens en place; il ne les connoît que de vue; il va à leurs audiences; il aſſiſte aux dînés des Princes & des Princeſſes; il ſe réjouit fort de ces entrées, de ces révérences, de ces domeſtiques, de ces officiers de table, du ſérieux de toute cette plaiſante étiquette. Il ſe rappelle alors quelques pages de ſon *Rabelais* (1), & il rit tout bas; car l'eſpece humaine eſt là ſous le jour le plus divertiſſant. Il voit trotter les Alteſſes, les Grandeurs & les Eminences pêle-mêle avec les pages & les valets de pied; & lui, tranquille obſervateur, il n'a rien à faire qu'à examiner.

(1) Quiconque a lu *Rabelais*, & n'y a vu qu'un bouffon, à coup ſûr eſt un ſot, s'appellât-il Voltaire?

Qui ne ſe donneroit pas ce rare plaiſir trois ou quatre fois l'année? Eſt-il dans aucune langue une comédie qui approche de celle qu'offre journellement l'*œil-de-bœuf?* Quand on a vu les courtiſans *ſi petit devant le ſoleil*, comme dit le moindre bourgeois, il n'eſt plus poſſible de les voir grands ailleurs.

Mais il faut apprendre aux étrangers ce que c'eſt que l'œil-de-bœuf; c'eſt une anti-chambre qui retient ſon nom d'une fenêtre de forme ovale. Là vit un Suiſſe quarré & coloſſal : c'eſt un gros oiſeau dans la cage. Il boit, il mange, il dort dans cette anti-chambre, & n'en ſort point : le reſte du château lui eſt étranger. Un ſimple paravent ſépare ſon lit & ſa table des puiſſances de ce monde. Douze mots ſonores ornent ſa mémoire, & compoſent ſon ſervice. *Paſſez, Meſſieurs, paſſez! Meſſieurs, le Roi! retirez-vous. On n'entre pas, Monſeigneur!* Et Monſeigneur file ſans mot dire.

Tout le monde le ſalue, perſonne ne le contredit; ſa voix chaſſe dans la galerie des nuées de Comtes, de Marquis & de Ducs, qui fuyent devant ſa parole. Il renvoye les Princes & Princeſſes, & ne leur parle que par monoſyllabes. Aucune dignité ſubalterne ne lui en impoſe; il ouvre pour le *maître* la portiere de glaces, & la referme; le reſte de la terre eſt égal à ſes yeux. Quand ſa voix retentit, les pelotons épars de courtiſans s'amoncelent ou ſe diſſipent; tous fixent leurs regards ſur cette large main qui tourne le bouton. Immobile ou en action, elle a un effet ſurprenant ſur tous ceux qui la regardent. Ses étrennes montent à cinq cents louis d'or; car on n'oſeroit offrir à cette main un métal auſſi vil que l'argent.

Le ſoir un grouppe de courtiſans traverſent de

nouveau l'œil-de-bœuf, & s'attroupent auprès d'une porte fermée, en attendant qu'elle s'entr'ouvre. Ce ſont des prétendants à l'honneur inſigne de ſouper avec le maître. Tel a pourſuivi cette grace pendant trente-cinq années, fidele tous les jours de ſa vie à cette porte ingrate ; & il eſt mort à la pourſuite de ſes faveurs, ſans l'avoir vu bâiller pour lui. Chacun ſe flatte d'une eſpérance qui ne s'éteint pas, quoique ſi ſouvent trompée. Au bout de deux heures, cette porte adorée & preſſée dans un tremblement reſpectueux, s'entr'ouvre : un Huiſſier de la chambre paroît avec une liſte à la main, & crie ſept à huit noms ; noms fortunés qui entrent, ou plutôt ſe gliſſent dans l'étroit & envié paſſage. Puis l'Huiſſier ferme ſubitement la porte au nez des autres, qui, faiſant ſemblant de ſe conſoler de cette diſgrace, s'en vont le chagrin & le déſeſpoir dans le cœur.

Je ne ſais ſi c'eſt le haſard ou la politique qui a déterminé cette légere diſtance du Monarque à ſa Capitale, ſi le projet fut réfléchi ; mais on diroit par les effets, que ce fut l'ouvrage de la politique la plus raffinée. Cet éloignement de quatre lieues, qui rend le Monarque comme inviſible, qui le dérobe aux yeux & aux clameurs de la multitude, a eu la plus grande influence ſur la conſtitution du gouvernement.

Quand le Roi vient à Paris, c'eſt une grace, un bienfait, ou bien il s'y montre avec l'appareil d'un maître qui vient faire exécuter ſes volontés.

Un bourgeois de Paris dit très-ſérieuſement à un Anglois, qu'eſt-ce que votre Roi ? Il eſt mal logé, cela fait pitié, en vérité. Voyez le nôtre, il habite Verſailles. Eſt-ce là un château ſuperbe ? En avez-vous un pareil à citer ? Quelle grandeur, quel éclat, quelle magnificence ! Cette foule cou-

verte d'or, tout cela est l'ouvrage de Louis XIV. Il a employé près de huit cents millions pour le château & les jardins; c'étoit un grand Roi! l'article seul du plomb pour les conduits d'eau étoit de trente-deux millions. Il a brûlé le définitif du compte; c'est le plus magnifique palais qu'il y ait au monde. Nos Princes du Sang enfin ont une Cour plus brillante que celle de votre Roi d'Angleterre.

Et il continue sur ce ton aux yeux de l'Anglois, qui, stupéfait d'un tel raisonnement, admire le Parisien, & ne sait que lui répondre.

La Reine régnante a fait placer des réverberes depuis Versailles jusqu'à la barriere de la Conférence; de sorte que vous pouvez partir de l'œil-de-bœuf, & aller jusqu'à la grande allée de Vincennes, c'est-à-dire, dans un espace de cinq lieues & demie, toujours sur une route éclairée. Aucune ville ancienne ni moderne n'a offert ce genre de magnificence utile. Toute jouissance qui devient publique, prend un caractere de grandeur, & ne doit plus s'appeller luxe.

Sans doute M. Sherlock quittoit Paris sur cette superbe route, quand il a dit: *Jamais un homme n'est parti de Paris gai. Quelle qu'en soit la raison, on est toujours triste en sortant de Paris.* On doit sur-tout être triste, si je ne me trompe, quand on sort de la Capitale pour aller dans les bureaux de Versailles, ou demander quelque grace, ou implorer justice, ou poursuivre quelques projets. Il faut parler à des commis qui vous écoutent sans répondre, & dont le parti est pris avant de vous avoir entendu.

Versailles, qui contient cent mille ames, s'aggrandit considérablement, & se dessine avec majesté. C'étoit un pauvre village il y a cent vingt

ans; ſes rues ſont très-larges, bien aérées, & l'on y marche preſque de tout temps à pied ſec.

Quoique le foyer des affaires majeures & politiques, Verſailles ſe trouvant dans le tourbillon de la Capitale, obéira toujours en ſatellite à ſes mouvements, & ſuivra infailliblement la deſtinée de ſa planete.

L'eſprit de cette ville ſecondaire n'eſt autre que l'eſprit du château; & l'on connoît l'eſprit du château au bout d'un jour d'examen. Ce qui s'eſt fait la veille, ſe ſera exactement le lendemain; & qui a vu un jour, a vu toute l'année.

Il y a ſeize mille croix de Saint-Louis en France, dont ſix mille à Paris ou dans les environs. Ces Officiers partent en *pot de-chambre*, aſſiegent les bureaux de Verſailles, peuplent les anti-chambres, rempliſſent la galerie, font circuler les nouvelles, parlent inceſſamment des guerres paſſées, déraiſonnent en politique, parce qu'ils jugent tout en militaires; ils ne peuvent s'accoutumer à tous les changements que le cours des événements autoriſe & néceſſite.

Les habitants de ce lieu ſe perſuadent aiſément que Verſailles ſurpaſſe en beauté tout ce qu'il y a dans le reſte de l'Europe, & qu'il eſt très-inutile de voyager, pour ne voir que des choſes inférieures. Auſſi ne comprend-on rien dans ce pays à la fantaiſie d'un Seigneur qui va viſiter la Hollande, l'Angleterre, la Suiſſe, l'Italie, l'Allemagne & la Ruſſie : on l'accuſe de bizarrerie.

Ici, chacun ſe glorifie de l'emploi qu'il exerce, & ſe croit pour ainſi dire membre de la couronne, pour peu qu'il approche de la botte du Monarque. Celui qui met un plat ſur une table, s'appelle un *Gentilhomme*, & un porte-manteau prend le titre d'*Ecuyer*. Nul n'oſe empiéter le moins du

monde ſur les fonctions de ſon voiſin. Trente ou quarante charges ſont exercées dans un dîner ; juſqu'au tranſport du *billot* de la cuiſine regarde un Officier *ad hoc*. Qui pourroit remonter à l'origine, & ſuivre la ſous-diviſion de ces différents offices, tous acquis à prix d'argent, & ſoudoyés en conſéquence ? Quel gouffre ! Quel œil oſera en ſonder toûte la profondeur ?

La haine du peuple dans aucune circonſtance ne va jamais juſqu'au Monarque ; elle a trop de milieux à traverſer ; elle s'attache aux Commis, aux adminiſtrateurs particuliers, & aux hommes en place, aux Miniſtres du ſecond & du troiſieme ordre, remparts expoſés aux reproches, aux injures, & à qui l'on attribue les malheurs publics. Ils ſont là pour affoiblir l'inimitié, ſi elle avoit lieu. Le peuple ſent que le Monarque ne ſauroit jamais le haïr, qu'il veut le bien, qu'il le cherche, parce qu'il eſt de ſon intérêt de le vouloir & de le trouver.

C'eſt enfin le pays où l'on ſe tient debout toute ſa vie. On va par-tout ſans s'aſſeoir nulle part. Un Courtiſan qui a quatre-vingts ans, nouveau Siméon Stilite, en a bien paſſé quarante-cinq ſur ſes pieds, dans l'anti-chambre du Roi, des Princes & des Miniſtres.

L'étiquette fatigue beaucoup les hommes de Cour ; mais elle ne fatigue pas moins les perſonnes qui en ſont l'objet ; l'étiquette donne des loix à ceux qui en donnent à la terre : ainſi tout eſt compenſé.



CHAPITRE CCCXLVII.

De la Cour.

Le mot de *Cour* n'en impoſe plus parmi nous, comme au temps de Louis XIV. On ne reçoit plus de la Cour les opinions régnantes ; elle ne décide plus des réputations, en quelque genre que ce ſoit ; on ne dit plus avec une emphaſe ridicule, *la Cour a prononcé ainſi.* On caſſe les jugements de la Cour ; on dit nettement, elle n'y entend rien, elle n'a point d'idées là-deſſus, elle ne ſauroit en avoir, elle n'eſt pas dans le point de vue.

La Cour elle-même, qui s'en doute, n'oſe pas prononcer affirmativement ſur un livre, ſur une piece de théâtre, ſur un chef-d'œuvre nouveau, ſur un événement ſingulier ou extraordinaire : elle attend l'arrêt de la Capitale : elle-même a grand ſoin de s'en informer, afin de ne pas compromettre ſon premier avis, qui ſeroit caſſé *avec dépens.*

Du temps de Louis XIV, la Cour étoit plus formée que la ville ; aujourd'hui la ville eſt plus formée que la Cour. Leurs idées s'accordent rarement. Ce qui ne doit pas étonner ; car l'inſtruction reçue eſt trop différente, pour ne pas dire oppoſée. La Cour ſe tait ſur pluſieurs points, par prudence & même par timidité : tant la conſcience nous en dit plus que l'adulation n'a voulu nous en faire croire ! la ville parle avec aſſurance ſur tout & ſans relâche ; La Cour ſent qu'elle ne doit pas trop haſarder ſon prononcé ſur nombre d'objets, de peur du retour. La ville, où ſont tous les arts & toutes les lumieres, qui ſe prêtent une plus grande force par leur mélange, décide hardiment,

parce qu'elle ſent ſa force, & qu'elle eſt plus ſûre de ſon tact tant de fois éprouvé : & l'autre eſtime confuſément qu'il lui manque pluſieurs données propres à confirmer ſon opinion.

La Cour a donc perdu cet aſcendant qu'elle avoit ſur les beaux-arts, ſur les Lettres, & ſur tout ce qui eſt aujourd'hui de leur reſſort. On citoit, dans le ſiecle dernier, le ſuffrage d'un homme de la Cour, d'un Prince; & perſonne n'oſoit contredire. Le coup d'œil n'étoit pas alors auſſi prompt, ni auſſi formé; il falloit s'en rapporter au jugement de la Cour. La philoſophie (voilà encore un de ſes crimes) a étendu l'horizon ; & Verſailles, qui ne forme qu'un point en ce genre, y eſt compris. Cette révolution dans les idées eſt bien nouvelle ; car lorſqu'on ſonge que l'opinion ſe joignoit au pouvoir, & qu'on réfléchit d'où émanoit l'opinion, ce que c'étoit, quant aux idées, que cette Cour de Louis XIV ; les préjugés groſſiers qui y dominoient; ce qu'étoit la dévotion du temps; ce que faiſoient un *Prédicateur* de Verſailles, un *Directeur* de conſcience, un *Confeſſeur* du Roi ; quand on penſe que Luxembourg accuſé alloit faire une retraite chez le P. la Chaiſe : alors on obſerve avec étonnement, & ſans oſer le croire, l'incroyable différence d'un ſiecle à l'autre.

C'eſt de la ville que part l'approbation ou l'improbation adoptée dans le reſte du Royaume.

Louis XIV trembloit à la voix de Boſſuet, qui le pénétroit de terreurs imaginaires. On ſiffleroit aujourd'hui l'air prophétique de Boſſuet, ſon ton, ſes menaces, & il n'inſpireroit pas ſes craintes myſtiques au dernier chef-d'office. C'eſt la ville qui a appris à la Cour la valeur réelle des choſes qui l'épouvantoient alors.

CHAPITRE CCCXLVIII.

Les Extrêmes ſe touchent.

LES Grands & la canaille ſe rapprochent dans leurs mœurs; les premiers bravent les préjugés, fiers de leur crédit & de leur opulence ; la derniere claſſe n'ayant à perdre ni honneur, ni eſtime, vit ſans gêne & avec licence. Je trouve même que leurs eſprits ſe reſſemblent ; les harangeres, au ſtyle près, ont des mots très-heureux, ainſi que nos femmes de qualité; même abondance, même tournure originale, même liberté dans l'expreſſion & dans les images : il y a vraiment analogie pour qui ſait enlever l'écorce; l'une pue la marée, & l'autre ſent le muſc.

Les Grands ne ſont pas plus généreux que les mendiants; mais obtenez quelque choſe d'un Grand, il s'attachera à vous : pourquoi? Parce qu'il vous aura donné, il en attendra les intérêts. Ainſi fait le gueux : s'il a avancé quelque choſe à un miſérable, il ne le quitte plus & redouble ſes bienfaits, parce qu'il ne veut pas tout perdre. Un homme demandoit un écu au Cardinal de Fleury. — Et que ferez-vous d'un écu? — C'eſt que quand vous m'en aurez donné un, reprit-il, vous m'en donnerez quelques autres.

Si vous êtes placé chez un Prince, tâchez qu'il vous donne quelque choſe, & votre fortune eſt faite. Un Poëte nud ſe trouve chez ſon Alteſſe; le Prince mettra ſa vanité à le créer : il ne l'aime, ni ne le conſidere; mais il faut qu'il faſſe dire à la renommée : il a enrichi un Poëte; on ne l'appro-

che point qu'il ne répande ſur vous les faveurs éclatantes qui appartiennent à ſon rang.

La force des Grands, diſoit une femme de beaucoup d'eſprit, *n'eſt que dans la tête des petits.* Et ne voilà-t-il pas encore un rapport étonnant, ſur lequel il y auroit un livre à faire pour qui ſait réfléchir ?

Les Grands, ainſi que les miſérables, ne croyent pas à la probité : ils diſent tous, *la probité ſe peſe.* Ce qu'ils ont le plus de peine à comprendre, c'eſt qu'un homme ait des mœurs & de la vertu.

On leur demande toujours ; ils donnent rarement au mérite, plus ſouvent à l'adulation & à l'intrigue. *Il faut que les Grands donnent ſans ceſſe*, diſoit Madame de Choiſy à Mademoiſelle de Montpenſier, *ou ils ne ſont bons à rien.*

Un Grand croit ſon premier apperçu infaillible. Quand il a dit oui, il ne recule pas par ougueil, il ne veut pas qu'on lui attribue dans ſa vie deux façons de voir & de juger. Il aura dix frippons à ſon ſervice ; il les reconnoîtra pour tels dans la ſuite : eh bien, il continuera à les couvrir de ſa protection ; il prendra l'opiniâtreté pour une fermeté noble ; ſon extrême orgueil le trompera, ainſi que le défaut de lumieres trompe inceſſamment le menu peuple.

L'affamé crie avec audace, parce que le beſoin lui arrache des plaintes forcées. Tel Grand, par ambition, parle hautement pour la liberté publique, & tonne dans le temple des loix en les bravant ailleurs. Que veut le premier ? Un morceau de pain. Que veut le ſecond ? Une place éminente.

Les Grands ne payent point leurs dettes, ainſi que font les petits ; les Grands empruntent éternel-

lement aux indigents, qui long-temps mangés, se réunissent enfin, & parviennent à dissoudre la fortune du superbe emprunteur.

J'ai peu vu les Grands, mais je les ai entrevus. Tout homme a de l'orgueil, je le sais; mais le leur est ordinairement en raison de leur crédit & de leur puissance; ils savent très-bien qu'ils peuvent blesser impunément, & ils usent volontiers de ce privilege; ils se font une espece de devoir de mépriser tout ce qui n'est pas eux; le génie & la vertu les offusquent & les molestent; & ils voudroient ridiculiser la vertu & le génie, non par jalousie, mais par haine, parce qu'ils mettent sans cesse leur fortune & leur rang à la place des distinctions réelles, qui sont les talents & les vertus: c'est sous ce bouclier qu'ils se dérobent aux engagements les plus sacrés. Leur air de bonté n'est ordinairement qu'un piege, ou qu'un orgueil plus fin ou plus raisonné. Leurs bienfaits sont disposés de maniere à inviter à l'ingratitude. Leur jargon brillant, leurs manieres polies ne peuvent en imposer qu'aux hommes inexpérimentés; il est aisé de les juger, & de voir qu'ils ont ordinairement de petites ames fort vaines, fort étroites, & des cerveaux sans lumieres utiles: ils dévorent la patrie, & ne la servent pas; ils ne savent guere qu'intriguer pour faire le mal, ruser à la Cour, & tromper les petits à l'appât de leurs promesses (1).

Malheur à qui y croit! Il perd ses belles années.

---

(1) Quelqu'un a fait ces vers:

Je suis depuis long-temps à la derniere place;
Je n'en suis ni fâché, ni surpris, ni confus,
Si je n'ai pas reçu la plus légere grace,
Je n'ai point essuyé la honte d'un refus.

Il faut aller voir quelquefois les Grands, disoit la Bruyere, *non pour eux*, *mais pour les hommes d'eſprit & de mérite qu'on rencontre auprès d'eux.*

Soyez ſûr que les Grands feront toujours parade de leur opulence, chercheront à l'enfler, ne diront jamais c'eſt aſſez, & voudront humilier ceux qui vivent de travaux plus honorables & plus utiles que les leurs. Un Miniſtre parlant un jour avec dédain de ceux, diſoit-il, *qui écrivent pour de l'argent* (c'étoit, malheureuſement pour lui, devant J. J. Rouſſeau). *Et votre Excellence pourquoi chiffre-t-elle?* Telle fut la réponſe modeſte du Philoſophe.

La ſociété ſe reſſemble parfaitement par les deux bouts. Voici à ce ſujet, ami Lecteur, une petite fable qu'il faut que je vous diſe. J'ai oublié le nom de ſon Auteur.

Les Échelons.

Par-tout où l'on eſt plus de deux,
On vit rarement ſans querelle.
Les échelons d'une ſuperbe échelle
Un jour prirent diſpute entr'eux
Sur le rang & ſur la naiſſance.
Le plus élevé prétendoit
Sur tous avoir la préférence.
Pour le prouver, il péroroit.
„ *Entre nous, diſoit-il, il eſt trop de diſtance:*
„ *D'ailleurs, chacun de vous en ſa place arrêté,*
„ *Ne détruit-il pas le ſyſtéme*
„ *De cette belle égalité*
„ *Que condamne la raiſon même?*

— „ *Mais, dit l'un d'eux, nous ſommes tous de bois;*
„ *Et le haſard nous plaça tous, je penſe.*
— „ *D'accord; mais placés une fois,*
„ *On admit la prééminence.*
„ *Le temps a conſacré ce qu'a fait le haſard.*
„ *Pour renverſer l'ordre ordinaire,*
„ *Vous êtes venus un peu tard.*
„ *Vils échelons, apprenez à vous taire* ".
Outré de ce diſcours qu'il ne ſoupçonnoit pas,
Un Philoſophe alors s'empara de l'échelle;
Et la plaçant de haut en-bas,
Changea les rangs & finit la querelle.

CHAPITRE CCCXLIX.

Sages du Monde.

LES Sages du monde ont encore deux langues, comme ils ont deux viſages. Un grand Seigneur, d'ailleurs honnête, diſoit à ſon fils : Vous êtes un imprudent. — Qu'ai-je donc fait? lui demanda-t-il. — Rappellez-vous le propos que vous tîntes hier. — Eh quoi, Monſieur, c'eſt le même que je vous tins à vous-même la ſemaine derniere : il me ſemble que vous l'approuvâtes. — Sans doute, reprit le pere, nous étions ſeuls alors; & d'ailleurs, l'homme dont vous me parliez, n'étoit pas en place.



CHAPITRE CCCL.

Apologie des Gens de Lettres.

La calomnie ardente s'eſt ſur-tout attachée aux Gens de Lettres. On les a peints comme perturbateurs des Empires, parce qu'ils ſe ſont montrés les ennemis des abus & les protecteurs de la liberté publique. Quelle idée utile ne leur doit-on pas! De quelle abyme d'erreurs & de miſérables préjugés n'ont-ils pas fait ſortir les adminiſtrateurs des nations! Qu'enſeignent-ils, ſi ce n'eſt l'amour de l'humanité, les droits de l'homme & du citoyen? Quelle queſtion importante à la ſociété n'ont-ils pas examinée, débattue, fixée? Si le deſpotiſme s'eſt civiliſé, ſi les Souverains ont commencé à redouter la voix des nations, à reſpecter ce tribunal ſuprême, c'eſt à la plume des Ecrivains que l'on doit ce frein nouveau, inconnu. Quelle iniquité miniſtérielle ou royale pourroit ſe flatter aujourd'hui de paſſer impunément? & la gloire des Rois n'attend-elle pas la ſanction du Philoſophe? Il eſt obſcur & ſans puiſſance; mais il met en mouvement le cri de la raiſon univerſelle. Vus de près, ils ſont un petit nombre de citoyens épars, gémiſſants ſur les malheurs de leur patrie & ſur ceux du genre humain; mais le plus ſouvent enveloppés dans une vertu ſtérile, ou du moins dont les effets ſont ſi lents, ſi imperceptibles, que la précipitation d'eſprit eſt tentée quelquefois de les révoquer en doute.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance les attaquent, ils mépriſent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contrebalance la renommée

mée univerſelle. La ſupériorité de leur raiſon leur montre les ſuffrages des hommes ſenſibles nés & à naître, & ils placent la récompenſe de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

Peut-on donc trop honorer ces hommes qui étendent nos lumieres, qui établiſſent le code moral des nations & les vertus civiles des particuliers? Un Poëme, un Drame, un Roman, un ouvrage qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, ſans qu'il s'en apperçoive, ſur les perſonnages vertueux qui agiſſent: ils intéreſſent; & l'Auteur a perſuadé la morale ſans en parler. Il ne s'eſt point enfoncé dans des diſcuſſions ſouvent ſeches & fatigantes. Par l'art d'un travail caché, il nous a préſenté certaines qualités de l'ame, revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuſes; & l'homme qui réſiſte aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la ſenſibilité du cœur humain, pour lui enſeigner ce que l'intérêt perſonnel & farouche repouſſe ordinairement. L'Auteur ſe fait écouter par le plaiſir; & les préceptes de la plus auſtere morale ſe trouvent établis ſans qu'on ait découvert le but de l'Ecrivain. *Pectora molleſcunt.*

Montaigne dit qu'*il fait bon naître en un ſiecle dépravé; car, par comparaiſon, on eſt eſtimé vertueux à bon marché.* Montaigne a tort en ce point. Dans un pareil ſiecle, on ne croit pas à la vertu, on ne jouit pas de la ſienne. On donne aux actions les plus courageuſes des motifs bas & lâches; on ravit à l'homme ſon honneur; on ne lui fait pas gré de ſon dévouemenr. La perverſité générale fait voir tous les hommes de la même cou-

leur. On ne diſtingue que les hommes adroits & les malheureux.

CHAPITRE CCCLI.

Querelles littéraires.

QUAND on veut rabaiſſer les Gens de Lettres, on parle de leurs querelles vives & quelquefois ſcandaleuſes. Il eſt vrai que, dans leurs débats, ils ſemblent peu éclairés ſur leurs véritables intérêts, & qu'ils aiguiſent l'un contre l'autre des armes redoutables qu'ils devroient détourner contre leurs ennemis.

Il ſeroit temps qu'ils y ſongeaſſent. Ceux-ci ſeroient bien foibles alors; & ſans ces diviſions déplorables, la littérature auroit un poids majeſtueux qui opprimeroit ſes adverſaires. Il y auroit plus de véritable gloire pour eux de ſe montrer indifférents à de petites attaques, que de déployer une ſenſibilité qui dégénere en clameurs puériles. Les plus petits, étant toujours les plus orgueilleux, font ordinairement grand bruit pour une légere piquure faite à leur amour-propre; mais les hommes de Lettres célebres, ou ſe vengent une fois pour n'y plus revenir, ou, ce qui eſt bien plus ſage, dédaignent à jamais l'injure. *Elle tombe dès qu'on la mépriſe*, dit Tacite.

Après tout, on ne peut reprocher aux Gens de Lettres que ce qu'on peut reprocher à tous les corps connus, aux Avocats, aux Médecins, aux Peintres, &c. Souvent, pour un intérêt très-médiocre, les particuliers réputés les plus ſages ſe plaident à toute outrance, en viennent aux outrages les plus ſan-

glants ; & lorſque notre adverſaire en littérature voudra anéantir ſous le tranchant du ridicule le fruit de nos veilles & de nos études, on exigera une modération extrême ! on voudra le ſpectacle d'un combat froid, poli, réſervé, tandis que nous ſommes attaqués dans la partie la plus ſenſible de nous-mêmes ! Eh ! voyez ſeulement une diſpute dans la converſation ; il ne s'agit que d'un objet indifférent, apperçu d'une maniere différente : quel choc d'idées ! quelle chaleur y mettent les deux partis ! comme l'ironie & le ſarcaſme ſe croiſent ! Et lorſque l'on viendra taxer nos productions avec mépris, qu'on nous accuſera d'avoir mal lu, mal médité, mal écrit, il faudra garder le ſang-froid que tout le monde perd dans les plus légeres diſcuſſions ! N'eſt-ce pas auſſi trop exiger de ceux que l'on reconnoît généralement pour avoir un plus haut degré de ſenſibilité que les autres hommes ?

Mais en condamnant les débats des Gens de Lettres, le public fait l'hypocrite ; il y trouve trop bien ſon compte, il devient ſpectateur d'une guerre ridicule, qui l'amuſe fort. Le public en gros eſt malin, indolent, a l'eſprit très-avide de ſatyres : diſpoſitions favorables pour écouter tous les ſarcaſmes que doivent s'envoyer réciproquement les combattants. Le public ne donne-t-il point la palme au plus rude joûteur, à celui qui lance avec le plus d'adreſſe & de véhémence les traits les plus prompts & les mieux acérés ? Ne dit-on pas : *la Harpe* a bien mordu *Clément*, & *Clément* a bien mordu *la Harpe ?* N'a-t-on pas eu le plaiſir de voir le coup de dent littéraire porté & rendu ? N'eſt-on pas indécis ſur la profondeur reſpective de la bleſſure ? Ne les juge-t-on pas d'une force à-peu-près égale, dignes d'être ceints du même laurier, & de conti-

nuer le journal pour renouveller le ſpectacle, à la ſatisfaction de l'amphithéâtre ?

Dans les converſations, on blâme les Auteurs, pour ſe donner un ton de dignité & de décence : mais on court à la feuille ſatyrique qui eſt dans l'anti-chambre ; on y cherche bien vîte l'endroit où l'on ſuppoſe que l'épigramme qu'on attend ſera burinée. Si elle n'eſt pas inciſive ; ſi, oubliant ſon fiel accoutumé, le journaliſte a été foible ce jour-là, on dit, en hauſſant les épaules : *Il n'y a rien de piquant dans ce numéro.* Et la malignité inſatiable du lecteur, qui va toujours prêchant la concorde, ne trouvant point à ſe ſatisfaire, il jette la feuille avec dédain, & dit : *Si cela continue, je ne ſouſcrirai plus.*

Faut-il dire le mot à la portion majeure du public ? *S'il n'y avoit point de receleurs, il n'y auroit point de voleurs*, comme dit le proverbe. Si le public en gros n'étoit pas enclin à protéger tout ce qui rabaiſſe les talents connus, les Auteurs vivroient ſans ſe faire la guerre. C'eſt donc le public qui eſt reſponſable des excès auxquels ils ſe livrent, puiſqu'il ſoudoie la troupe des journaliſtes, puiſqu'il les encourage à ſe déchirer entr'eux ; & ils ne répondent que trop, depuis quelques années, à cette outrageuſe attente. Jamais le mépris des bienſéances n'a été pouſſé ſi loin ; & la critique eſt devenue ſi dure, ſi pédanteſque, qu'elle a manqué l'effet qu'elle ſe propoſoit.

Ces petites & inutiles querelles, que la jalouſie & l'eſprit de parti font naître entre petits Ecrivains qui prennent chacun de leur côté un ton avantageux, ſont auſſi ridicules que honteuſes ; car il s'agit le plus ſouvent de rimes, d'hémiſtiches, d'un mot déplacé, &c. Plus la cauſe eſt frivole, plus l'acharnement eſt impitoyable. Le peu d'impor-

tance des objets ne peut manquer de livrer à la dérision les agresseurs & les répondants, qui s'enflamment comme si tout étoit renversé.

Ma foi, juge & plaideurs, il faudroit tout lier.

Mais on prêchera vainement les Poëtes à cet égard; ils deviennent emportés, maniaques, dans leurs bruyantes disputes, sur la tournure plus ou moins élégante d'un vers, sur la prééminence d'une tragédie de Racine, sur le *goût;* mot qu'ils citent sans cesse, & dont ils n'ont pas le plus souvent la moindre idée. J'ai entendu là-dessus des débats vraiment incroyables; & les gens sensés m'accuseroient ici d'avoir controuvé à plaisir ces scenes ridicules, si je rendois au naturel le dialogue des acteurs. C'est en sortant de ces rixes extravagantes, qu'ils écrivent ces feuilles où l'on est surpris de voir tant de mots & si peu d'idées.

Il est vrai que le public, occupé de tant d'autres événements, n'apperçoit qu'à travers un nuage les matieres littéraires; il n'a pas toute la connoissance possible des objets. Son incapacité s'accommode des brusqueries; & sa paresse le mettant hors d'état de porter un arrêt exact & motivé, il veut quelqu'un (dût-il en être trompé) qui le décide, & qui lui fournisse périodiquement une petite sentence meurtriere. Car qu'y a-t-il de plus triste que d'entendre l'éloge d'un contemporain? S'il faut louer quelque chose à Paris, ce ne doit être que par communication, par frénésie, par esprit de parti; & tout ce qui n'est pas *divin*, comme l'a dit Helvétius, devient *détestable*. Il faut, dans certaines cotteries, être tout-à-la-fois frondeur & enthousiaste, & passer rapidement à ces deux extrêmités, pour savoir bien juger les hommes & les livres.

On prétend qu'une ville immenſe comme Paris a un beſoin journalier de petites ſatyres, pour repaître ſon inquiétude & ſon agitation perpétuelle; & celui-là avoit bien raiſon, qui a dit le premier, qu'*une bonne injure eſt toujours mieux reçue & retenue qu'un bon raiſonnement.* Voilà la théorie du *journaliſme* tracée en deux mots.

Quand un bon livre paroît, & que les gens de bon ſens attendent de l'avoir lu & médité pour le juger, les ſots crient d'abord, crient long temps, & barbouillent du papier. Voyez comme on a ſalué l'arrivée de l'*Eſprit des Loix*, de l'*Emile*, &c.

Heureux les Gens de Lettres qui ne connoiſſent point cette déplorable guerre! On peut l'éviter, quand on veille avec ſoin ſur ſon amour-propre; car le combat naît toujours d'un eſprit trop orgueilleux de ſes idées, & qui veut les faire recevoir deſpotiquement. On contredit pour humilier autrui, ou pour ſatisfaire une humeur ſecrete, bien plus que pour s'éclairer. L'aigreur ne tarde pas à couler de la plume, même à notre inſu; & lorſqu'on a eu le malheur de porter quelques coups, on devient l'ennemi de celui qu'on a frappé. L'agreſſeur pardonne toujours plus difficilement que celui qui a reçu la bleſſure.

CHAPITRE CCLII.

Belles-Lettres.

LEUR trône eſt à Paris. Ceux qui les cultivent, ſurabondent : mais comme l'étude de la vraie politique eſt preſqu'interdite en France, vu qu'elle n'a aucune iſſue pour ſe manifeſter en liberté, & que les autres connoiſſances qui appartiennent à

l'hiſtoire naturelle ou à la chymie, demandent un grand loiſir & de la fortune, les eſprits ſe ſont mieux accommodés de la culture des Belles-Lettres: Le pauvre peut ſe livrer à leurs charmes attrayants ainſi que le riche. Voilà leur avantage. Elles embraſſent d'ailleurs tout ce qui eſt du reſſort de l'imagination; & ce champ eſt immenſe, on y voyage à peu de fraix. L'ame ſenſible, l'eſprit délicat peuvent également ſe ſatisfaire dans la lecture des Poëtes, des Romanciers, des Hiſtoriens. C'eſt ce qui donnera toujours aux Belles-Lettres une foule d'amateurs que n'auront point les ſciences exactes, qui, outre une certaine ſéchereſſe, exigent des avances, & n'offrent pas tout-à-coup de pareilles jouiſſances. Les lettres trompent l'ennui, la ſolitude, l'infortune; amuſent tous les âges, rempliſſent tous les inſtants; & Cicéron, quoiqu'homme d'Etat, en a fait un éloge qui a toujours les graces de la nouveauté, parce qu'il a été généralement ſenti dans tous les ſiecles.

Qui croiroit, au premier coup-d'œil, que les découvertes, les inventions utiles, les arts méchaniques, les meilleurs ſyſtêmes politiques dépendent de la culture des Belles-Lettres? Elles ont toujours précédé les ſciences profondes; elles ont décoré leur ſurface; & c'eſt par cet artifice ingénieux, que la nation les a adoptées, puis chéries. Tout eſt du reſſort de l'imagination & du ſentiment; même les choſes qui en ſemblent le plus éloignées. Il ſuffit quelquefois de faire poindre l'aurore des lettres dans une contrée barbare, pour lui donner bientôt les arts ſolides & les inventions hardies.

Cet enchaînement eſt de fait chez toutes les nations, & la vraie raiſon n'en eſt pas clairement démontrée, ſinon que l'homme commence par

ſentir, & que, dès qu'il ſent, il ne tarde pas à raiſonner ſes ſenſations. Le monde moral reſſemble peut-être au monde phyſique, où les fleurs précedent couſtamment les fruits : & voilà de quoi réconcilier les farouches ennemis des graces avec les légers ſectateurs de la brillante littérature.

C'eſt donc de cette premiere impulſion que dépendent les bonnes loix. Il ſemble qu'il faille néceſſairement commencer par les paroles, pour arriver enſuite aux idées ; & l'on peut remarquer que tout établiſſement a eu primitivement l'empreinte de l'agréable & du beau. Seroit-ce une marche conſtante de la nature ? Ainſi l'enfance de l'homme eſt gracieuſe & riante, & l'âge mûr eſt utile. Ainſi tous les arts ſe montrent d'abord ſous une ſuperficie brillante, & parlent à la ſenſibilité de l'homme bien avant de former ſa raiſon.

Mais quiconque ſait obſerver la marche de l'eſprit humain, voit qu'inſenſiblement tous les genres d'écrire s'appliquent à la morale politique. C'eſt le grand intérêt de l'homme & des nations. Les Ecrivains tendent à ce but utile. La morale n'eſt ni triſte, ni fâcheuſe, ni ſombre; on peut intéreſſer, amuſer, plaire, tout en inſtruiſant. Les eſprits vraiment ſolides, les ames vigoureuſes ne dédaignent point ce qui peut diſtribuer la ſcience, en la parant des couleurs de l'imagination. Une piece de théâtre, fût-ce même un opéra comique, peut devenir un peu moins frivole, & paroître encore plus attachante. *C'eſt l'office des gens de bien*, dit Montaigne, *de peindre la vertu la plus belle qui ſe puiſſe.*

Lorſque quelqu'un a fait un livre politique ou de morale, ſur le champ on lui répete le refrein accoutumé : *Travaux impuiſſants! Peines perdues! Les mœurs ne changent point. Les abus*

seront toujours les mêmes. Rien ne peut rompre leur impulsion établie ; les hommes seront toujours ce qu'ils sont ; les chefs des nations, ce qu'ils ont été. Cela est bientôt dit; mais l'expérience vient démentir visiblement cette assertion.

Depuis trente ans seulement, il s'est fait une grande & importante révolution dane nos idées. L'opinion publique a aujourd'hui en Europe une force prépondérante, à laquelle on ne resiste pas. Ainsi, en estimant le progrès des lumieres & le changement qu'elles doivent enfanter, il est permis d'espérer qu'elles apporteront au monde le plus grand bien, & que les tyrans de toute espece frémiront devant ce cri universel qui retentit & se prolonge pour remplir & éveiller l'Europe.

C'est par le moyen des Lettres & des Ecrivains, que les idées saines, depuis trente ans, ont parcouru avec rapidité toutes les Provinces de la France, qu'il s'y est formé d'excellents esprits dans la magistrature. Tous les citoyens éclairés agissent aujourd'hui presque dans le même sens. Les idées nouvelles ont circulé sans effort; tout ce qui est relatif à l'instruction, est adopté courageusement. L'espit d'observation enfin, qui se répand de toutes parts, nous promet les mêmes avantages dont jouissent quelques-uns de nos heureux voisins.

Les Ecrivains ont répandu des trésors véritables, en nous donnant des idées plus saines, plus douces, en nous inspirant les vertus faciles & indulgentes qui forment & embellissent la société. Les *extendeurs* en morale ont paru ne point connoître l'homme, & irriter ses passions, au-lieu de les rendre calmes & modérées. La pente, enfin, que les Lettres suivent depuis quelques années, deviendra utile à l'humanité; & ceux qui ne croyent

pas à leur ſalutaire influence, ſont ou des aveugles, ou des hypocrites.

L'influence des Ecrivains eſt telle qu'ils peuvent aujourd'hui annoncer leur pouvoir, & ne point déguiſer l'autorité légitime qu'ils ont ſur les eſprits. Affermis ſur la baſe de l'intérêt public & de la connoiſſance réelle de l'homme, ils dirigeront les idées nationales; les volontés particulieres ſont entre leurs mains. La morale eſt devenue l'étude principale des bons eſprits; la gloire littéraire ſemble deſtinée dorénavant à quiconque plaidera d'une voix plus ferme les intérêts des nations. Les Ecrivains, pénétrés de ces fonctions auguſtes, ſeront jaloux de répondre à l'importance du dépôt; & l'on voit déja la vérité courageuſe s'élancer de tous les points. Il eſt à préſumer que cette tendance générale produira une révolution heureuſe.

CHAPITRE CCLIII.

Les trois Rois.

PARIS a été viſité derniérement par les Souverains du Nord : par le Roi de Dannemarck, à qui l'on donna des fêtes ſplendides & coûteuſes; par le Roi de Suede, qui n'étoit que Prince à ſon arrivée, qui s'en retourna Monarque, & qui trama dans cette ville la fameuſe révolution dont il n'a point abuſé; par l'Empereur, qui, pour être plus libre, a logé en *hôtel garni*, rue de Tournon, & qui a bien vu la Capitale, même dans un aſſez grand détail. L'Empereur a reviſité Paris en 1781; mais il n'a fait qu'y paſſer.

Je les ai conſidérés tous trois fort attentivement,

& je n'oublierai point leurs physionomies; car ils tiendront leur place dans l'histoire du siecle.

J'aurois bien desiré, avec six cents mille autres, y voir le Roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand incognito, après la paix de 1763. Une Dame qui a demeuré huit années à Berlin, m'a assuré avoir rencontré dans les Tuileries une figure si ressemblante à celle du héros de l'Europe, qu'elle en fut frappée; & celui qu'elle regardoit avec surprise, en fut si frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

On prétend que Fréderic a visité ce café dit *l'Antre de Procope*, jadis champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois question de ses combats, de ses victoires, de ses écrits, de ses négociations, de ses grandes & rares qualités.

L'Empereur a visité les artistes, les artisans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de Lettres en particulier; sans doute parce qu'ils sont tout entiers dans leurs écrits. Il a assisté à une séance de l'Académie Françoise, & il a fait cette interrogation au Secretaire : *Pourquoi Diderot & l'Abbé Raynal ne sont-ils pas de l'Académie ? Ils ne se sont pas présentés*, repartit le Secretaire. Réponse très-sage & très-adroite.

J'ai vu Maurice, Fontenelle, Montesquieu, l'Abbé Prévôt, Marivaux, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'Abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servan, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Retif de la Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Gluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanson, Jaquet Droz, Servandoni, Clairaut, Falconnet, Franklin, Rodney, Hume, Sterne, Goldoni, Hal-

ler, Bonnet, &c. Voilà, je crois, une affez belle génération. Hélas! je n'ai point vu Fréderic. Je n'ai point vu Catherine, ce grand Monarque, moi qui aime tant à contempler parmi les contemporains les êtres qui ont fait de grandes chofes, parce que je cherche à reconnoître dans les traits de leur vifage quelque marque de ce talent fublime qui les diftingue.

Quand j'appris la mort du célebre Capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à fa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir envifagé ce hardi navigateur.

Que ne donnerois-je pas au magicien, s'il exiftoit, qui évoqueroit tout-à-coup devant moi les ombres auguftes de Charlemagne, de Guftave, de Cromwel, de Michel-Ange, de Guife, de Sixte-Quint, d'Elifabeth, de Bacon, de Calvin (1), de Galilée, de Newton, de Shakefpear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, du Lord Chatam, &c!

Que j'aime à me fentir petit, en m'environnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaifir de les admirer! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme!

---

(1) Ce réformateur, qui fait & fera époque, étoit un Prédicateur infatigable. Il a prononcé deux mille vingt-trois Sermons, qui font autant de pieces différentes. On les voit & on les conferve dans la bibliotheque de Geneve.



CHAPITRE CCCLIV.

De l'Influence de la Capitale ſur les Provinces.

ELLE eſt trop conſidérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puiſſe en détailler les effets. Je ne prétends la conſidérer ici, que par l'attrait qui ſéduit tant de jeunes têtes, & qui leur repréſente Paris comme l'aſyle de la liberté, des plaiſirs & des jouiſſances les plus exquiſes.

Que ces jeunes gens ſont détrompés, quand ils ſont ſur les lieux! Autrefois les routes entre la Capitale & les Provinces n'étoient ni ouvertes, ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ſes enfants, qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître, & qui prêtoient un appui à la vieilleſſe de leurs parents. Aujourd'hui le jeune homme vend la portion de ſon héritage, pour venir la dépenſer loin de l'œil de ſa famille; il la pompe, la deſſeche, pour briller un inſtant dans le ſéjour de la licence.

La jeune fille ſoupire & gémit de ne pouvoir accompagner ſon frere. Elle accuſe ſon ſexe & la nature. Elle ſe déplaît dans la maiſon paternelle. Elle ſe peint avec feu les plaiſirs de la Capitale, & la ſplendeur de la Cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'Opéra; elle eſt ſur les remparts, elle ſe promene dans un char ſuperbe : on l'adore; tous les yeux ſont fixés ſur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée; qu'elles choiſiſſent à leur gré dans la foule de leurs eſclaves, le plus fait pour leur plaire; que les maris y ſont ridicules, ſi-tôt qu'ils

veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuſe à celle qu'elle mene dans l'économie d'une maiſon rangée, & ſon imagination eſt trop ardente pour pouvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'eſtime à ſon amant honnête.

Sa mere la nourrit dans ces trompeuſes illuſions. Elle eſt avide des nouvelles de cette ville. Elle eſt la premiere à dire avec exclamation : *Il vient de Paris! il arrive de la Cour!* Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces, ni eſprit, ni opulence.

Les adoleſcents écoutant ces récits, ſe figurent avec des traits exagérés ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale, qui précipite toute la jeuneſſe de Province vers l'abyme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de ſa fortune, & qui apprend à être ſage pour le reſte de ſes jours! Il n'appartient qu'à l'indigence abſolue & au génie tranſcendant, de viſiter cette Capitale. Ceux qui vivent dans une heureuſe médiocrité, tant du côté des talents que du côté de la fortune, ne ſauroient qu'y perdre.

Ceux qui reviennent dans leur patrie, ſe croyent en droit d'y mépriſer tout ce qui n'eſt pas ſelon les *us* de la Capitale. Ils mentent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient formées? Ils continuent à crier miracle, ſans que leur cœur ſoit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui reſſemblent aſſez aux deſcriptions des fêtes publiques : ceux qui les liſent, les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.

CHAPITRE CCCLV.

Que deviendra Paris ?

THEBES, Tyr, Perſépolis, Carthage, Palmyre ne ſont plus. Ces villes qui s'élevoient fiérement ſur le globe, dont la grandeur, la puiſſance & la ſolidité ſembloient promettre une durée preſqu'éternelle, ont laiſſé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'autres cités jadis floriſſantes & peuplées n'offrent aujourd'hui, dans un effrayant déſert, que quelques colonnes éparſes, quelques monuments briſés, triſte reſte de leur magnificence paſſée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

Cette riviere utilement reſſerrée dans des quais majeſtueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenſes, ſe débordera, & formera des étangs bourbeux & infects ; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau ; & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux venimeux, enfants de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renverſées & à moitié enſevelies.

Eſt-ce la guerre, eſt-ce la peſte, eſt-ce la famine, eſt-ce un tremblement de terre, eſt-ce une inondation, eſt-ce un incendie, eſt-ce une révolution politique, qui anéantira cette ſuperbe ville ? Ou plutôt pluſieurs cauſes réunies opéreront-elles cette vaſte deſtruction (1) ?

(1) Agéſilas, vainqueur de la Phrygie, ôta les habits aux priſonniers, & les expoſa nuds en vente, les vête-

Elle eſt inévitable ſous la main lente & terrible des ſiecles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes & les Royaumes, & appelle des peuples nouveaux ſur la pouſſiere éteinte de peuples anciens.

Notons, à toute aventure, pour les ſiecles reculés (ce que tout le monde ſait) que Paris eſt ſous le 20e. degré de longitude, & au 48e. degré 50 minutes 10 ſecondes de latitude ſeptentrionale.

Echappez, mon Livre, échappez aux flammes ou aux barbares; dites aux générations futures ce que Paris a été; dites que j'ai rempli mon devoir de citoyen, que je n'ai pas paſſé ſous ſilence les poiſons ſecrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulſions de la mort. Quand l'épouvantable opulence qui ſe concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains, aura donné à l'inégalité des fortunes une diſproportion plus effrayante encore, alors ce grand corps ne pourra plus ſe ſoutenir : il s'affaiſſera ſur lui-même, & périra.

Il périra! Dieu! ah! quand le ſol couvrira inſenſiblement ſes débris, que le bled croîtra au lieu élevé où j'écris, qu'il ne reſtera plus qu'une mémoire confuſe du Royaume & de la Capitale; l'inſtrument du cultivateur, en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la ſtatue équeſtre de Louis XV; les antiquaires aſſemblés feront des raiſonnements

---

ments d'un côté, les hommes de l'autre. Perſonne ne voulut acheter les hommes, trop efféminés, trop délicats pour être de bons eſclaves. On ſe jetta ſur les dépouilles. Agéſilas, élevant la voix, dit à ſes ſoldats : *Voilà les hommes que vous aurez à combattre, & le butin qui vous récompenſera.* Quand je lis ce trait hiſtorique, il me fait toujours frémir.

raiſonnements à l'infini, comme nous en faiſons aujourd'hui ſur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne ſera pas frappée la génération d'alors, ſi la curioſité la porte à fouilles les débris de cette grande ville enſevelie & décédée? Son ſquélette giganteſque épouvantera les regards; les travaux exciteront à de nouveaux travaux : nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inſcriptions, s'agiteront ſur ce que nous avons été; & ſi mon Livre ſurvit à la deſtruction, ils prendront peut-être pour un roman fantaſtique les vérités qui y ſont dépoſées : tant leurs mœurs & leurs idées ſeront différentes des nôtres! O villes anciennes de l'Aſie, & qui n'êtes plus! Empires effacés! générations dont les noms nous ſont même inconnus! fameux Atlantes! & vous peuples qui avez reſpiré ſur ce globe, dont la ſuperficie eſt inceſſamment déplacée; dites quels étoient vos arts! Faut-il que tout périſſe? Et les travaux accumulés de l'homme, qu'il a cru immortaliſer par la précieuſe découverte de l'imprimerie, périront-ils à la fin, puiſque le feu, le deſpotiſme, les ſecouſſes du globe & la barbarie détruiſent juſqu'aux feuilles légeres où ſont empreintes les penſées utiles du génie?

Notre vue plonge dans le monde hiſtorique à quatre mille ans, pas davantage. Encore n'appercevons-nous de ce monde, que des ſommités qu'environnent des nuages & où la vue ſe perd. Tous ces faits éloignés, quoique ſéparés par de grandes diſtances, ſe touchent comme très-voiſins; & dans cet intervalle de ſiecles, une foule prodigieuſe d'événements nous échappent. Il en ſera de même pour nous; l'avenir engloutira les faits les plus importants, pour ne laiſſer que le ſouvenir ou le nom des

ſiecles. O temps ! les individus, les villes, les Royaumes, tout finit par *hic jacet.*

Herculanum & Pompéia, villes détruites par une ſeule & même éruption du Véſuve, il y a près de dix ſept cents ans, exhumées de nos jours, nous montrent leurs peintures, leurs ſculptures, leurs arts, les uſtenſiles de leurs foyers domeſtiques ; & nous avons une idée de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artiſtes. La lave, les cendres, la pierre-ponce ont conſervé ces monuments, comme pour nous offrir une future image de ce que nos cités deviendront à leur tour ; mais peut-on réfléchir à cette cataſtrophe ſans redouter les accidents de la nature, la fureur des éléments, celle des conquérants, plus terrible encore ? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux & ſcrutateurs ? Quelle eſt la ſtatue, quel eſt le livre qui ſurnagera ſur l'abyme de nos arts engloutis ou renverſés par les ravages du temps, ou par le courroux des Rois ?

La poudre infernale (dont les magaſins ſe ſont multipliés, ſur-tout en Europe, & auxquels une étincelle ſuffit pour tout dévorer) ne devient-elle pas, dans les mains de l'ambition ou de la vengeance, un moyen immenſe de deſtruction, & plus dangereux mille fois que les matieres embraſées que les volcans vomiſſent de leur inépuiſable cratere ? Les fléaux de la nature ne ſont plus rien en comparaiſon de ceux que l'homme a créés pour ſa ruine & celle des populeuſes cités qu'il habite.

Les manuſcrits trouvés dans les maiſons d'Herculanum & de Pompéia, qui ſe déroulent ſi lentement, manifeſtent les caracteres de la langue grecque ; mais c'eſt le haſard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre. Ainſi dans trois mille ans, quel ſera l'ou-

vrage destiné à donner à nos descendants une idée de nos connoissances morales & physiques ? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint des sciences? Tel dictionnaire, peut-être, que nous méprisons aujourd'hui, sera accueilli avec transport; & une de nos compilations que nous jugeons fastidieuses, deviendra plus précieuse sans doute à la postérité, que les vers de Corneille, de Racine, de Boileau & de Voltaire. Oui, il appartiendra peut-être à une brochure dédaignée, de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

Que nos orgueilleux Ecrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriser quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux; car l'Auteur qui fera fortune dans trois mille ans, qui dominera les esprits d'alors, qui les éclairera, nul de la génération actuelle ne peut, ni le nommer, ni le deviner.

Paris détruit! Xerxès, après avoir attentivement considéré la prodigieuse armée qu'il commandoit, versa des larmes en songeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes disparoîtroient de dessus la terre. Et ne puis-je pas aussi, affecté du même sentiment, pleurer d'avance sur cette superbe ville ?

On a vu en un clin d'œil une Capitale ensevelie sous ses ruines; quarante-cinq mille personnes frappées d'un coup de mort; la fortune de deux cents mille sujets détruite; une perte générale de deux milliards. Quel tableau des vicissitudes des choses humaines! Ce phénomene terrible arriva le premier Novembre 1755.

Eh bien, ce coup de foudre qui abyma tout, sauva le Portugal aux yeux de la politique. Il étoit conquis, sans ce désastre qui prêta à la réforma-

tion, mit une égalité aux fortunes particulieres, réunit les cœurs & les eſprits, & détourna les révolutions qui le menaçoient.

Conſidérée du côté phyſique, l'ancienne Liſbonne n'étoit qu'une Cité d'Afrique, c'eſt-à-dire, une vaſte bourgade, ſans ordre, ſans proportions : les rues étoient étroites & mal diſtribuées. Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes auroit été ſi long-temps à renverſer. Le goût déplorable des Maures tomba, & la ville ſe releva pompeuſe & ſuperbe.

Que ſavons-nous ſur ce qui ſort du ſein des déſaſtres? Que ſavons-nous?... Paris détruit. Oh! je dirai toujours comme dans Memnon : *Ce ſera bien dommage.*

CHAPITRE CCCLVI.

Suppoſition.

Je vais faire une ſuppoſition qu'on appellera certainement biſarre, forcénée, extravagante; mais j'ai mes raiſons pour ne pas la paſſer ſous ſilence. Si tous les ordres de l'Etat aſſemblés, ayant reconnu, après un mûr examen, que la Capitale épuiſe le Royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands propriétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artiſans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux; ſi tous les ordres de l'Etat, dis-je, tout vu & conſidéré, ordonnoient qu'on mît le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti

les habitants une année d'avance :... quel feroit le réfultat de ce grand facrifice fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un fervice rendu aux Provinces & au Royaume? Je vous laiffe à examiner & à décider cet intéreffant problême, Lecteur : & notez bien que dans cet embrafement, je comprends Verfailles, qui n'eft qu'un appendice de la monftrueufe ville ; car Verfailles n'exifte que par Paris, comme Paris femble n'exifter que pour Verfailles.

Allons, évertuez-vous, mon cher Lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde. Avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des chofes que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues; ce qui revient au même.

Et vous, mes chers Parifiens, confentirez-vous à être brûlés, j'entends feulement vos maifons & vos édifices? Mais ne fachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez moi-même au bûcher, fur cette fimple fuppofition... Allons, appellez tous les féaux, toutes les pompes de la ville, pour éteindre ce furieux incendie. Il n'y a plus que la fumée. Bon! vous voilà fûrs de vos maifons à huit étages. Mangeons du pain de Goneffe, comme par le paffé, *& vogue la galere!*

CHAPITRE CCLVII.

Réponfe au Courier de l'Europe.

Le Courier de l'Europe, dans fa feuille du 3 Juillet 1781, a donné l'analye de la premiere édition de cet ouvrage en ces termes, que je

vais copier. L'eſtime que j'en fais, m'oblige à y répondre.

„ *Il y a plus de choſes qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal*, diſoit un ancien ; c'eſt Séneque, ſi je ne me trompe. Cette maxime très-vraie eſt applicable ſur-tout aux gens doués d'une grande ſenſibilité & d'une imagination très-vive (1) : tout eſt extrême pour eux ; il n'y a ni petits maux, ni petits abus. Un Auteur vient de publier un livre intitulé : *Tableau de Paris*. Ce tableau n'en eſt point du tout le portrait, parce que tous les traits en ſont exagérés (2). Tout ce qu'ont dit les Prédicateurs, depuis le Capucin qui prêche dans un village, juſqu'à l'Orateur qui parle devant le Roi ; tout ce qu'ont écrit les Moraliſtes contre le luxe, les mauvaiſes mœurs, l'abus des richeſſes & la vanité des grandeurs, n'approche pas de ce que dit cet Auteur dans ſes deux volumes. On ne ſait d'abord ſi l'on en doit rire, ou ſi l'on doit s'en fâcher (3) ; car jamais Prophete n'a reproché à Iſraël ſes iniquités avec plus d'énergie, de zele & d'humeur ".

„ Ce n'eſt pourtant point un libelle (4) ; c'eſt l'ouvrage d'un citoyen ſenſible & courageux,

---

(1) Ces facultés excluent-elles une vue droite & juſte ?

(2) Je ne le crois pas ; j'en appelle à ceux qui auront bien examiné l'objet, & avec la même attention que j'y ai apportée.

(3) Tout comme le critique voudra ; je me ſuis attaché à être fidele ; je n'ai voulu ni flatter, ni bleſſer ; & il étoit difficile de marcher long-temps ſur ce pont étroit.

(4) Le critique me fait bien de la grace ! Vous qui m'avez lu, dites, cet Ouvrage peut-il réveiller le moins du monde l'idée de ce mot odieux de *libelle* ? Pourquoi l'avoir employé ? Il me peſe.

que de petites conſidérations n'arrêtent point. Il a voulu voir ce que perſonne ne contemple; il a fixé ſes yeux ſur des objets dont tout le monde détourne ſes regards autant qu'il le peut. Il a obſervé la plus vile populace de la Halle, dans les priſons, dans les hôpitaux, à Bicêtre (1), juſques dans ſon cimetiere de Clamart. En pénétrant dans ces cloaques de l'humanité, il a vu des maux, des crimes, des ſituations horribles, dont hors de là on n'a point d'idée, & qu'on ne trouve point dans les autres livres (2), parce que peu d'hommes ont la force néceſſaire pour aller chercher de ſi triſtes inſtructions. Il a conclu que l'inégalité des biens produiſoit tous ces maux (3) : & il s'eſt élevé avec une violence terrible contre les riches, contre leur dureté, contre leur vie ſcandaleuſe. Enfin, il termine ſon ouvrage par conſeiller de brûler *Paris* (4). On croit que c'eſt un rêve. *Paris* ne pourroit ſubſiſter quinze jours, s'il étoit tel qu'il eſt dépeint. C'eſt ce que ſent le Lecteur. Ainſi tout l'effet qu'a voulu produire l'Auteur, eſt détruit. Sans doute, tout homme eſt né pour mourir & ſouffrir, au hameau comme ſur le trône; mais par-

(1) Je n'ai dit qu'un mot ſur Bicêtre; mais j'en parlerai dans un des volumes ſuivants.

(2) Voilà un éloge qui me touche beaucoup, & que je m'empreſſerai à mériter encore.

(3) Oui, l'horrible inégalité. Quel homme y auroit réfléchi, & ne feroit pas de mon avis?

(4) Je n'ai point conſeillé de brûler Paris. Voyez le Chapitre *Suppoſition*. L'Auteur n'a point ſu me lire, ou plutôt n'a pas voulu m'entendre. Le titre ſeul du Chapitre indique une hypotheſe. Pourquoi me prêter une idée que je n'ai pas eue? Non, je n'ai point rêvé en traçant cet Ouvrage. Plût à Dieu que ce fût un rêve!

tout où la souffrance prédomine, la destruction s'ensuit : c'est ce qui a fait dire à presque tous les Philosophes, que l'accroissement de la population étoit la preuve du bonheur d'un peuple. Ce livre qui manque de plan, de méthode (1), ressemble du moins à *Paris* par les contradictions qu'il renferme. Souvent il détruit dans un endroit, ce qu'il avance ailleurs (2) ".

,, Après avoir déclamé contre les richesses avec la chaleur d'un Théologien dans un chapitre, il dit dans un autre : *Les aumônes qui se font à Paris, sont abondantes. Si la masse des calamités particulieres est diminuée, nous le devons à une foule d'ames célestes qui se cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil se montrent en triomphe : la tendre commisération, la générosité, la vertu se dérobent à l'œil du vulgaire pour servir l'humanité en silence, sans faste & sans ostentation, satisfaites du regard de l'Eternel* ".

,, Cela est vrai, juste & bien exprimé ; mais que deviennent toutes les déclamations antécédentes ? (3) Dans vingt chapitres, il parle des femmes comme si *Paris* n'étoit qu'un lieu de prostitution, où

---

(1) Cela ne pouvoit être autrement. Que les idées soient justes, voilà l'essentiel.

(2) Les mots peuvent quelquefois se contredire, mais jamais les choses. En opposant deux phrases isolées, répandues dans un Ouvrage de longue haleine, il n'y a point d'Auteur qu'on ne fît tomber en contradiction. Remettez ces phrases à leur place, elles conservent leur logique.

(3) Une déclamation est un défaut de style ; mais on peut déclamer pour le vrai comme pour le faux. Je n'ai point nié qu'il y eût des ames charitables ; cela empêche-t-il que les ames dures & insensibles ne soient en plus grand nombre, & que la misere ne soit le partage de la moitié de la ville ?

la pudeur & la décence n'oſent plus ſe montrer; (1) & dans un autre : *Il eſt néanmoins*, dit-il, *une claſſe de femmes très-reſpectables; c'eſt celles du ſecond ordre de la bourgeoiſie : attachées à leurs maris & à leurs enfants, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons ; elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amaſſer, ſont peu brillantes, encore moins inſtruites ; on ne les apperçoit pas, & cependant elles ſont à Paris l'honneur de leur ſexe* ".

„ Cela eſt encore vrai; mais cette claſſe du ſecond ordre de la bourgeoiſie, compoſe preſque les deux tiers des habitants de *Paris*. Le ſévere cenſeur n'a donc déployé tant d'énergie que contre les Grands qui ne l'écouteront pas (2), & la populace qui ne l'entendra point, & dont il n'y a rien à eſpérer. Les talents ſortent preſque tous de cette ſeconde claſſe qui a encore des mœurs, & qui les conſervera toujours. *Mediocritas aurea*, diſoit Horace. Dès ce temps-là, comme aujourd'hui, cet état étoit preſque le ſeul qui eût des vertus & du bonheur ".

„ Ce qui m'a le plus étonné, c'eſt qu'emporté

---

(1) Voilà une image & des expreſſions que je n'ai point employées. J'ai répété avec complaiſance, que les mœurs ſe rencontroient dans la bourgeoiſie. J'ai pu ſans contradiction enſuite peindre le vice qui va tête levée; & plus le ſcandale eſt grand, plus mes pinceaux ont dû s'arrêter ſur une dépravation qui n'eſt plus ni timide, ni voilée. Peindre des contraſtes, n'eſt point ſe contredire. Les critiques triomphent trop avec ces rapprochements fautifs.

(2) Qu'en ſavez-vous ? A tout haſard ne faut-il pas leur offrir les images & les penſées qui peuvent faire impreſſion ſur leur ame ſuperbe ? car elle n'eſt pas entiérement morte au bien, quoiqu'abâtardie par de trop vives jouiſſances.

par ſon zele, cet Auteur ait donné le démenti le plus formel (1) à M. *de Buffon*, à l'Abbé *d'Expilly*, à M. *Moheau*, à tous ceux qui ont calculé la population du Royaume & celle de *Paris*. Tous s'accordent à ne donner que ſix cents ſoixante-dix ou huit cents mille habitants à *Paris* : & ces deux derniers aſſurent que la population du Royaume a augmenté de deux millions d'ames au moins ſous le regne de Louis XV. Ces trois hommes véritablement philoſophes ne déclament point; ils toiſent, ils calculent. Ils ont fait le cens public, le cadaſtre du Royaume, autant qu'il eſt poſſible de le faire; ils s'accordent tous trois, ſans s'être communiqué leur ouvrage, à dire qu'il n'y a jamais eu autant de terrein défriché en France qu'il y en a aujourd'hui; que les marais de l'Aunis & de la Flandre, une partie des landes de Bordeaux ont été changés de nos jours en pâturages, ou en terres à bled; qu'on a planté des vignes ſur les rochers de la Provence abſolument ſtériles il y a cinquante ans (2). Mais comme il veut que nous ſoyons pauvres & malheureux, que Paris dévore le Royaume (3) *quærens quem devoret*, il faut bien démentir les calculs de ces hommes ſavants & véridiques, & ſubſtituer les apperçus d'une imagination exaltée à la juſteſſe d'une arithmétique rigoureuſe. Cet Ecrivain qui conſeille de brûler Paris,

---

(1) Je n'ai point donné un *démenti* à ces Ecrivains. J'ai pu obſerver moins bien qu'eux; mais j'ai obſervé & calculé à ma maniere. Je réponds plus bas à cette critique, la ſeule qui porte ſur des faits.

(2) Tout ceci eſt fort étranger au nombre des habitants de Paris, qui forme ici le vrai point de la queſtion.

(3) Non le Royaume entier, mais ce qui l'environne à quarante lieues de circonférence. Interrogez les Provinces voiſines, & écoutez ce qu'elles vous répondront.

ou d'en faire un port de mer, car il propofe férieufement l'un & l'autre (1), nous permettroit-il de lui confeiller de brûler fon livre (2), d'ôter du refte quelques exagérations & quelques déclamations ; & alors ce livre, écrit avec la noble liberté qui convient aux défenfeurs de l'humanité, non-feulement fera un chef-d'œuvre de philofophie & d'éloquence, mais il méritera d'être adreffé à tous les tribunaux, afin que les Magiftrats bien inftruits s'empreffent de corriger les énormes abus contre lefquels cet Auteur s'éleve avec un fi noble courage : abus qu'on doit d'autant mieux efpérer de corriger, que lui-même il convient qu'on en a fupprimé plufieurs depuis qu'il a commencé fon ouvrage, c'eft-à-dire, depuis que Louis XVI eft fur le trône (3). "

Comme la principale objection du critique tombe fur ce que j'ai enflé la population de Paris en la portant à neuf cents mille ames, je ne répondrai avec un peu d'étendue qu'à cette feule réprimande, non que je dédaigne les autres, mais parce que je puis examiner celle-ci fans qu'elle tende un piege à mon amour-propre.

Les recherches fur la population de la France, par Moheau, peuvent être applicables à la population en général ; mais elles ne fauroient l'être à

---

(1) Le critique fe trompe d'un côté ; qu'il me relife pour s'en convaincre.

(2) Au-lieu de le brûler, je l'ai triplé ; cela reviendra peut-être au même.

(3) Dans cette nouvelle édition, je me fuis encore étendu fur les établiffements utiles, & j'ai parlé des abus qui ont été corrigés : cela plaifoit trop à mon ame, pour paffer ces améliorations fous filence. Je remercie le critique d'en avoir fait la remarque, d'autant plus qu'il a été le feul. Sa cenfure d'ailleurs n'a rien d'amer, & je l'en remercie autant que de fes éloges.

la Capitale, parce que les cauſes morales l'emportent ici ſur les cauſes phyſiques. La comparaiſon du nombre des morts à celui des naiſſances, ne ſuffit pas; l'affluence des étrangers forme une claſſe d'habitants, qui, pour ainſi dire, ne naiſſent, ni ne meurent; les Provinces ſeules y verſent une foule de voyageurs, qui ne font que paſſer, & qui ſe renouvellent ſans ceſſe. Une fête publique attire quelquefois cinquante mille étrangers. Paris compte aujourd'hui beaucoup plus d'habitants qu'il n'en comptoit il y a ſoixante ans. Les calculs ſur la durée de la vie, qui ſervent de baſe aux ſpéculations en ce genre, ſont erronnés quand il s'agit de Paris. Tous les enfants qui y naiſſent vont en nourrice, la moitié meurent, & les regiſtres mortuaires des Paroiſſes de la ville ne ſont pas chargés de leurs noms; il ne faut donc plus compter par le regiſtre des baptêmes, ni par celui des morts.

On croit moins aujourd'hui aux Médecins; les Apothicaires ſe ruinent; on ne court plus, comme autrefois, aux poiſons multipliés de leurs boutiques meurtrieres; ils ſe font *Chymiſtes*, pour que leur conſcience ne leur reproche pas de participer à la mort de leurs concitoyens; ils jugent eux-mêmes les Médecins, qui n'oſent plus étaler avec la même hardieſſe leurs ſyſtêmes. La bienfaiſante chymie a ſimplifié les remedes; il n'y a plus que quelques Chirurgiens de Saint-Côme, vieux & ignares, qui commandent encore ces ſaignées copieuſes, ces horribles breuvages compliqués, la honte de la médecine & de la pharmacie, que nos peres avaloient, malgré la répugnance invincible de la nature. Enfin, le nombre des morts eſt diminué même dans les hôpitaux.

Cet ouvrage ne comporte pas des calculs; mais je puis avoir les miens, fondés, non ſur la ſimple

appercevance, mais ſur les bâtiments nouveaux, ſur les quartiers plus peuplés, ſur les limites de la ville reculées, ſur la foule de rentiers qui ſont venus jouir à Paris.

D'ailleurs, à quel point précis bornera-t-on la circonférence de la Capitale? Le *Gros-Caillou*, la *Nouvelle-France*, la *Courtille*, *le Petit-Gentilly*, *Vaugirard*, &c. n'appartiennent-ils pas inconteſtablement à la grande ville, puiſque les maiſons ſe touchent, & qu'il n'y a plus d'interruption?

Je perſiſte donc, malgré le Courier de l'Europe, à donner neuf cents mille ames à la ville de Paris, juſqu'à ce qu'il m'ait prouvé le contraire; & je lui certifie que j'ai fait pluſieurs recherches qu'il n'a pas faites, pour approcher le plus près poſſible de la vérité.

Si l'on veut compter les gros bourgs qui flanquent la Capitale, & qui y envoyent journellement des hommes qui n'y demeurent que quelques jours, mais qui ſe renouvellent inceſſamment, quelle immenſe population! Je le répete, il ne faut que des yeux pour en reconnoître l'étendue.

On m'a accuſé enfin d'avoir exagéré les miſeres publiques; j'oſe répondre que j'ai retenu quelquefois mon pinceau, afin de ne pas paroître outré. Voici ce qu'on lit dans le Journal de Paris, qui a un cenſeur pointilleux, & qui eſt ſoumis à la plus ſévere inſpection & réviſion.

„ Une femme chargée d'enfants, & réduite à „ la plus affeuſe miſere, écrivit à M. le Curé de „ Sainte-Marguerite : *Il y a deux jours que je* „ *ſuis ſans pain; mes enfants meurent de faim,* „ *& je n'ai pas la force d'aller me jetter à vos* „ *pieds pour implorer votre pitié.* Ce reſpecta- „ ble Paſteur vole au ſecours de cette famille in- „ fortunée. Au milieu des viſages pâles & défigu-

„ rés par le besoin, il apperçoit un enfant de qua-
„ tre ans étendu sur le carreau, adressant à sa mere
„ ces paroles déchirantes : *Maman, je vais donc*
„ *manger ma chaise*" ? Journal de Paris, du
mardi 14 Janvier 1777 (1).

Cette infortunée reçut de nombreux secours; mais elle n'étoit pas la millieme peut-être dans le cas de la plus horrible nécessité.

O toi, riche ! qui auras lu ce Livre, si une seule idée t'a plu; si dans cet Ouvrage, ou dans mes autres écrits, je t'ai donné la plus légere instruction, ou le plus léger plaisir; si ton esprit ou ton cœur ont éprouvé quelqu'émotion; tu es mon débiteur, & j'ai droit à ta reconnoissance! Veux-tu t'acquitter envers moi d'une maniere qui récompense toutes mes veilles? Donne de ton superflu au premier être souffrant, ou gémissant, que tu rencontreras; donne à mon compatriote, en songeant à moi; pense que plus tu donneras, plus tu te feras de bien à toi-même; donne, afin que je me félicite d'avoir été dans ce monde l'occasion de quelque bonne œuvre; & que ce don charitable soit l'unique éloge accordé à mon travail.

---

(1) Je pourrois, d'après les papiers publics, & des lettres particulieres, faire frémir les incrédules, si j'imprimois ici les détails qui sont parvenus à ma connoissance; mais j'en ai exposé le résultat dans cet Ouvrage, & j'atteste que je n'ai rien donné à l'exagération.

Fin du Tome quatrieme.

TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table du Tome quatrieme.